BX 2183
.G75

MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE

DES AMES.

I.

MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE

DES AMES;

ÉGALEMENT UTILES AUX DIRECTEURS ET AUX PÉNITENS;

PAR LE R. P. F. GUILLORÉ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome Premier.

CLERMONT-FERRAND,

THIBAUD-LANDRIOT, LIBRAIRE,

Imprimeur de Mgr. l'Évêque et du Clergé.

RIOM, THIBAUD FILS, Imprimeur-Libraire.

1835.

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Les œuvres du P. Guilloré sont devenues très-rares et très-chères, nous croyons donc rendre service au public, et surtout au clergé, en lui facilitant l'acquisition d'un ouvrage dont la sagesse et le mérite ont élevé l'auteur à un rang distingué parmi les maîtres de la vie spirituelle. Le P. Guilloré était contemporain de St. Vincent de Paul, son ouvrage a été approuvé en 1669; ainsi, on ne devra pas être surpris d'y trouver quelques expressions un peu surannées, mais au reste elles sont rares, et lorsqu'elles se rencontrent, le contexte en fait saisir facilement le sens; on peut même dire généralement qu'elles plaisent par leur naturel, et par le caractère d'antiquité qu'elles donnent à l'ouvrage. Ces considérations, d'une part; de l'autre, la crainte de ne pas saisir toujours parfaitement le sens de l'auteur, d'affaiblir et même dénaturer sa pensée, crainte justifiée par plus d'un exemple que nous pourrions citer; enfin, le paragraphe remarquable qui termine la préface qu'on va lire, voilà ce qui nous a déterminés à reproduire simplement les anciennes éditions de cet ouvrage du P. Guilloré.

64203

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Tant de grands hommes ont écrit des choses spirituelles, et le nombre des livres sur ces sortes de matières est si grand, que j'aurais dû me déporter, ce semble, d'en parler davantage. Mais comme la misère de l'homme est extrême jusque dans les choses divines, dont il prend facilement le dégoût plus que du reste, il faut tâcher de guérir son mal en trompant son goût. Il n'est guère de sujets dans la vie intérieure qui n'aient été dits; néanmoins, parce que l'esprit humain aime la nouveauté, l'on s'étudie d'apprêter les choses d'une manière qui les lui rende nouvelles, quoiqu'en effet ce ne soit que le même fonds, à qui on a déjà donné cent façons différentes. Les matières que je traite en ce livre ne sont donc pas inconnues. Si le choix que j'en ai fait est particulier, si la façon que je leur donne n'a pas encore eu jusqu'à présent tant d'étendue, je vous en laisse le jugement, mon lecteur.

Au moins j'ai eu deux fins dans ce livre : la principale que je me propose est de faciliter la conduite des âmes, selon toutes les voies par lesquelles on les peut mener, et selon tous les états où elles peuvent être. Et pour faciliter plus heureusement cette conduite, je réduis les matières dont j'ai fait le choix à des maximes particulières, qui en font les propositions, afin que

sous des propositions, ainsi justes et réglées, les choses en puissent davantage demeurer dans l'esprit. Je donne à ce livre trois parties, dont la première a des maximes plus propres pour des personnes qui entrent nouvellement dans la vertu; la seconde en a d'autres qui apprennent l'âme à être plus intérieure, et à bien mourir à elle-même; et la troisième en donne qui forment davantage à toutes sortes d'opérations intérieures de la grâce. Ces maximes y sont traitées de telle sorte qu'elles peuvent être également de bon usage aux docteurs et aux pénitens. Mais si mon dessein est d'y façonner les âmes autant que je le puis, il ne l'est pourtant pas de prescrire des règles de conduite aux directeurs, de qui j'en voudrais recevoir; seulement je leur expose ce que j'en pense, ce qu'ils redresseront eux-mêmes, comme il leur plaira, ou par les avis que je suis disposé d'en écouter, ou par de plus saines manières de conduite qu'ils pourront mettre au jour avec beaucoup plus de succès.

La seconde fin que j'ai eue dans le choix particulier et très-exact que j'ai tâché de faire de toutes les maximes de ce livre, a été qu'elles fassent dans les âmes quelques effets très-considérables. 1°. Qu'elles inspirent l'esprit de récollection; 2°. qu'elles portent dans les cœurs l'esprit de mort et de pureté; 3°. qu'elles forment à recevoir comme il faut toutes les manières de souffrances intérieures; 4°. qu'elles apprennent à suivre en tous états l'esprit de la grâce, 5°. qu'el-

les engendrent dans les cœurs un tendre amour pour Jésus. C'est à ces chefs que toutes les matières de ce livre se peuvent réduire.

J'y fais régner le nom de Théonée, à qui j'adresse toujours mon discours; car ce mot de Théonée ne disant autre chose qu'enfant de Dieu, je tâche partout de lui inspirer les instructions que je pense être nécessaires pour donner une bonne conduite et pour la recevoir. Cette manière m'a semblé la plus commode, afin de mieux insinuer les choses, en leur donnant un air qui intéresse davantage le lecteur, et qui les rende plus familières et plus intelligibles.

S'il s'en trouve qui s'étonnent des maximes de pureté et de mort que je traite, comme ayant trop de rigueur, je les renvoie à la pureté de l'Evangile et au crucifix; et j'en appelle au jugement des personnes véritablement spirituellés. Ils y trouveront assurément leur condamnation et la justification de toutes les vérités que j'avance, puisque l'Evangile et Jésus-Christ souffrant en disent infiniment plus que ces maximes; et que les vrais spirituels auront peut-être sujet de me blâmer pour n'en avoir pas assez dit.

C'est pourquoi ce livre n'est que pour les âmes bien préparées qui ont faim de cette vie intérieure et divine, et qui en cherchent les chemins afin d'y entrer; et pour celles qui, s'y étant déjà heureusement engagées, ont besoin de savoir les détours et les sentiers qui s'y rencontrent. Tout le bien néanmoins qui en peut revenir à ceux qui

sont dans une vie douce, et qui n'en veulent point sortir, est de voir ce qu'ils ne font pas et ce qu'ils devraient faire, et d'en tirer une sainte confusion qui peut-être fera qu'enfin ils se quitteront eux-mêmes pour ne vivre plus que de Jésus.

Si j'ai mis en usage de certaines expressions que des esprits justes et des oreilles faites à la délicatesse du langage auront peut-être peine de supporter, je me suis à dessein donné cette liberté selon le plis et la naissance des choses, pour leur donner jour plus facilement. Je l'ai encore fait, parce que le langage de la vie intérieure ne doit point se faire esclave de toutes les beautés de notre langue qui seraient de mauvaise grâce avec sa simplicité. Outre que chaque métier ayant ses termes et ses manières d'énoncer, la vie spirituelle en a aussi qui lui sont propres, et les plus diserts des académies doivent y être plus indulgens, et y épargner leur censure, parce que ces sortes de choses perdraient leur caractère, sortant d'un air de dire simple et sans façon, si elles voulaient suivre toutes les justes règles de la politesse.

MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE

DES AMES.

LIVRE PREMIER.

POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT.

MAXIME PREMIÈRE.

Un directeur est absolument nécessaire. — Quelques avis pour en faire le choix, et pour la manière de lui communiquer.

§ I.

Il y en a peu, qui n'avouent la nécessité de la direction; mais la plupart d'ordinaire n'en aiment point la pratique, parce que la direction dit assujettissement et captivité; et il n'est presque personne qui veuille se faire esclave des volontés d'autrui. C'est ce qui m'oblige à vous dire, Théonée, que ce besoin est indispensable, et que quelque saintes volontés que vous ayez d'avancer dans les voies de Dieu, vous y perdrez le temps, si vous manquez de direction. C'est pourquoi il est aussi nécessaire que vous ayez un directeur, que vous avez dessein de faire profiter les dons de Dieu, et de vous donner à lui en vérité.

Car ne voyez-vous pas les faiblesses de votre nature, vos facilités à tomber, vos langueurs, vos

lâchetés, vos découragemens? Sera-ce vous-même qui vous en releverez, et qui vous piquerez d'aller? Hé! comment cela se pourrait-il, puisque vous êtes la même faiblesse? Presque personne n'a cœur contre soi-même pour s'abattre et pour se détruire, étant naturel à un chacun de s'épargner et de se délicater. Ne voyez-vous donc pas qu'il faut une assistance étrangère, et un directeur qui relève l'âme dans ses chutes, et qui la presse dans ses voies?

Les occasions du péché, au milieu desquelles vous vivez tous les jours, montrent encore votre besoin; car si tant d'objets vous attirent incessamment, et vous sollicitent, n'est-il pas vrai qu'il vous faut au moins quelqu'un, qui fasse aussi pour vous, qui vous aide à soutenir, et qui vous fortifie de ses avis, pour rompre cent chaînes, pour éviter cent écueils, et pour vous mettre au-dessus de toutes les considérations humaines? Il n'en est point, vous le savez, qui puisse tenir seul contre toutes les douces et violentes attaques des occasions.

De plus, dites-moi où est la personne qui, d'elle-même, est assez forte pour dompter les tentations de la concupiscence, et assez adroite pour dissiper toutes les ruses de l'ennemi? Oseriez-vous vous en fier à vos forces! Vous ne l'oseriez pas assurément, où le combat est si dangereux; et par là vous conclurez la nécessité d'un directeur.

Mais surtout vous la devez conclure; car de toutes les choses du monde il n'en est point dont la conduite soit difficile comme celle de la conscience et de la vie spirituelle; parce que les ténèbres y sont grandes, les tempêtes y sont fréquentes, les ressorts en sont infinis: et pourriez-vous bien

avoir la présomption de conduire une affaire qui vous est propre ; où les plus saints et les plus doctes ne le sont jamais assez pour en prendre le maniement ; où les plus grandes lumières ne voient pas trop ; où l'expérience la plus rompue n'est pas trop éclairée ; où les adresses les plus sages ne sont pas trop circonspectes ; sont-ce là vos talens ?

Enfin ne m'avouerez-vous pas que les chutes et les égaremens sont bien plus faciles, quand on n'a point de directeur à qui on se peut tenir ? Parce qu'un esprit libre, pouvant à discrétion faire ses décharges à qui il lui plaît, pèche avec impunité ; de même que le souvenir d'un directeur, à qui il faut dire ses misères, est comme un frein qui arrête facilement les chutes. Vous voyez donc bien, Théonée, que vous ne pouvez pas vous dispenser d'un directeur, formant un dessein de perfection, et que la nécessité n'en est pas moins grande que de vous donner à Dieu parfaitement.

§ II.

Il vous reste après cela d'en faire un bon choix, et d'y apporter toute la circonspection ; car on l'apporte bien dans les choses les plus basses et les plus mécaniques, n'en étant point qui ne fasse ce qu'il peut pour avoir le meilleur ; refuseriez-vous donc de donner tous les soins les plus exacts et les plus judicieux pour une affaire de cette conséquence, puisque souvent de ce choix, et de la bonté d'un directeur, dépendent la perfection d'une âme et son éternité ? C'est pourquoi, pour y bien réussir, disposez-vous-y par de longues prières et par des pénitences, afin que Dieu lui-même, comme il le fit autrefois au sujet de saint

Matthias, vous montre celui qu'il a choisi pour votre conduite ; parce que le choix de Dieu dans le ciel, doit précéder votre choix sur la terre.

Après cette préparation, le choix se fait en deux manières, où il est à présumer que Dieu fait couler son esprit, qui y préside. La première manière est par un instinct, qui est un mouvement secret et aveugle, lequel attire fortement vers de certains directeurs, sans en bien comprendre les raisons : cette voie de choix peut être bonne ; mais aussi elle est fort suspecte, et sujette à beaucoup d'illusions, les inclinations naturelles y pouvant avoir la meilleure part, quand on ne sait pas les distinguer des mouvemens de la grâce. La seconde manière est par voie de raison, laquelle étant secondée de l'esprit de Dieu, ne s'égare presque jamais du bon choix. Appliquez-en donc les lumières, pour choisir un homme qui ait ces qualités : qui soit capable ; car un homme sans capacité ou un demi-savant, tout homme de bien qu'il soit, vous jettera en bien des erreurs et des égaremens ; qui soit spirituel, car un docte sans spiritualité, s'il ne vous égare pas, au moins il vous fatiguera beaucoup, et vous troublera, n'ayant pas la connaissance des voies intérieures ; qui soit expérimenté, car tout docte spirituel n'a pas pour cela la connaissance de la conduite qu'une longue expérience donne parfaitement, étant jointe aux autres qualités ; qui soit enfin désintéressé, car autrement son intérêt en fera un esclave, qui ne sera pas libre pour vous conduire pleinement dans l'esprit de Dieu.

Ce sont les qualités, Théonée, que vous devez chercher dans le directeur dont vous voulez faire choix. Oh ! je vous conjure, ne faites pas comme

ces personnes qui ne veulent que des directeurs par cérémonie. Elles en cherchent de commodes, qui favorisent leur manière de vie par de douces condescendances ; elles les gagnent par des présens et par d'autres manières obligeantes, pour en faire souvent des esclaves : elles sont en un mot elles-mêmes les directrices de leurs directeurs, les faisant venir partout à leurs volontés ; et elles cherchent plutôt un homme de réputation, un homme qui leur dise de belles choses, et avec qui elles aient d'agréables entretiens, que non pas un homme qui les entreprenne pour rompre leurs inclinations, et pour les faire mourir à elles-mêmes. Ce mal, Théonée, est déplorable dans la vie spirituelle, dont vous devez bien vous défendre; car en user ainsi, c'est se tromper soi-même, et donnant aux forts et aux faibles sujet de scandale, mettre la vertu et la direction au décri.

§ III.

Ce choix donc étant fait d'un directeur tel que je vous l'ai dépeint, je vous donne maintenant quelques avis importans, pour tirer avantage de sa direction.

1. Ne soyez pas de ces personnes qui changent facilement, ou parce que la honte les y porte après quelques fautes considérables ; ou parce qu'elles prennent aussitôt le dégoût, n'étant pas conduites selon leurs idées ; ou parce qu'elles sont attirées par la nouveauté de quelque homme qui a réputation. Cette inconstance est grandement préjudiciable à l'âme ; car il n'est rien qui entretienne les mauvaises habitudes, comme cette facilité à changer de directeur, d'autant que par ce moyen

on évite la confusion, et la confusion étant évitée, elle fait que l'on retombe sans crainte, et impunément dans ses mêmes désordres. Et puis, n'est-ce pas ainsi que les maladies de l'âme ne sont jamais bien connues, passant par tant de mains différentes ? Cela étant, comment pourra-t-on appliquer les remèdes à un mal caché ? Il ne se peut, non plus qu'un malade ne peut recevoir la guérison, lorsqu'à tout moment son impatience le fait changer de médecin. J'ajoute qu'il faut de grandes raisons, pour changer un directeur dont on fait le choix avec beaucoup de précaution, et que l'on a reçu comme de la main de Dieu ; car on ne doit pas légèrement défaire ce que Dieu a établi. Il faut donc éviter l'inconstance de certaines personnes, qui vont selon les occasions, qui se sollicitent et se briguent les unes les autres pour leurs directeurs, et qui font état de flairer tous les spirituels.

2. Rendez de temps en temps vos visites à votre directeur, Théonée, et les faites réglément : cent raisons vous y obligent hors de confession. Le temps de ce sacrement ne souffre pas de longs discours, pour recevoir tous les avis nécessaires à l'établissement de votre vie. Il y a bien des choses dans la vie spirituelle qui ont de la difficulté, et qui pour cet effet demandent quelque communication. Il est à propos de rendre compte de ses actions, de ses infidélités, et de ses correspondances à la grâce pour en recevoir la direction. Il est bon de parler quelquefois de Dieu, pour se refaire et remettre l'esprit, fatigué de tant de soins profanes et séculiers. Les personnes spirituelles ont encore un besoin tout particulier d'instructions, pour éviter les égaremens où l'on tombe facilement dans ces

voies, et pour apprendre à suivre Dieu. En voilà bien assez pour vous obliger de rendre à votre directeur quelques visites réglées, que vous devez néanmoins ménager, pour n'être pas trop fréquentes et trop engageantes.

3. Mais vous me demandez la manière dont il faut que se fassent ces visites. Je vous réponds, qu'il faut apporter un esprit tout simple et candide dans la communication de son cœur ; qu'on n'y doit jamais parler de certaines matières, que souffre uniquement le secret de la confession : ah ! que ce poison est dangereux, et que de pareilles ouvertures ont fait périr d'âmes ! Que vous ne devez jamais être sans témoin avec un directeur ; hélas ! que cette solitude a occasioné de funestes naufrages ! Que vous ne devez jamais traiter que des affaires de votre âme, et après cela vous congédier vous-même : car les petites nouvelles, et les manières douces et agréables s'y glissent si facilement, quand on n'y veille pas attentivement, qu'après quelques mots de Dieu on dégénère à cent inutilités qui font la matière de ces entretiens ; que le temps de ces visites doit être fort court, car le seul besoin de son âme doit obliger un pénitent à voir son directeur ; et les choses nécessaires ne demandent pas des heures entières, comme il arrive très-souvent ; aussi est-ce dans ces longs entretiens que l'on apprend à se familiariser l'esprit, le visage et la voix, d'où naissent quelquefois d'étranges désordres, comme d'une source fatale ; qu'enfin une personne doit tellement parler à son directeur, pour saint qu'il puisse être, qu'une honnête pudeur lui couvre toujours le front, que jamais elle ne s'aprivoise avec un homme, et qu'elle soit toujours si bien

composée, qu'à peine en connaisse-t-elle les traits du visage.

Voici un quatrième avis, Théonée, contre une méthode que de certains ont introduite ? c'est qu'ordinairement il ne faut pas distinguer le confesseur du directeur, parce qu'il y a bien des choses qui ne se devant communiquer que sous le voile du sacrement, sont néanmoins nécessaires pour la direction. Je demande donc comment feront des directeurs qui ne sont pas confesseurs ? car ou leur conduite sera une conduite aveugle, n'ayant pas les intimes connaissances, ou les ayant, leurs communications seront indécentes et indiscrètes. Cette direction cause souvent de grands abus, car elle fait que pendant que le confesseur n'a que les choses communes, le cœur et cent petites confidences sont pour un directeur ; quoique j'avoue qu'il peut être des circonstances où pour de bonnes raisons que je laisse aux judicieux discernemens des personnes intéressées, ne quittant pas son confesseur, l'on peut avec cela avoir un directeur, qui en soit distingué.

5. Mais enfin, vous me presserez pour savoir s'il n'est pas permis de changer son directeur. Je vous ai déjà dit que le changement en devait être rare; et dans la maxime troisième, je vous en dirai mes pensées tout au long. Néanmoins, quoique je veuille que vous rendiez à un directeur toutes vos soumissions, ne vous en faites jamais l'esclave, Théonée, pour vous y attacher par des respects humains, lorsqu'il y a des raisons de s'en séparer : entre lesquelles, si vous remarquez qu'il a des empressemens pour vous conserver; qu'il souffre avec peine que quelquefois vous en voyez d'autres ; et que dans ses entretiens, et en d'autres choses il est homme;

ah! pour Dieu défaites-vous-en; car un homme est indigne de la conduite d'une âme, dès là qu'il veut l'avoir, et qu'il s'en empresse.

Il vous doit apprendre le détachement par son exemple, et il vous apprend à former des liaisons humaines: il détruit ce qu'il doit établir, et étant ainsi mal tourné, comme il n'est capable que de vous nuire, vous ne pouvez plus avancer dans la vertu sous une telle main.

N'imitez pas ces personnes timides, qui se faisant aussi esclaves de leurs directeurs ne les osent quitter pour prendre mieux, quoiqu'elles avouent qu'elles n'en tirent aucun avantage, que leur perfection en est retardée, et que leur conscience en souffre beaucoup de gêne et de reproche. Elles disent pour leur défense, qu'il y a si long-temps qu'elles sont à un tel directeur, et qu'elles ne veulent point être dans les discours, aimant ainsi mieux immoler toute leur perfection, que de s'exposer à une légère censure. N'ayez donc pas ces faiblesses et ces bassesses de cœur; mais, sans vous attacher déréglément à un homme, prenez toujours où vous trouverez mieux, et que jamais une molle complaisance, non plus qu'une crainte esclave ne ruine la perfection de votre âme.

MAXIME II.

Le directeur doit attendre de la divine Providence les âmes qu'il doit conduire, sans s'ingérer de lui-même dans leur direction.

§ I.

Il n'est pas du directeur comme du pénitent. Nous avons dit que le pénitent avait besoin abso-

lument d'un directeur, et qu'il devait en chercher soigneusement, et en faire un bon choix; nous disons maintenant que le directeur ne doit point s'ingérer dans la direction d'aucune personne. C'est ici une importante maxime, que j'ai à vous donner, Théonée, afin que si Dieu vous appelle un jour à cet emploi, vous soyez instruit par avance de ce que vous y devez faire: car je vous assure que les misères en sont grandes. Je le confesse, que jamais siècle ne porta tant de directeurs, saints, sages et éclairés, qu'en porte le nôtre; ce sont d'admirables exemples à tous ceux qui veulent bien faire; mais comme il n'est point de si beau jour, qui n'ait quelque nuage, vous ne devez pas aussi ignorer que, parmi tant de belles lumières, il ne laisse pas de s'en trouver, qui forment des ombres et des obscurités; lorsque pour avoir une éclatante foule de pénitens, on use de cent adresses et de cent petites intrigues, se couvrant d'un prétexte de zèle, qu'on a pour le bien des âmes. C'est ainsi que l'on s'ingère dans la direction de certaines personnes, sans y être appelé de Dieu; n'est-ce pas là une étrange confusion?

Achevons, Théonée, il faut tout dire pour votre instruction. L'on y fait très-souvent les dernières bassesses, et il est honteux de penser seulement quelles sont les choses qui font l'âme de ces intrigues, et qui donnent dans la vue. La qualité des personnes, la pompe, et le brillant des habits éblouit quelquefois les yeux: quoi de plus vain? La grâce et les visages, ô la faiblesse! ne laissent pas aussi quelquefois de gagner, et de plaire aux sens; quoi de plus animal, et dans le sang? Il y en a qui se promettent des intérêts humains, et de trouver dans un pénitent des mines d'or et d'ar-

gent pour leurs prétentions : est-il rien de plus homme, de plus bas, et de plus indigne d'un directeur des âmes ? Il y en a d'autres que l'éclat d'une vertu extraordinaire attire, pour en faire la recherche et la conquête : quoi de plus superbe, que de se penser avoir assez de suffisance, pour la conduite de ces grandes âmes ? Il y faut des humbles, pour comprendre les voies sublimes de ces personnes, et encore leur vue est-elle bien courte. Mais est-il possible, me direz-vous avec étonnement, que l'on se jette dans la direction par des considérations si grossières? Hélas ! Théonée, cela n'est que trop vrai, et je suis bien aise que vous en soyez surpris, afin que vous soyez moins capable de tomber dans ces désordres.

Voici donc la maxime : Un directeur, à l'exemple du P. Balthazar de notre compagnie, doit attendre uniquement de la Providence les âmes qui tombent sous sa conduite, sans y mêler jamais rien d'humain. C'est le roi qui distribue les gouvernemens de son royaume ; et c'est Dieu qui distribue ceux de son empire : Il attache aux astres des intelligences, il en donne au soleil, il en donne à la lune ; il assigne des anges tutélaires aux royaumes et aux provinces : chaque personne a son ange gardien de la main de Dieu. Il n'est point de gouvernement qui ne soit une commission divine. Et comme le gouvernement et la direction des âmes est le plus noble et le plus difficile de tous les emplois, il appartient à Dieu seulement d'en arrêter les directeurs, et de leur envoyer par la conduite de la Providence celles qu'il leur a destinées.

Mais je vous prie de remarquer que Dieu, pour donner plus de cours à sa grâce dans l'usage des

causes secondes, y observe d'ordinaire les sympathies de part et d'autre; car alors la grâce trouvant moins de résistance du côté de la nature, a une opération bien plus libre, et va plus facilement à ses fins. Nous le voyons dans les facilités extrêmes qu'ont des personnes à être touchées de certains directeurs, à s'y communiquer, et à s'en laisser conduire : et c'est pour l'ordinaire la sympathie d'une personne avec son directeur, qui donne le premier fonds à la grâce, et qui en facilite les opérations. Or, n'est-ce pas Dieu qui, nous ayant formés, sait mieux qu'aucun les sympathies qu'il a fait couler dans les esprits et dans les tempéramens? N'est-ce donc pas à lui de ménager les âmes, qu'il veut sous la conduite de certains directeurs, et non pas aux directeurs de s'y ingérer par inclination?

§ II.

Pour voir encore plus nettement cette vérité, supposons un principe, à savoir, qu'il y a des grâces de direction pour de certaines âmes, afin de les mener dans leurs voies, et que ces grâces ne sont données qu'au directeur que Dieu y destine et qu'il y appelle. S'il arrive donc qu'un directeur s'introduise humainement dans la conduite de ces âmes sans y être purement appelé de Dieu, il n'y aura pas cette grâce de direction; et ne l'ayant pas, voyez-en, je vous prie, les suites et les conséquences.

1. Cette personne ne profitera jamais sous sa conduite, parce qu'il n'a pas de Dieu la grâce de direction pour en comprendre les voies, ruinant ainsi la perfection de cette âme par ses propres conduites, et s'engageant où il ne devrait ja-

mais entrer que par l'ordre de la Providence.

2. Sa direction ne sera plus qu'humaine et naturelle, étant privé de cette grâce de direction : et est-il rien de pitoyable comme un homme abandonné à son propre sens et à ses pensées dans l'affaire la plus épineuse et la plus délicate qui a besoin de tout l'esprit de Dieu pour bien réussir? Hélas! qu'une pauvre âme est à plaindre, qui tombe sous la main d'un homme qui ne la conduit qu'en homme, et dans son esprit particulier! Cela ne se doit plus appeler direction, mais un commerce et un négoce de choses spirituelles d'autant plus dangereux que, parlant le langage de Dieu, cet extérieur ne sert qu'à couvrir un esprit humain qui en fait toute la conduite.

3. Cette grâce de direction venant à manquer, qui sert aussi-bien pour la conservation et pour la sanctification d'un directeur, que pour la personne dirigée, les attachemens naturels se forment; des attachemens l'on vient à se connaître de plus près ; de ces connaissances familières l'on passe aux amitiés gluantes; et enfin de ces amitiés, n'en voit-on pas très-souvent naître des scandales à la honte du christianisme et à l'opprobre de la vertu?

Ah! c'est que ce directeur n'a pas eu pour cette personne la grâce de direction qui devait être tout à la fois son préservatif et son guide, parce qu'il s'est ingéré mal à propos où il n'était point appelé ; et Dieu l'abandonnant à lui-même, l'a laissé tomber dans des piéges où il a trouvé sa perte, et la perte de l'âme dont il pratiquait et ambitionnait la conduite, au lieu de procurer la sainteté de l'un et de l'autre. Concluons donc que c'est le propre exercice de la Providence, d'en-

voyer des pénitens aux directeurs selon les desseins de perfection qu'il a sur eux, et selon les routes différentes par où il les veut mener.

§ III.

Et afin d'établir encore mieux cette solide maxime, je veux, Théonée, vous prévenir de quelques avis qui vous seront assurément très-utiles, lorsque l'obéissance et la Providence vous auront engagé dans la direction des âmes : n'en laissez pas un seul, car tout y porte coup; et comme leur intelligence et leur pratique peut faire un directeur très-accompli, aussi leur ignorance peut faire que, travaillant au salut et à la perfection des autres, il fasse lui-même la perte de sa perfection, et quelquefois le naufrage de son salut.

Pour premier avis, vous saurez qu'un directeur doit être pleinement convaincu que, pour se sauver, il n'a besoin ni de pénitent, ni de pénitente, afin que cette persuasion le mette dans un grand détachement du métier, devant être toujours plutôt prêt d'en sortir que de s'en embarrasser. Mais qu'il soit aussi fort persuadé que la direction n'est point une voie nécessaire à sa perfection ; au contraire, passant plus avant, il doit être fortement prévenu de cette pensée que ce genre de vie et cet engagement dans la conduite des âmes, est un moyen très-naturel pour se perdre, si l'on ne s'observe avec une attention extraordinaire, toujours proche de Dieu, toujours recueilli dans sa conscience. Car le cœur est facilement pris par la confidence des choses les plus secrètes : l'imagination se souille encore plus facilement par le récit de tant de misères et de pauvreté, dont les

oreilles sont remplies ; et les sens ne sont pas moins blessés par la grâce, par l'air et par les sympathies des personnes. Tout presque contribue à faire qu'un directeur, sanctifiant les autres, se perde lui-même, s'il n'a incessamment l'œil ouvert pour éviter les précipices : et il se peut dire que plusieurs sont entrés dans la direction avec assez d'innocence, dont les uns se sont entièrement oubliés d'eux-mêmes pour ne penser qu'au bien d'autrui par des soins épuisans et empressés ; et les autres y ont trouvé des abîmes de malheurs, où ils se sont précipités.

2° Avis. Je vous ai dit, dans la première maxime, que le pénitent devait faire un choix judicieux et avisé de son directeur ; mais je vous dis à présent que le directeur doit recevoir toute personne sans aucun discernement, comme des âmes envoyées de Dieu, desquelles le salut lui est commis, afin d'en rendre compte, et pour lesquelles des grâces de sanctification lui sont données. Il doit même donner accès plus volontiers aux pauvres qu'aux riches, parce que ce sont les vivantes images de Jésus-Christ ; et que d'ailleurs, c'est un service rendu avec beaucoup plus de pureté d'intention, où les sens et l'esprit n'ont point tant sujet de se satisfaire. Il est fort à souhaiter qu'il ne s'en trouve point qui regardent plutôt la soie que la bure, qui aiment mieux se voir environnés d'une foule de personnes éclatantes que de gens méprisables et en mauvais ordre, et qui mesurent la réputation et la noblesse de leur spiritualité à la qualité de ceux et de celles qu'ils conduisent. Ah ! ne soyez pas, je vous conjure, de ce nombre, mais de ceux qui ferment les yeux pour recevoir tout indifféremment, et qui ne les ouvrent que pour donner un

accueil favorable aux pauvres et aux abandonnés.

3e Avis. Etant dans la conduite des âmes, soyez toute votre vie parfaitement indifférent, que les personnes vous laissent ou qu'elles vous demeurent. J'avoue que vous devez avoir pour celles qui sont sous votre main un cœur paternel et de vrais soins de mère; car ôtez-moi ces dures conduites qui ne sont jamais adoucies d'aucun trait de bonté et d'une manière agréable, qui facilite et aplanit les rigueurs de la vertu; mais aussi ne témoignez jamais avec bassesse aucune inclination qu'elles vous restent, comme vous ne devez montrer lâchement aucun regret quand elles vous quittent, ni aucun désir et empressement afin qu'elles retournent. Elevez, Théonée, élevez votre esprit au-dessus de toutes ces bassesses. Comme vous n'avez point dû les abandonner étant sous vos soins, vous devez aussi vous en tenir fort en repos quand elles changent de main. Pensez, quand elles font ces retraites, que Dieu ne veut plus se servir de vous à leur sujet, que vous avez fait votre quartier de service; que les grâces de direction que vous aviez pour elles sont finies, que peut-être en usiez-vous mal, et que par punition Dieu vous les retire; que vos talens sont trop bornés, et que n'étant pas assez intelligent pour mener ces âmes plus loin, elles doivent passer en des mains plus savantes. Voilà les humbles sentimens que doit avoir un directeur quand on le quitte. Et puis, à quoi bon s'embarrasser pour des pénitens et perdre la paix de son cœur? Ce serait en vérité une petitesse d'esprit bien honteuse dans un directeur, s'il arrivait qu'il se troublât quand on le quitte pour prendre une autre conduite que la sienne.

4e Avis. Quand les personnes que vous conduisez vous rendront visite, et singulièrement le sexe, vous devez plutôt souffrir ces visites que les aimer. Elles doivent remarquer que vous les recevez avec un cœur charitable et non pas avec des inclinations naturelles ; car il n'est pas concevable combien elles ont l'œil ouvert pour voir les faiblesses d'un directeur, s'il aime à passer le temps et à s'occuper de tous ces amusemens d'entretien ; combien elles en remportent d'idées désavantageuses, et combien elles parlent avec plainte et mépris de ceux pour qui elles ne devraient avoir que de la vénération. Outre que vous ne leur serez jamais plus précieux que lorsque vous saurez ménager vos entretiens, et sans vous refuser charitablement à leurs besoins, modérer ces ardeurs et de certains empressemens, que l'on se donne sous de spécieux prétextes d'une véritable charité.

5e Avis. Enfin, Théonée, je vous dirai le même que je vous ai dit dans la première maxime, que le directeur doit toujours parler de Dieu avec le pénitent, puisque c'est de lui de qui se doit prendre la règle du discours. Il y doit parler comme un ange, en sorte qu'il laisse l'onction et le trait dans le cœur des personnes qui lui parlent; et étant lui-même tout plein de Dieu, il leur doit faire part de cette abondante plénitude. Que serait-ce donc s'il faisait le curieux pour savoir cent bagatelles du siècle, de ville et de ménage, scandalisant ainsi des consciences qu'il devrait édifier par la sainteté de ses discours? Il y doit encore apporter un extérieur grandement retenu et une certaine honnêteté sérieuse, qui tient dans le devoir ceux et celles qui lui communiquent. Car,

quel désordre serait-ce si un pénitent était provoqué à la familiarité et à l'épanchement par l'ouverture épanchée et trop familière d'un directeur? Quoique l'on doive éviter une fâcheuse austérité qui rebute les esprits, l'on ne saurait aussi être trop dans une juste bienséance qui ne se dérègle jamais; et au reste, il est toujours absolument meilleur qu'on penche plus à une manière un peu sèvère dans son maintien que non pas à celle qui est affective et trop obligeante.

Je ne m'étendrai pas ici à vous dire les étranges misères qui arrivent de ce que ces avis ne sont pas gardés. J'en laisse la méditation à ceux qui en ont l'expérience, pendant que ceux qui ne l'ont pas se pourront garantir de ces misères, s'attachant à ces mêmes avis avec fidélité.

MAXIME III.

Le directeur ne doit pas être curieux pour savoir la vie passée d'un pénitent; l'on peut néanmoins voir par quelques avis qui sont donnés, quand on doit porter à faire des confessions générales.

§ I.

Il n'est que trop ordinaire, Théonée, parmi tant de discrets et avisés directeurs, d'en voir aussi qui veulent entrer incontinent en connaissance de la vie passée des personnes qui viennent sous leur conduite. Il semble qu'il n'y ait eu rien de bien fait si tout de nouveau l'on ne fouille dans le fond de ces consciences, comme si ceux qui ont précédé n'avaient pas eu assez d'adresse et d'industrie pour en faire sortir tout le poison et pour les établir en voie de salut. Je sais bien qu'on se

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

couvre du zèle des âmes et de l'expérience de quelques particulières, où l'on a réussi, les ayant rencontrées en mauvais état; mais aussi la curiosité est très-souvent couverte de ce même zèle, car de soi-même la curiosité est facilement piquée par l'intime connaissance qu'on veut avoir des secrets de la conscience. Cela ne se doit pas, Théonée, croyez-moi de cette vérité; car il est fort humain que l'esprit cherche la confidence des âmes, comme jusque dans les entrailles.

Un sage directeur, qui est celui que je vous présente pour idée parmi tous les biens qu'il veut procurer aux personnes, s'envisage toujours le premier pour ne point intéresser l'innocence de son âme. Il n'entre dans les cœurs qu'autant qu'il y est appelé, et s'il fait quelque pas afin d'entrer plus avant, il faut qu'on lui en ait fait auparavant les premières ouvertures. Il s'éloigne tant qu'il peut des connaissances qui peuvent ternir la pureté de son cœur; car il n'ignore pas comme toutes ces confessions générales, et le rappel de cent misères basses et souillantes, nuisent à la conscience d'un directeur trop curieux. Il n'est que la pure charité qui doive faire qu'on y prête l'oreille; et la vertu veut que le directeur s'essuie l'imagination tant qu'il est possible de ces images dangereuses. C'est donc mal à propos quand il la souille volontairement par les curieuses recherches de la vie d'un pénitent.

2. Ce directeur avisé pense encore que se faisant tort à lui-même, il ne le ferait pas moins à la conscience dont il déterrerait et réveillerait tout ce qu'il y a eu de bas et de honteux; car cela ne se pourrait que l'esprit de cette personne ne se formât de nouvelles et de vives représentations

du passé, qui laissent souvent de plus dangereux effets, que le bien n'est grand que l'on veut procurer. Il n'ignore pas comme ces conduites mal prises font quelquefois renaître des tentations assoupies, et comme ce remède de confession générale appliqué hors de temps fait revivre un mal qui était déjà mort par un saint oubli.

3. Je pourrais ajouter à cela que ces curiosités délicates et empressées donnent très-souvent du rebut aux personnes et causent leur éloignement. Car si quelquefois l'on se confond volontairement par l'ouverture de son cœur, la nature aussi abhorre qu'on exige de nous cette confusion, devant être un effet de la volonté, et non pas de la sollicitation et de la contrainte. Ce sont les raisons qui prouvent combien le directeur doit avoir une sage retenue avec ceux qui viennent sous sa conduite pour ne se pas montrer aussitôt curieux de savoir tout l'état de leur vie.

§ II.

Mais vous me ferez instance et vous me demanderez s'il n'est jamais permis à un directeur de s'avancer pour connaître tout le fond d'une conscience, et d'insinuer que l'on fasse des confessions générales, et s'il n'est point de conjoncture où l'on évite cette imprudence blâmable dont nous venons de parler. Je vous satisfais, et en même temps bien des esprits qui s'inquiètent et s'embarrassent étrangement de toutes ces confessions générales. Voici donc quelques règles, ne parlant pas des autres, que peut avoir un esprit plus éclairé que le mien, où, selon mon sentiment, sans qu'on puisse taxer le directeur de curiosité indiscrète, il peut sagement et charitablement porter de ce côté-là.

1. Lorsqu'une personne est vivement touchée de se convertir à Dieu après avoir mené une vie grandement déréglée ou fort éloignée de la perfection de son état, il est alors avantageux pour le bien de son âme de la porter à faire une confession générale, parce qu'il importe beaucoup de favoriser ce commencement de contrition dont elle est pénétrée. Or, rien ne peut aider plus efficacement pour laisser la componction et la confusion au cœur, que le tableau des infidélités et des crimes de la vie passée, qu'une confession générale doit tracer de ses plus noires couleurs jusques aux moindres traits.

2. Quand une personne n'en a jamais fait, pour lors il y a d'ordinaire de la nécessité d'en faire, surtout quand on est un peu avancé en âge; et un directeur doit, selon mon sens, en presser incessamment et en remontrer les besoins : car, hélas! l'on ne sait que trop, comme dans ces sortes de gens qui ont tant reculé à faire une recherche de toute leur vie, bien des péchés monstrueux n'ont pas été confessés, ou par honte, ou par ignorance criminelle, ou pour s'être mal formé la conscience, ne demandant pas éclaircissement dans ses doutes afin de pécher avec impunité. Et quoique ces personnes vous assurent qu'elles n'ont jamais rien omis dans leurs confessions particulières, il se trouve pourtant que quand on vient à l'examen de leur vie, ordinairement l'on fait sortir de l'abîme de leur conscience cent monstres horribles qui n'avaient jamais vu le jour.

3. Il est quelquefois que de certains troubles intérieurs dont on ne voit pas bien la cause travaillent l'âme, et que partout la conscience porte son ver et son reproche sans en pouvoir distinguer

nettement le principe; alors il est bon d'avoir recours à une confession générale qui a souvent cet avantage de découvrir le mal caché dont on sentait la pointe, et de rendre le repos que les remords et les inquiétudes avaient dérobé. Ceci arrive communément à des personnes qui, ayant étouffé les premières lumières qui leur montraient leur péché, sont après dans le péché avec aveuglement, ou bien à celles qui, ayant fait des confessions générales à des confesseurs moins entendus, n'ont pas dit tous leurs péchés pour n'y avoir pas été secondées par des interrogations insinuantes et adroites, qui tirent de ces pauvres âmes ce que la retenue et l'ignorance ne leur permettent pas très-souvent de déclarer.

4. Cette confession se doit encore faire, lorsqu'on change d'état de vie, ou qu'on en forme le dessein; comme serait d'entrer dans l'état ou du mariage, ou du célibat, ou de la religion; et cela se fait pour connaître les volontés du ciel avant son engagement, pour obtenir les grâces de sainteté et de salut dans la condition où l'on s'engage, ou pour faire un renouvellement d'âme dans la nouveauté de vie que l'on embrasse : car il n'est rien qui rende l'âme capable des illustrations célestes comme une purgation générale de toutes ses immondices, parce que devenant par ce moyen toute pure, cette pureté la rend susceptible des communications de Dieu.

5. Mais voici une dernière règle, Théonée, pour les confessions générales, aussi considérable que l'expérience ordinaire montre qu'elle est peu en usage. Lorsque sans y mettre rien de votre part, vous y sentirez de certains mouvemens intérieurs qui s'élèvent d'eux-mêmes, une com-

ponction douloureuse, une plaie dont votre cœur est blessé à la vue des crimes de votre vie passée. Ah! ne manquez jamais d'obéir à cette impression secrète, faisant une bonne confession. Ne dites pas que votre conscience en est par la grâce de Dieu fort revenue il y a long-temps, et que vous en êtes en fort grand repos. Il n'importe, cette confession ne se donne point à la nécessité ni aux avis d'un directeur, mais au Saint-Esprit, qui s'en déclare par l'opération qu'il fait naître dans votre cœur. Je l'avoue, que vous n'en avez aucun besoin; mais cet Esprit saint veut en cela exercer son domaine, et que par une confusion volontaire vous renouveliez vos hommages à la justice de Dieu. C'est nous-mêmes d'ordinaire qui nous disposons à des confessions générales par de saintes industries; cela est très-bon; néanmoins il fait assez peu sur le cœur; hélas! vous le savez: mais cette disposition douloureuse étant de l'esprit de Dieu, la confession qui s'en suit a coutume d'opérer des miracles de conversion. Je ne suis donc pas d'avis que vous écoutiez ceux qui font des défenses absolues de ne refaire jamais des confessions du passé; ces défenses ne sont bonnes que pour les âmes scrupuleuses. Je suis bien de sentiment que vous ne vous en embarrassiez pas pour un léger mouvement de dévotion et pour toutes les occasions d'indulgence et de jubilé; non, encore une fois, ne troublez point votre paix, remuant toutes les impuretés de votre vie. Mais je dis qu'il le faut, Théonée, autant de fois que l'esprit de Dieu imprime cette vive douleur, et qu'il faut boire le calice de la confusion en vous confessant autant de fois que cet Esprit vous le présente. L'on sait des âmes de qui l'esprit est

fort et généreux, et dans une profonde paix, lesquelles sont des mois entiers à se confesser plusieurs fois la semaine de certains vieux péchés énormes du passé, y étant attirées par une douce violence et toujours aussi vivement pénétrées que si elles sortaient du crime; cela veut dire que cet Esprit saint est le maître qui purifie et qui humilie l'âme comme il lui plaît et autant qu'il lui plaît.

Pour conclusion, je vous donnerai encore un dernier avis : quoique le directeur ne doive pas être curieux pour connaître aussitôt les misères de votre vie; néanmoins, il sera très-avantageux pour votre perfection, et pour en faciliter la conduite si vous êtes poussé intérieurement à lui en faire une ample déclaration et à lui en découvrir tous les désordres. Car la direction est bien différente pour une âme que Dieu lui-même a conduite dans des voies de miséricorde et pour celle qu'il a conduite par des voies d'amour; et il faut parler d'un bien autre langage à une personne qui a été criminelle, qu'à celle qui a été toujours innocente. Ce défaut de connaissance dans un directeur fait qu'il ruine souvent la perfection des âmes par un renversement de conduite; parce qu'il mènera telle personne qui a beaucoup été dans le vice par des maximes et par des manières qui ne seraient bonnes que pour celles qui n'ont jamais perdu leur innocence, et celles-ci par des voies qui seraient propres uniquement pour des personnes qui ont goûté le vice. N'est-ce pas là un grand déréglement; il sera pourtant inévitable si vous n'ouvrez toute votre conscience à un directeur de qui vous prétendez recevoir votre direction.

MAXIME IV.

Il ne faut pas toujours mener une âme à la perfection la plus élevée.

§ I.

Ne vous semble-t-il pas, Théonée, que cette maxime de perfection combat tout ce que nous en disent ordinairement les pères spirituels? à savoir qu'il faut toujours aspirer au plus haut, afin de venir au juste point de la perfection qui nous est destinée, parce que l'on donne toujours au-dessous du but que l'on s'est proposé. Mais je vous réponds que, sans condamner tout ce qui s'en dit, qui est très-véritable dans un bon sens, ce serait se tromper avec tout cela, de prétendre pousser au plus parfait toutes les personnes qui abondent en des désirs de perfection. L'on est pris assez souvent par cette ferveur échauffée, où il semble que le feu d'un pénitent soit au directeur une suffisante preuve pour le porter dans les voies les plus élevées. Cette manière de conduite étant à mon avis fort dangereuse, il sera grandement utile d'en montrer le défaut à plusieurs, qui jusques ici ont peut-être aimé à se tromper eux-mêmes volontairement; ce qui m'oblige de dire qu'assurément ce ne serait pas en bien user, lorsqu'on voit des âmes touchées et brûlantes de bons désirs, de les mener aussitôt à ce qui paraît de plus parfait.

Car je vous prie de remarquer que cette façon, ce me semble, ne serait pas bien prise, de conduire une personne à ce qui est le plus conforme à la nature; et, est-il rien que la nature respire

comme ce qui est grand et ce qui éclate? L'inclination y passe du profane à ce qui est de plus saint. Et dans les voies de perfection, hélas! l'on y fait quelquefois plutôt une école de vanité que de sainteté. Presque tous tâchent de prendre le vol, voulant indifféremment entrer dans l'esprit d'union, comme si toute autre manière était trop basse pour s'avancer. N'est-ce pas là favoriser la corruption du cœur humain, qui ne demande qu'élévation? Et cette sorte de conduite ne serait-elle pas bien égarée, qui entretiendrait, et qui inspirerait la superbe au lieu de l'abattre et de la faire mourir? Voilà, Théonée, comme il arrive quelquefois que la spiritualité détruit les consciences au lieu de les édifier, et comme souvent les esprits sont aussi-bien infatués d'un fol amour d'élévation dans les choses les plus saintes que dans les profanes.

De plus, il faut savoir que tous les esprits ne sont pas capables de l'état le plus éminent; c'est ce qu'il importe de discerner pour leur conduite. Tous ne sont pas appelés à une récollection si exacte et si intime; car il y en a bien qui n'ont pour cela ni l'attrait ni la tête; et il y faut l'un et l'autre. Un cerveau faible, ou une imagination qui a trop de feu, n'a pas les qualités pour s'appliquer incessamment à tenir son esprit esclave sous les règles de la récollection; et qui n'a point d'attrait de ce côté-là, ne pourra jamais par ses propres applications se conserver long-temps dans un profond recueillement. Tous ne sont pas capables de grandes mortifications, car tous n'ont pas un corps robuste pour en supporter les rigueurs, ni un courage déterminé pour s'entreprendre vivement et pour se persécuter. Les uns

ont la complexion délicate, qui ne peut suivre les mouvemens de leur générosité, et les autres qui ont une grande vigueur de corps, ne sont pourtant quelquefois animés que d'un cœur bas et lâche. Tous ne peuvent pas arriver à la haute contemplation, car ce n'est pas un état où des efforts humains, des industries et des méthodes nous puissent faire monter. Cette élévation est au dessus de l'homme; il s'y peut bien disposer, mais c'est purement l'œuvre de Dieu de l'y établir et de le mener à cet ascendant.

Davantage, il arrive que quand on veut toujours conduire les âmes à ce qui est le plus sublime, enfin elles se rebutent, et ont après de l'horreur de l'exercice de la vertu, autant qu'elles y avaient de chaleur auparavant. Ce mal arrive, Théonée, parce que d'un côté, tous ces premiers feux de ferveur s'éteignent bientôt, et que de l'autre, la seule difficulté et la rigueur de la vertu reste à surmonter. Or, comme cette ferveur sensible, qui de sa nature est coulante, et n'arrête jamais, n'est plus pour rompre la difficulté, y donnant du courage et des ailes; l'on se retire de ces hauts desseins de vertu, comme d'un monstre dont la victoire est impossible. Et parce que d'ailleurs l'on se persuade encore faussement que la véritable vertu n'est que dans ces grandes élévations, l'on désespère d'y parvenir jamais, et l'on n'ose plus reprendre avec elle; comme celui qui s'étant effrayé vainement des forces de son ennemi, n'ose plus le joindre pour le combattre.

§ II.

Par le défaut de cette maxime, et pour vouloir toujours conduire les âmes au plus haut, vous

saurez, Théonée, que c'est de là qu'arrivent ces bandemens de tête, ces efforts d'esprit, ces idées imaginaires d'élévation, ces illusions de quelques contemplatifs, qui veulent aller plus avant qu'ils ne devraient, parce qu'ils n'y sont point appelés. C'est aussi de cette source que naît la ruine de la santé par des mortifications indiscrètes, le corps devenant après incapable d'aucun saint exercice, pour en avoir trop voulu prendre par une vaine mortification. Et c'est de là qu'on voit des égaremens de prudence dans la conduite des âmes, parce qu'on la veut raffiner par des voies toujours élevées et transcendantes.

Il faut donc être persuadé que Dieu n'appelle pas tout le monde à une perfection sublime, comme tous les astres ne sont pas des soleils, toutes les intelligences ne sont pas des séraphins, tous les hommes ne sont pas des rois, et toutes les pierres précieuses ne sont pas des diamans.

Mais vous me demanderez : Puisque toutes les personnes ne doivent pas être conduites à la plus élevée perfection, comment il s'y faut néanmoins prendre, et quel jugement il en faut porter pour les engager justement. Il me semble, Théonée, que pour bien juger des personnes et des voies singulières, par où il les faut mener, il est à propos de faire le discernement de leur capacité, de leurs aptitudes; et du terme où elles sont appelées.

Je voudrais donc faire attention sur trois choses : 1°. Sur le tempérament; 2°. sur la nature de l'esprit; 3°. et sur l'attrait intérieur, pour bien juger de la vertu et du point de vertu où il faut porter une âme. Car si le tempérament est ou bilieux, ou mélancolique, ou phlegmatique, il y

a des vertus particulières qui s'ajustent mieux à ces tempéramens, et où, sans grande peine l'on peut conduire ces âmes à cause de la sympathie. Si la nature de l'esprit est d'être vif, ou pesant, ou fort, vous le devez prendre selon son caractère pour l'arrêter, ou pour le piquer, ou pour vous y accommoder, tirant ainsi de son fonds la manière de votre conduite. Si l'attrait, dont le cœur est touché, est singulier, et s'il porte à une certaine sorte de vertu et de perfection, il en faut examiner la vérité, si ce n'est point l'effet d'un esprit particulier et du tempérament; et s'il se trouve que cet attrait est véritable, ce doit être alors la règle d'une telle vertu et d'une telle perfection. Qui ne fera donc pas ce discernement, et qui voudra mener les âmes selon l'éminence de ses conceptions, tombera aisément dans les inconvéniens que j'ai marqués ci-dessus, et en fera des superbes et des illuminées, au lieu de les former à la solidité des vertus.

MAXIME V.

Il faut toujours conduire une personne à la perfection de son emploi et de son état.

§ I.

Cette maxime est une suite et une conclusion de la précédente; car s'il ne faut pas toujours conduire une âme à la perfection la plus éminente, il est naturel qu'on passe plus avant pour savoir où il la faut mener. Je dis, Théonée, qu'il faut conduire toutes les personnes à la perfection de leur emploi et de leur condition.

C'est d'où néanmoins l'on peut dire qu'on s'é-

carte souvent ; et après cela ne vous étonnez pas si l'on voit si peu de vertu bien établie, et si ce qui en paraît, n'en a quelquefois que l'air, et que le lustre, dont le mensonge se fait assez connaître aux premières occasions qui se présentent de la pratiquer. Les deux sources de ce mal sont, si je ne me trompe, de ce que pour l'ordinaire on a du dégoût de la perfection propre de son état et de son occupation, de ce qu'il se trouve quelquefois des directeurs qui dressent ceux qu'ils conduisent, seulement selon l'idée particulière qu'ils ont de la perfection, n'en donnant à tous qu'une même manière, qui est celle qu'ils se sont formée, et dont ils ont conçu de l'estime.

La première vérité, que plusieurs se retirent de la perfection de leur état, est trop visible pour en douter ; car il y a des personnes qui ne se déclarent pas plutôt pour la vertu, qu'elles se portent à une perfection écartée, détruisant ainsi la nature de leurs attraits, par le mauvais tour et par la mauvaise application qu'elles y donnent. Une femme mariée se jettera dans une dévotion à laisser tout le soin de sa famille : une fille assujettie à des parens, prendra des idées d'une vie religieuse : un homme fera le dévot aux dépens de sa charge et des devoirs dont il est obligé à sa maison. Et pour les personnes qui vivent en communauté et qui sont dans les emplois, combien en voit-on qui ne mettent point leur perfection à se bien acquitter de leurs premières obligations, se portant d'ordinaire à des idées d'une perfection étrangère, qui n'est pas celle de leur état. C'est là un grand mal, Théonée, qui vient d'une mauvaise inclination que nous avons de faire tou-

jours cas de ce qui n'est pas à nous ; comme si la chose en était meilleure, dès là qu'elle ne nous appartient pas. Nous aimons ordinairement ce qui est singulier, et à ne point faire comme les autres ; vous diriez qu'on est plus recommandable, d'être hors de rang, et de prendre des routes qui ne sont pas frayées de tout le monde. Nous nous plaisons à travailler à tout ce qui n'est point d'obligation, par un amour de notre liberté ; et nous ne travaillons pas volontiers à nos obligations, par une fuite et une aversion de ce qui nous impose quelque assujettissement. Ce sont les principes, qui font que l'on cherche toujours une perfection différente de celle qui est propre de son emploi et de son état.

§ II.

La deuxième vérité est, qu'il est fort naturel qu'un directeur forme les personnes qui sont sous sa conduite, selon ses propres idées de perfection, et qu'il les fasse venir à l'air et à la manière dont lui-même se conduit. S'il est porté aux mortifications corporelles, il en imposera facilement aux autres, et en fera un grand point de direction ; quoique souvent, n'étant pas prises comme il faut, elles servent plutôt à faire des superbes que des humbles.

Si c'est un contemplatif, il voudra faire de tous ceux dont il conduit les consciences, autant de contemplatifs, comme si toute autre conduite était trop basse, et que ce ne fût pas en entendre le métier, de mener les âmes par d'autres routes : c'est ainsi qu'en usent ceux qui veulent indifféremment élever toutes les personnes, et les mener par un même chemin ; parce que c'est le chemin où ils marchent eux-mêmes.

Si le directeur est un homme de pratique, il donnera plusieurs méthodes de dévotion, se persuadant que toutes ces conduites plus simples, et plus spirituelles ne servent qu'à amuser les esprits, et à perdre le temps ; quoiqu'il soit vrai que ces méthodes, d'ailleurs bonnes en elles-mêmes, chargent néanmoins très-souvent les consciences d'un pesant fardeau, qu'elles leur ôtent une sainte liberté, et qu'elles étouffent l'opération de l'esprit de Dieu.

S'il est éclairé, et un savant aux choses spirituelles, il engagera beaucoup dans la connaissance de tous les livres de dévotion, et il conseillera facilement tous les mystiques ; quoique pourtant j'estime que ces sortes de lectures ont ordinairement beaucoup de curiosité et de vanité, comme je le ferai voir dans la maxime huitième.

Enfin, si un directeur a le cœur charitable, et s'il est zélé pour les pauvres, tout son soin, et sa plus grande conduite, sera d'inspirer cette inclination, et d'occuper tous ceux qu'il conduit, dans des actions de piété, aux prisons, aux hôpitaux, et à chercher partout des misérables pour les soulager ; il est vrai que cet emploi est saint ; mais aussi il est de soi bien dissipant, et il arrive que secourant les corps, plusieurs, faute de grande attention sur eux-mêmes, y perdent souvent la sainteté de leur âme.

En vérité, n'est-ce pas là un mal considérable, qui n'arrive, sinon de ce qu'il est fort naturel, que chacun aime ses propres idées ? Ce qui fait que ceux qui ne s'en retirent pas, y forment et y façonnent toutes les âmes qu'ils conduisent. L'idée de conduite, Théonée, doit être universelle, et accommodante à la diversité des sujets

et des dispositions, et non pas singulière, prise de la conception qu'en a pour lui-même un directeur.

§ III.

Je dis donc qu'il faut conduire les personnes à la perfection de leur état et de leur emploi ; parce que l'état d'un chacun a une perfection qui lui est propre et particulière; le prêtre a la sienne comme le religieux ; la perfection d'une femme n'est pas celle d'une fille ; et une personne qui est sous l'obéissance, a d'autres règles de perfection, que celle qui commande: d'où je conclus que chacun étant appelé à son état particulier, est appelé par nécessité à la perfection de son état ; car sa perfection en est le terme et la fin : et c'est aussi de là qu'il faut conclure qu'un directeur doit mener un chacun à la perfection de son état.

De plus, je vous prie de bien concevoir que toute perfection qui est hors de votre état et de votre emploi, cesse d'être pour vous une perfection. La perfection d'un chartreux n'est pas celle d'un autre religieux ; la perfection d'une religieuse n'est pas la perfection d'une femme engagée dans le mariage ; la perfection d'un noble n'est pas celle d'un roturier ; ce qui est perfection dans le supérieur ne l'est pas dans l'inférieur ; et la perfection du valet diffère de celle du maître, autant que le diffère sa condition (*Th.*, 1, 2, *qu.* 94).

En voici le principe; c'est que la perfection n'est que dans l'ordre, et les choses ne sont bonnes qu'autant que l'ordre les place, et leur donne leur juste appartement ; ce qui conclut encore que le directeur doit conduire le pénitent à la perfection de son emploi et de son état. Et il

n'importe que quelqu'autre perfection ait plus de grandeur et de sublimité ; car tout éminente qu'elle soit, elle n'est plus perfection pour vous, sitôt qu'elle n'est pas la perfection de votre état, puisqu'elle n'est plus dans l'ordre. Ce que je dis pour ôter cette opinion que l'on pourrait avoir, qu'il faut toujours aller au plus éminent, à raison que les perfections sont respectives.

J'ajoute que de ce déréglement de conduite, il en arrive deux grands inconvéniens : le premier est le renversement et la confusion dans les conditions et les états ; lorsqu'une femme dans sa famille y voudra faire la contemplative ; un officier qui est obligé au public, voudra mener une vie de religieux ; un inférieur voudra donner un grand temps à ses dévotions, au préjudice de ses devoirs. Le deuxième inconvénient est l'illusion de l'intérieur, et la fausseté de la dévotion, parce que travaillant à une perfection étrangère et écartée, l'on se flatte facilement que l'on va bien, pendant que l'on marche par des égaremens.

Derechef, je conclus qu'il faut toujours uniquement avoir soin de conduire un chacun à la perfection de son état ; à faire un saint religieux, un saint séculier, un saint officier, une sainte femme, une sainte fille, une sainte servante ; resserrant ainsi l'idée de perfection dans les conditions particulières ; car porter à moins que ce que l'emploi et l'état demandent, c'est lâcheté ; mais aussi porter au delà, comme à quelque chose de plus parfait, c'est erreur.

§ IV.

L'on peut ici former une question, à savoir, si Dieu ne conduit point quelquefois une âme à

une perfection qui soit au-dessus de la condition qu'elle professe. Pour y satisfaire nettement, et pour dire simplement ce que j'en pense, au sujet de ceux qui dans la conduite veulent trop borner l'esprit de la grâce, et qui resserrent les personnes avec trop de rigueur dans la perfection de leur état, ne secondant point assez l'attrait de Dieu pour les élever; vous remarquerez deux choses, Théonée.

J'accorde premièrement que Dieu n'appelle jamais à une perfection contraire à son état, de sorte qu'elle en empêche les fonctions; jamais il n'inspirera à un laïque de s'ingérer dans la direction des âmes, non plus qu'à une dévote, et une contemplative, de faire la directrice des consciences. Jamais l'esprit de Dieu ne portera une femme à être solitaire, et à laisser le soin de sa famille pour suivre la douceur et l'attrait de sa dévotion; ni un solitaire à se jeter au dehors pour obéir au feu de son zèle. Et enfin ce divin esprit ne donnera pas mouvement à celui qui est par profession dans les emplois de charité, de chercher le repos de la contemplation : car ainsi Dieu, qui fait tout dans l'ordre, appellerait une personne à la destruction de son état, inspirant une perfection qui lui serait contraire.

2°. Mais vous remarquerez aussi que Dieu souvent inspire une perfection, qui est au-dessus de l'état. Une personne dans le siècle sera poussée à faire des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : d'autres dans le mariage seront inspirées de faire vœu de continence; on en voit qui, parmi les embarras, et dans une condition servile et ignorante, sont attirées à une haute contemplation, et plusieurs sont animées à des austérités

plus sévères que celles des plus rigoureux solitaires ; toutes ces perfections sont au-dessus de l'état séculier, qui de soi ne demande pas tant d'élévation. C'est pourquoi un sage directeur ne mènera jamais au-dessus de l'état d'un chacun ; cela passe son devoir ; mais, Théonée, je vous conseille grandement d'aimer l'attrait, quand il appelle à une perfection plus grande que ne porte l'état particulier de la personne. Car c'est une chose bien pitoyable, de voir quelquefois des âmes extraordinairement attirées, dont on étouffe les attraits, parce que l'on veut toujours mesurer leur perfection à leur condition; et néanmoins il se trouve très-souvent que Dieu forme des reines et des épouses choisies, dans les conditions les plus obscures, et parmi les esprits les plus grossiers.

Ne soyez donc pas étonné, quand Dieu appelle une âme plus loin que son état et que vos lumières : il le fait pour manifester son souverain domaine, et pour montrer qu'il est le maître ; il le fait à cause de certains desseins rares et élevés qu'il a sur des personnes cachées ; il le fait pour faire éclater le triomphe de sa grâce, portant les choses bien loin au delà de nos conceptions, et prenant pour instrument de sa gloire, ceux qui n'y ont souvent aucune disposition naturelle. Mais derechef, favorisez de vos soins l'œuvre que Dieu veut opérer, et travaillez avec lui à donner des ailes à cette âme, pour sortir de son état, et pour voler où elle est appelée.

MAXIME VI.

DE LA MORTIFICATION DES SENS.

Il n'est rien qui rende sensuel et qui éloigne de Dieu, comme l'immortification des sens.

CHAPITRE PREMIER.

La vie des sens et la mort des sens sont expliquées.

Je trouve, Théonée, de différens sujets de mortification, dont la connaissance bien distincte n'aide guère moins à la vertu, que la pratique en est nécessaire. Il y a la mortification du cœur, pour retrancher toutes ses inclinations; la mortification de la volonté, pour ne rien vouloir par un mouvement propre; la mortification de l'entendement, pour sacrifier nos jugemens et nos pensées; la mortification des passions, pour les régler, et pour en arrêter l'impétuosité, et la mortification des sens, pour en retenir la sensualité et la légèreté. Mon dessein est dans ce traité de parler de la mortification des sens, parce que le besoin en est continuel; qu'elle est la source de toutes les misères de l'âme; qu'elle est très-peu appréhendée, et que la nature en est souvent assez peu conçue, de ceux-là mêmes qui font état de la condamner, et de la combattre.

Néanmoins il ne s'agit pas ici de la mortification des sens pour les choses criminelles, mais pour des objets, qui dans l'usage commun, et dans le sentiment qu'on en a, paraissent simples et innocens: et c'est dans la rencontre de ces objets, où je dis qu'il faut incessamment mortifier les sens; mais comme il n'est point de mort qui ne

suppose la vie, aussi n'est-il point de mort des sens qui ne suppose la vie des sens.

C'est pourquoi nous allons voir de suite trois vérités. 1°. Nous considérerons quelle est cette vie des sens, et la façon dont il faut les faire mourir. 2°. Comme leur immortification rend l'homme tout sensuel. 3°. Comme il n'est rien qui éloigne tant de Dieu, et qui rende tant incapable de ses communications.

§ I.

Pour bien comprendre cette vie des sens, il faut savoir, Théonée, qu'il y a des choses qui vivent, dit le philosophe, par un principe intérieur, comme le corps : il y en a d'autres qui vivent d'elles-mêmes, comme l'âme et l'ange ; et il y en a qui vivent encore par quelque chose d'extérieur, comme les sens. Or, la vie des sens se prend de la part de leurs objets en particulier : par exemple, l'œil vit de toutes les choses belles et rares ; le sens de l'ouïe, du discours, de la voix et des harmonies ; la vie de l'odorat, sont les odeurs et les parfums ; la vie du goût, sont les délices des viandes et des liqueurs ; et celle du sens du toucher, sont toutes les choses qui causent quelque douceur et quelque mollesse dans l'attouchement et le maniement. De plus, la manière de cette vie est une certaine application délectable du sens à son objet : lorsque les yeux s'arrêtent avec complaisance sur les beautés ; que les oreilles se laissent prendre délicieusement aux charmes du discours et de la voix ; que l'odorat flaire les odeurs avec plaisir ; que le goût savoure voluptueusement les choses délicates ; cette application délectable est ce qui fait la vie des sens.

§ II.

Cela étant bien conçu, comme toute personne le peut concevoir par sa propre expérience, il n'est pas maintenant difficile de comprendre la façon, dont s'opère la mort des sens ; car elle ne s'opère que par la séparation de ce qui en fait la vie.

Mais auparavant il faut savoir que cette séparation est de deux sortes ; l'une est physique, quand on refuse absolument aux sens leurs objets ; c'est-à-dire quand on détourne les yeux de toutes les beautés les plus innocentes ; quand on ferme les oreilles à toutes les harmonies de la voix et du son ; quand on prive son goût de tout ce qui a quelque délicatesse, et quand on n'accorde jamais à son corps et à sa chair aucune chose qui en flatte les aises et l'attouchement. Cette séparation, cette privation des objets et ce retranchement total, est la bonne voie et la plus sûre pour faire mourir bientôt les sens, pourvu que la prudence en ait la conduite ; car si cette mortification n'est soumise à l'obéissance et à la discrétion, elle dégénère souvent à l'illusion, et à de grands déréglemens.

Il y a une autre séparation des sens d'avec leurs objets, qu'on appelle morale ; elle consiste en ce que le sens est à la vérité dans la possession de son objet, mais non pas dans la jouissance ; l'œil voit, l'odorat flaire, le goût prend et savoure, l'oreille entend tout : cela s'appelle posséder, parce que le sens n'est point séparé, ni privé de son objet. Néanmoins, il n'est pas dans la jouissance, parce qu'il ne s'applique pas délicieusement à son objet, y retournant et y réfléchissant ; c'est-à-dire, que le goût, la vue, l'ouïe, l'odorat sont tellement dans l'usage de leurs objets, qu'ils ne les savourent

nullement, et ne s'y appliquent point par un mouvement délectable.

Ceci s'opère encore en deux manières : l'une est, que l'esprit fait une certaine suspension des sens, et une désapplication d'avec leurs objets ; afin que jamais ils ne s'y répandent, et qu'ils ne les savourent point ; l'autre est, que le même esprit se retire partout tellement dans lui-même, qu'à peine concourt-il avec les sens, pour avoir quelque plaisir dans l'usage des objets, tant il est recueilli en soi, et désappliqué de ce qui est au dehors. Et c'est encore de cette façon que les sens meurent, parce que l'on ne voit, l'on n'entend, l'on ne goûte et l'on ne flaire guère plus qu'un mort, par le refus du plaisir que l'on fait aux sens dans la possession de son objet.

§ III.

Mais vous remarquerez s'il vous plaît, Théonée, que cette façon de faire mourir les sens, par une séparation des objets seulement morale, s'en réservant toujours la possession, est grandement délicate et fort dangereuse : c'est où en sont les personnes de dévotion commode et aisée, qui ne font point difficulté de donner à leurs sens toutes les satisfactions innocentes qui se présentent, ou pour s'accommoder aux rencontres, ou pour prendre en simplicité (disent-elles) les choses comme elles viennent ; quoique d'ordinaire ce ne soit qu'une sensualité, qui se couvre de ces prétextes, pour accorder aux sens toutes les douceurs. Il n'y a que les saints, Théonée, dont les yeux, les oreilles, la bouche et l'odorat peuvent avoir l'usage de tout sans se souiller, leurs sens ne laissant pas pour cela d'être dans une parfaite mort ; mais

pour nous, oh ! nous devons sans cesse renoncer à nos sens, et leur refuser tout ce qui les peut satisfaire, si nous voulons les faire mourir. Cette vérité étant ainsi expliquée en peu de paroles, afin de servir de préparation aux vérités suivantes, nous avons un beau jour pour les voir et les comprendre.

CHAPITRE II.

Il n'est rien qui rende sensuel comme l'immortification des sens.

J'AVANCE une seconde vérité, qu'il n'est rien qui rende l'homme sensuel et animal, dans l'usage des choses même les plus innocentes, comme la vie et l'immortification des sens. Je prie volontiers de certaines personnes qui, professant la vie spirituelle, sont toutefois partout proche d'elles-mêmes, d'en bien pénétrer les raisons; car ce sont elles qui entre les autres ont besoin de les comprendre, parce que, d'une part, faisant état de vie intérieure et réformée, de l'autre, elles sont beaucoup indulgentes et favorables à leurs sens.

§ I.

Pour première raison, je dis qu'il est infiniment facile que l'immortification des sens rende une personne tout animale et sensuelle, à cause de la convenance qu'ils ont avec les objets : car les objets sont matériels, et les sens sont matériels ; et comme l'esprit vit de l'esprit, aussi la chair vit de la chair. C'est ce qui fait que les sens ne peuvent goûter que ce qu'ils comprennent ; et parce qu'ils ne comprennent que la chair et les objets matériels, ils ne goûtent aussi que ces objets :

d'où il arrive que par ce goût charnel et sensuel, l'esprit en devient tout corrompu; car, pour me servir de la pensée d'un père (*D. L. Just. de ora.*), les sens étant les fenêtres du corps, c'est par ces fenêtres que le poison du plaisir entre jusqu'à l'âme pour la corrompre. Mais voulez-vous voir plus précisément comme s'opère cette corruption?

Tous les objets, Théonée, sont corrompus, et les sens le sont aussi de leur côté. Mon Dieu! comment donc échapper une corruption si déplorable? Les objets sont tout perdus de corruption: cela vient de l'empire que Dieu a permis que le démon ait usurpé sur toutes les créatures depuis le premier péché, celles qui devaient être assujetties à l'homme dans l'état d'innocence, ayant été assujetties au démon par transport et par conquête, comme au vainqueur de l'homme. N'est-ce pas pour cela que l'Eglise se sert de bénédictions et d'exorcismes sur les choses inanimées? N'est-ce pas pour cela que l'ange de l'Apocalypse commande au démon, qui avait commission de nuire à la terre, à la mer et aux arbres, de ne la pas faire? Les sens eux-mêmes sont aussi de leur côté tout corrompus; parce que toute la masse de l'homme ayant été corrompue depuis le péché d'origine, les sens par une même suite participent à cette corruption; car l'usage des choses les plus simples, au sentiment des pères, souillent les sens, puisque flairer seulement des odeurs, disent saint Grégoire de Nazianze et saint Cyprien, porte je ne sais quelle corruption efféminée (*Greg. Naz., or.* 18).

Cette vérité assez peu considérée, est toutefois si constante qu'il ne faut qu'écouter les paroles terribles et emphatiques du sacrement d'extrême-

onction, pour en être convaincu, lorsque le prêtre, à chaque onction qu'il fait sur les sens du mourant, prononce : *Indulgeat tibi Dominus, quidquid per oculos deliquisti, etc.*, purifiant ainsi les sens par cette onction sacrée, de toute la corruption criminelle, dont ils se sont souillés ; si bien que les objets et les sens étant corrompus, n'est-il pas infiniment facile, que l'immortification des sens rende une personne toute sensuelle?

J'ajoute que la facilité en est extrême, parce que ordinairement les objets des sens ne paraissent pas mauvais. Et qui n'y est pris? Les galeries, les salles, les ameublemens magnifiques : ces lieux de plaisance, et ces maisons enchantées, que l'on va voir comme des miracles ; les harmonies délicieuses ; toutes nouvelles curieuses, étrangères et domestiques ; les odeurs et les parfums. Je vous demande s'il n'y a pas des vertueux qui, sans réflexion, y abandonnent leurs sens, aussi-bien que les gens du monde ; si l'on ne court pas à toutes ces beautés et à toutes ces curiosités ; si plusieurs comprennent même ce que c'est d'interdire à ses sens tous les objets agréables et curieux. Hélas ! Théonée, hélas ! qui veut aujourd'hui enseigner cette leçon, passe d'ordinaire pour un esprit sombre et sévère, qui veut mal à propos des hommes un dégagement et une pureté qui n'appartient qu'aux anges. Et pourtant il est très-vrai que toutes ces belles et éclatantes folies, dit Philon (*De mundi opificio*), engendrent la corruption dans les sens, qui se laissent prendre volontiers à ces charmes de plaisir.

§ II.

La seconde raison qui montre que l'immortifi-

cation des sens rend un esprit sensuel et terrestre, se prend de la continuation de cette immortification. Toutes les passions de l'homme mal ménagées, le souillent ordinairement aussi-bien que le mauvais usage de ses puissances ; mais la souillure n'en est pas continuelle, parce que les objets ne sont pas toujours présens, ou ils n'ont pas toujours tant de rapport, ou bien ils ne flattent pas si agréablement. Mais les sens immortifiés sont toujours dans la corruption, parce que la présence continuelle des objets tente et sollicite incessamment. Et d'ailleurs, les objets étant essentiellement et de leur nature pour les sens, c'est ce qui fait aussi que la liaison étant facile de part et d'autre, la corruption en est facilement engendrée.

Persuadez-vous qu'il en est comme d'une forêt, toute couverte de piéges préparés à la bête, qui ne les pouvant éviter, s'y précipite (*Greg. Nys. orat.*). Toute la terre est couverte comme de filets d'or et de soie, qui sont les objets agréables et délicieux ; les sens étant gagnés par leurs charmes, s'y jettent et s'y attachent à tout moment, et en étant faits esclaves se souillent et se corrompent. Ou bien il en est comme de ces oiseaux, qui étant pris à la pipée, et fondant sur la glue, s'y gâtent et s'en embarrassent les ailes : de même les sens étant pipés de la douce et agréable conformité des objets qui ont une matière visqueuse et gluante, dit saint Bernard (*In Cant.*), s'y jettent à l'aveugle et s'y épanchent, et dans cet épanchement se corrompent, et communiquent leur corruption à l'esprit.

Ce qui favorise encore cette continuelle corruption, c'est que le plaisir des sens s'insinue et gagne si doucement, que l'on s'y trouve sans y avoir pensé, n'étant pas bien facile de se pré-

cautionner et de se défendre contre des ennemis qui vous flattent, et qui se couvrent des plus agréables appas(*Chrys., lib. de Pœn.*). Toutes ces choses prouvent comme l'immortification des sens est continuelle, parce qu'ils sont assiégés continuellement des objets, et comme il en revient à l'esprit une étrange corruption qui l'abaisse jusques à être terrestre, aussi-bien que les mêmes sens. Après cela jugez où en sont ces personnes qui, à toute heure, ne font pas mourir leurs sens, puisque ce leur est une nécessité qu'à toute heure elles en soient souillées, et qu'elles deviennent esclaves de ceux qui de leur nature doivent être dans l'esclavage.

§ III.

La troisième raison qui prouve que rien ne corrompt et ne rend sensuel comme l'immortification des sens, est l'empire qu'ils ont sur les facultés de l'âme. Le pouvoir est grand, que la femme a sur l'homme, pour l'amollir et pour le corrompre; et le pouvoir des sens sur l'esprit est tout le même. Car Dieu ayant créé l'homme comme un beau paradis terrestre, y a mis l'homme et la femme, selon saint Augustin (12 *de Trin.*, *c.* 13) qui rapporte les sentimens des pères de la primitive Eglise, à savoir les sens et l'esprit : et comme Eve eut un étrange empire sur Adam pour le faire pencher à ses inclinations, et pour le perdre; de même les sens exercent un tel empire sur l'esprit, qu'ils le font ployer sans peine sous leurs charmes, et le gagnant ainsi par la douceur des attraits, le corrompent et le perdent.

Mais pour voir nettement cette vérité, je vous prie, Théonée, de bien comprendre comment toute la corruption de l'esprit, la perte de l'âme et sa

réprobation ne procèdent d'ordinaire que de l'immortification des sens. Je vous en fais un développement qui peut-être vous satisfaisant, vous aidera aussi à mieux concevoir l'infinie conséquence de faire mourir les sens. Tout cela vient de la dépendance des nobles facultés de l'âme avec l'imagination, et de l'imagination avec les sens. L'imagination étant corrompue par ses représentations et ses images, porte sa corruption dans les facultés supérieures; les troublant par ses fantômes et par ses inquiétudes; les amollissant par ses vues délectables et efféminées; et enfin portant la volonté au consentement par ses sollicitations. Mais auparavant l'imagination elle-même a été corrompue par l'immortification des sens, dont elle aime les images, d'où elle puise ses feux criminels, et où elle allume toutes les passions; de sorte qu'à le bien prendre, les sens immortifiés et sensuels sont le premier principe d'où s'écoule la corruption jusqu'à l'entendement et à la volonté. Ce qui est si véritable, que saint Augustin (*Conf.* 1., 4) dit qu'il ne retombait point dans les désordres de sa vie passée, que par l'épanchement que ses sens avaient sur les objets.

J'en appelle à la conscience de la plupart des hommes, s'ils ne m'avoueront pas que leurs péchés les plus griefs n'ont été commis que par la représentation des choses qu'ils avaient vues, ou entendues, ou expérimentées par quelque autre sens. Cela ne veut-il pas dire que les sens immortifiés sont l'origine, ou l'occasion de la perte de l'âme? Cela ne conclut-il pas que l'empire qu'ils ont sur les facultés et les puissances est prodigieux? Mais cela ne conclut-il pas que leur immortification est funeste, et que l'obligation est rigoureuse

de les dompter et de les faire mourir ? Je dis encore ce mot, que celui qui est dans la vie des sens, s'abaisse tellement par cette grossière immortification, qu'il en devient bête, dit saint Grégoire de Nysse (*hom.* 8., *in Ecc.*) parce que l'âme étant déjà captive de son corps, elle le devient encore des sens, à qui elle obéit comme un esclave.

CHAPITRE III.

Il n'est rien qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens.

§ I.

Le second malheur que cause l'immortification des sens, et qui est une suite du premier, est qu'elle éloigne entièrement de Dieu. Et en effet, considérez, Théonée, ces personnes extérieures, qui sont dans la satisfaction des sens, et voyez si elles sont capables d'aucun goût et d'aucune touche de Dieu; c'est ce que vous ne trouverez jamais; parce que Dieu est tout esprit, avec qui la chair ne peut avoir de commerce et d'union. C'est pour cela que le corps et les sens doivent être tout spiritualisés par la continuelle mortification, afin d'être capables d'union avec Dieu; car comme le corps rend l'âme matérielle, l'esprit aussi a ce privilége par la mortification de rendre le corps et les sens tout spirituels.

Mais qu'ainsi ne soit; l'expérience ne nous apprend-elle pas que l'esprit de Dieu est si délicat, qu'il ne peut souffrir la moindre souillure spirituelle? Oh! que les âmes intérieures le savent bien à leurs dépens! Il ne faut qu'une légèreté, qu'une vaine joie, qu'un regard, qu'une

lâcheté d'application ; et aussitôt Dieu se retire et s'en venge quelquefois des jours et des semaines, les laissant dans de tristes absences, dans les ténèbres et dans un froid de sa face, où elles ont besoin de toute la patience pour se supporter : et c'est alors qu'elles gémissent comme de pauvres exilées, et qu'elles soupirent après ce divin retour, reconnaissant par cette soustraction la délicatesse de l'esprit de Dieu, qu'une ombre de péché, et une petite sortie de nous-mêmes oblige à se retirer.

Si des imperfections tellement délicates et spirituelles ne peuvent souffrir d'union avec Dieu, comment est-ce qu'une grossière et une sensuelle immortification des sens n'éloignera pas Dieu de la conscience? Aussi ces âmes, dont les sens sont pleins de la satisfaction des objets, sont-elles déplorablement vides de Dieu. O les misérables! d'acheter par une privation si funeste, un amusement et un fade plaisir des sens; et d'aimer mieux ne les pas gêner, les laissant courir avec liberté sur les objets, que de jouir de Dieu dans leur cœur! Misérables sensuels encore une fois, qui faisant profession de vertu et de vie spirituelle, vous privez du paradis de votre cœur, pour ne pouvoir vous résoudre à la captivité continuelle, et à la mort de vos sens!

§ II.

J'avance encore que personne n'est capable de s'approcher de Dieu sans l'oraison; c'est une vérité que je suppose. Or, l'immortification des sens donne la dernière incapacité à l'oraison, parce que de cet épanchement sur les objets, les sens en recueillent des images, dont la personne se

remplit, et qu'elle porte avec elle partout dans son cœur, dans sa fantaisie, ce sont les paroles de saint Augustin (*In Ps.* 80), et ces images font un nuage entre Dieu et l'âme, qui en est bannie et séparée par cet entre-deux. C'est aussi la raison, pour laquelle toute personne qui aspire à l'intérieur, et à cette intime conversation avec Dieu, met son plus grand soin à se défaire des images créées, fermant incessamment ses sens. Hé ! que celles-là sont étrangement trompées, qui prétendent entrer dans les voies de Dieu, et en même temps avoir de tous côtés les sens ouverts ! N'est-ce pas ce que font plusieurs qui sont dans ce saint exercice, et qui n'en savent les manières, ou que pour les avoir lues, ou que pour les avoir imaginées, lorsqu'ils ouvrent leurs sens à tout, se persuadant qu'ils peuvent voir et goûter toutes choses, pourvu qu'elles ne soient pas criminelles ?

Voilà une façon assez ordinaire à bien des personnes qui veulent accommoder avec l'intérieur les petites satisfactions des sens. Mais pénétrez, Théonée, pénétrez dans leurs oraisons, vous y verrez des âmes rebutées de Dieu et vomies de son cœur, par l'interposition d'une foule de fantômes qui leur dérobent ce divin objet. C'est ainsi que méritent d'être traités des sensuels spiritualisés qui font métier d'une chose dont ils ne savent que les termes et le langage.

Cette immortification des sens ne jette pas seulement des nuages entre Dieu et l'âme dans l'oraison ; mais ce qu'elle a reçu par les sens, est son supplice, et fait qu'elle est dans ce saint temps abandonnée en proie aux distractions, aux ennuis et aux dégoûts ; parce que s'étant rendue toute terrestre par la dissipation des sens, elle

ne peut entrer dans cette occupation divine, qui est toute spiritualité.

Donc, ô Théonée! si vous prétendez vous approcher de Dieu par l'oraison, faites dessein de mourir à vos sens à chaque moment, afin qu'étant dégagé parfaitement des objets, l'esprit ne trouve plus d'empêchement chez lui de la part des images, et que dans son fonds il puisse converser familièrement avec Dieu, n'ayant plus de commerce au dehors. Car, croyez-moi, il s'en trouve qui font un je ne sais quel petit négoce d'oraison et de spiritualité, suivant des règles et des maximes, lesquelles veulent tout accommoder; et je vous dis que tandis que vous ne travaillerez pas à la mort de vos sens, vous n'aurez jamais d'entrée dans cette vie divine que donne l'oraison.

Enfin, l'immortification des sens éloigne totalement de Dieu, parce qu'elle est toute charnelle; semblable à la terre qui s'éloigne du ciel plus que les autres élémens, parce qu'elle est terre. Considérez, je vous prie, que toute autre immortification n'a pas tant de disproportion avec Dieu; pour exemple, un cœur engagé, des passions échauffées, un esprit déréglé, une volonté égarée. Je sais bien que ces choses éloignent de Dieu, parce qu'elles sont criminelles; mais aussi ce sont des vices spirituels, et de ce côté-là, ils n'ont pas tant de disproportion ni un si grand poids qui les abaisse vers la créature. Mais l'immortification des sens étant dans la chair et dans le corps, qui en fait l'unique fonds, elle sépare de Dieu plus que toute autre misère de l'âme.

§ III.

De ce discours vous pouvez très-bien concevoir pourquoi il y a si peu de personnes d'oraison ; c'est qu'il y en a peu qui aient les sens parfaitement morts. Vous pouvez encore comprendre pourquoi les passions sont si déréglées ; c'est que les sens sont déréglés et immortifiés. Car combien en est-il qui sans cesse veuillent faire mourir leurs sens, et qui les crucifient par une attention continuelle ? Faut-il, Théonée ; hélas ! faut-il que la liberté des sens, et qu'une satisfaction si basse et si animale nous prive des douceurs divines et ineffables, qui ne sont jamais communiquées à une personne sensuelle ? N'est-ce pas donner son héritage, cette divine portion et ce goût de Dieu pour une poignée de lentilles ? C'est là sans doute ou être effroyablement ennemi de son bonheur, ou ignorer déplorablement ce que c'est que goûter Dieu. Et puis où est, où est cette haine que nous devrions avoir pour tous les plaisirs humains, et cette aversion où il faut peu à peu s'élever et se nourrir, pour les moindres satisfactions qui flattent les sens ? Je ne m'étonne plus de la délicatesse des passions, des inclinations fières et ambitieuses, des déréglemens de l'esprit et du cœur ; prenez-vous-en aux sens libres et sensuels. Et ce qui en augmente encore l'immortification, c'est que communément elle n'est pas même comprise ni appréhendée comme telle, pourvu qu'elle n'aille pas jusques au crime, et voilà ce qui perd.

§ IV.

Je veux finir avec quelques avis sur cette matière, afin qu'il ne vous manque rien, Théonée,

pour vous animer à la mort des sens, ou qu'il ne vous reste rien pour vous en dispenser. Je parle donc à vous de qui l'état ou les vœux vous ont consacré à Dieu, et qui prétendez aux délices de l'oraison et de l'intérieur.

1. Refusez sans cesse à vos sens tout ce qui les peut flatter de quelque délectation, suivant cette divine maxime de Laur. Just. (*De Pat.*). Qu'il faut faire un renoncement continuel de toute consolation; ou plutôt servez-vous de ce précieux mot inspiré du Saint-Esprit chez Isaïe (*c.* 57) : *Je vous ai fait un renvoi, ô mon Dieu, et un sacrifice des satisfactions qui sont venues solliciter mes sens; car vous êtes le seul à qui tous les plaisirs sont dus, et qui les devez tous épuiser en vous-même, mon partage ne devant être que privation et qu'amertume.* C'est ce que vous devez dire, Théonée, avec tendresse de cœur, autant de fois que vos sens sont tentés. Je vous ai fait un renvoi de mes satisfactions; et, afin que vous n'ignoriez pas la nature et la manière de ce refus, je vous dirai qu'il faut refuser à vos yeux tous les beaux spectacles et toutes les raretés de palais, de cabinets, de jardins, et ce qui universellement peut frapper votre vue de quelque agrément. A vos oreilles, toutes les mélodies, les instrumens et les airs du temps, soit pour les entendre, soit pour vous en interdire le chant à vous-même. A votre odorat, tous les parfums et toutes les fleurs; au goût, toute la délicatesse des viandes et des liqueurs, ne prenant que le plus grossier et le nécessaire; et au sens du toucher, tout ce qui peut causer à la chair quelque molle satisfaction, comme à se trop rechercher dans le linge, à se coucher trop à l'aise, à se chauffer trop long-temps dans les rafraîchis-

semens, et dans cent petites commodités, n'usant purement de ces choses qu'autant qu'elles sont à la nécessité. Néanmoins, je ne vous dis pas ceci comme une chose absolument d'obligation, mais (ce qui est grandement à remarquer) comme une chose indispensablement nécessaire à qui veut goûter Dieu, car il faut avoir les sens morts pour être capable d'entrer en ce divin commerce.

2. Le second avis, nonobstant ce que je viens de dire, est que vous pouvez avoir l'innocent plaisir des sens en quatre circonstances. Vous le pouvez pour vous soulager de quelque fatigue et épuisement de corps ou d'esprit; un agréable divertissement étant aussi judicieux que nécessaire, afin de se rétablir pour le service de Dieu, vous le pouvez, par une bienséance vertueuse, dans de certaines conjonctures; pour ne point paraître sévère et singulier; par une inclination charitable, et pour couvrir même quelquefois l'esprit de mortification. Vous le pouvez encore pour vous élever en Dieu et pour le louer de s'être abaissé jusques à pourvoir si soigneusement à la satisfaction de vos sens et pour l'aimer dans l'usage et le goût des objets qui font votre plaisir. Vous le pouvez enfin, quand la nécessité vous y porte, à voir, à ouïr, à flairer et à savourer tout ce qui a l'attrait du plaisir ou de la beauté. Ce sont les circonstances, où quelquefois on ne doit pas refuser, et d'autrefois l'on doit accorder à ses sens les agréables objets qui peuvent les satisfaire.

3. Néanmoins, mon troisième et dernier avis est qu'il faut toujours aller de soi-même à la privation et au refus; et ne me dites pas que Dieu a fait pour nous les créatures, et qu'il en faut user;

car il est facile de ruiner cette objection dont on se couvre ordinairement, et de vous fermer la bouche par cette belle pensée de Tertullien, qui dit : « Que Dieu fait à la façon d'un sage père de » famille, lequel de dessein expose et abandonne » de certaines choses à ses serviteurs, pour ten- » ter leur fidélité et leur modération, et pour » voir s'ils en useront sobrement. Dieu fait le » même, dit-il, nous mettant sous la main, et » laissant à notre liberté l'usage des créatures. » Mais celui-là, ajoute-t-il, fait bien plus ver- » tueusement, qui s'en interdit entièrement l'u- » sage, et qui craint l'indulgence de son maître, » aimant mieux ne s'en pas servir que d'en user » librement. »

MAXIME VII.

Il ne faut pas facilement enjoindre beaucoup d'austérités corporelles à un pénitent ; mais en ce point il faut grandement s'accommoder à ses dispositions.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons qui prouvent cette maxime sont exposées.

§ I.

Ne direz-vous pas, Théonée, que cette maxime combat l'esprit de pénitence, qui demande que le corps souffre puisqu'il est complice de la plupart de nos crimes? Qu'elle choque l'opinion commune, qui approuve que l'on dompte le corps par les austérités, et qu'elle va contre l'expérience de tous les saints qui ont toujours été impitoyables à leurs corps. Pour vous satisfaire par

quelque réponse, avant que d'en venir à la preuve, vous saurez que quelquefois le refus de ces sortes de mortification, mortifie plus vivement que l'indulgence qu'on a pour les accorder; que les gens expérimentés et vraiment spirituels en jugent tout autrement que le vulgaire ne fait pas; et qu'universellement l'exemple des saints n'a rien qui répugne à ce que nous en disons, puisque leur exemple nous en fournit de toutes les façons, qui, sans être dans ces grandes rigueurs, n'ont pas laissé de glorifier Dieu d'une manière aussi éminente. Néanmoins, je ne prétends pas de dire comme ceux qui veulent que c'est assez de mortifier le corps par l'esprit; c'est une illusion qui va malicieusement à détruire toutes les austérités du corps et à flatter la chair. Mais je ne dis pas aussi comme ceux qui donnent presque tout à ces macérations et en font le plus grand point de conduite. Je veux aller entre deux, et y mettant de la modération, donner davantage à l'esprit de la grâce dans le pénitent, qu'à la pure conduite d'un directeur. Nous en allons voir la vérité par ses preuves, après que je vous aurai mis devant les yeux quelles sont les personnes qui s'attachent avec ardeur aux mortifications corporelles.

J'en trouve de trois sortes : la première sorte est de celles qui ont péché grièvement, et à qui la vue de leurs crimes inspire une sainte cruauté contre elles-mêmes, ce qui ne se voit pas d'ordinaire dans les âmes pures; parce que la pureté de leur vie ne leur fournit rien capable d'irriter cette haine contre une chair innocente. Les secondes sont celles qui ont une complexion ardente et bilieuse, dont la colère est facilement échauffée par le feu qui leur est naturel, et qui

vont sans peine à tout ce qui peut être un effet de générosité. C'est pour cela que souvent leurs mortifications ne sont pas tant animées de la grâce que de la nature qui y trouve de quoi satisfaire son humeur et son courage, et de quoi nourrir son orgueil.

Les troisièmes, qui se jettent dans les mortifications corporelles, sont des personnes de pratique qui se portent volontiers à imiter tout ce qu'elles lisent et ce qu'elles entendent de la vie des saints; celles-ci ne sont pas moins égarées dans leurs austérités; parce que, Théonée, vous ne devez pas aussitôt imiter tout ce qui vous paraît illustre dans les saints. Dieu, qui s'est voulu glorifier en eux par ces rigueurs, leur a aussi donné des forces et des grâces singulières pour ces fins. Mais chacun doit être attentif à ce que Dieu veut de lui, et faire seulement selon son attrait et l'exigence de la grâce.

§ II.

Or, de quelque rang que vous soyez, parmi les personnes que je viens d'alléguer, je ne suis point d'avis que l'on vous charge d'austérités; mais je suis de pensée que votre directeur doit attendre ce que l'esprit de Dieu vous en inspirera, qui ne manque jamais de le faire; selon toutes les circonstances, des péchés commis, de la santé et du génie particulier de la personne (*Sap.* 2), tant il est vrai qu'il nous ménage et qu'il dispose de nous avec un grand respect. Ce n'est pas le devoir d'un directeur d'imposer, de charger et de remplir; car ce serait ainsi passer ses bornes, et faire ce qui n'est propre que de l'esprit divin. Son devoir est particulièrement de

retrancher tout ce qu'il y a d'humain et de déréglé ; et pour le bien définir, un directeur ne doit être que l'instrument de la direction, le Saint-Esprit proprement étant le premier directeur qui s'en sert pour l'accommoder à son opération dans les âmes.

De plus, tous les corps ne sont pas faits pour la rigueur des austérités, et ce serait une conduite qui mériterait la censure, d'y vouloir faire passer toutes les personnes dont on a la direction; car seconder la ferveur des austérités, c'est très-souvent favoriser les desseins du démon, de qui l'industrie ordinaire, à l'égard des âmes bien intentionnées, est de ruiner les consciences en ruinant les corps. Si un pénitent est animé de l'esprit de mortification, le démon y aide souvent et en allume le feu, inspirant à un directeur que c'est une opération de grâce; et il a ce qu'il prétend, qui est de ruiner le corps, pour en venir aux conséquences qui sont, la santé étant ruinée, de laisser les exercices spirituels, comme il se voit tous les jours; de se délicater après en cent choses afin de se rétablir; d'être hors de règle dans une communauté et d'être obligé d'user de priviléges et d'exemptions; voilà la fin du démon, voilà les effets de la conduite mal ménagée d'un sévère directeur.

J'ajoute que si l'on impose beaucoup de ces sortes de mortifications, l'on en donnera bientôt le dégoût; car combien en voit-on qui, après avoir fait des excès dans cette matière, en ont une si vive répugnance, qu'ils s'en éloignent jusqu'à n'y plus toucher, et se ménagent avec autant de délicatesse qu'ils s'y portaient auparavant avec indiscrétion?

Et puis, Théonée, c'est une adresse pour entretenir la continuation de ces austérités, et pour en conserver le feu, de les accorder en de certaines conjonctures, d'autant moins que la personne y a plus d'ardeur; car la nature nous enseigne, qu'afin de ne pas émousser la pointe de l'appétit qu'on a pour quelque objet, il le faut accorder assez sobrement. Au contraire la modération dans toutes ces choses est souvent plus conforme à la fin des austérités, parce que leur fin est de mortifier; et il est très-certain qu'une personne fervente, qui a faim de ces rigueurs corporelles, est beaucoup plus mortifiée par le refus qu'on lui en fait, étant vrai que souvent ces saintes cruautés deviennent sensuelles et agréables à ceux qui les exercent, en satisfaisant leur transport. Outre que, dans ce refus qu'on leur fait, ou dans la modération des austérités, ce leur est la dernière mortification de faire si peu, se reconnaissant redevables à Dieu de grandes dettes.

Mais il est bon encore d'accorder toutes ces rigueurs avec beaucoup de sobriété, parce que les personnes qui ne se conduisent que par le sensible, en font le plus grand fonds de vertu, et il les faut désabuser, leur ôtant cet appui trompeur, et les anéantissant à elles-mêmes; il faut leur faire comprendre que, quoique la vertu se nourrisse d'austérités, et qu'elle soit impitoyable envers ceux en qui elle se trouve, néanmoins sa nature ne consiste pas à détruire la chair; et les tirant de là, il faut par ce moyen les élever à de plus saines et de plus véritables idées.

Enfin, il faut une extrême modération dans un directeur pour accorder ces mortifications du corps, car il se trouve, par une grande expérience,

qu'il n'est rien qui entretienne, comme cela fait, l'esprit de superbe et l'opinion de sainteté. « Un » corps desséché de macérations, dit saint Cy- » prien (*De Jej. et ten.*), engraisse l'orgueil, et la » chair ensanglantée donne à l'esprit d'éclatans » témoignages de sa vertu. L'esprit imbu de ce » venin, prend ses délices dans ses propres misè- » res, et devenant comme tout lépreux, tire sa » gloire de ses plaies et de ses ulcères ». Parce que l'on voit et que l'on touche ce qu'on fait, l'on y repose, et l'on s'en flatte facilement, comme si c'était quelque chose de grand. Hélas! Théonée, que de cœurs abominables devant Dieu sous des corps fondus et déchirés de mortification! Que de passions vives et violentes sous des carcasses qui portent le visage de la mort! Que de volontés propres et de furieux attachemens à son sens, dans ces personnes indiscrètement sévères à leurs corps! C'est pourquoi j'estime qu'il faut une grande réserve à un directeur, pour n'accorder ces rigueurs à un pénitent qu'avec bien de la discrétion et avec un grand soin, afin de rabattre les idées superbes qu'il en pourrait concevoir, quoique pourtant il lui en faille inspirer de l'estime et lui en accorder aussi quelque exercice, selon toutes les règles d'une sage conduite.

Il ne faut donc pas mettre le haut point de la vertu dans ces mortifications corporelles. Je suis bien tout à fait de sentiment que nous devons abhorrer les aises du corps; mais je ne le suis pas qu'il se faille faire la plus grande idée des austérités; il la faut avoir infiniment plus grande, d'un cœur humble et d'un esprit mort. Je dirai encore avec saint Cyprien : « Que je n'ai garde » d'improuver ceux qui sont sévères à leurs corps;

» mais que le démon trompe quelquefois les simples par mille artifices, et, par ces sortes d'austérités, leur fait concevoir une fausse opinion de leur vertu, pendant que d'un côté ils sont intérieurement pleins de vices, et que de l'autre ils passent pour vertueux dans leur opinion et dans celle d'autrui. Ce discours n'est donc pas pour diminuer l'estime, l'amour et la pratique des macérations, mais pour en redresser l'opinion et en corriger la conduite ».

CHAPITRE II.

Il est montré dans quelles circonstances et jusques à quel point le directeur doit accorder à un pénitent des austérités corporelles.

Vous me demanderez, Théonée, puisqu'il ne faut pas enjoindre facilement beaucoup d'austérités à un pénitent, s'il ne faut point aussi lui accorder toutes celles qu'il demande. Je vous réponds trois choses : que quelquefois il en faut faire un refus tout entier; que d'autres fois il faut être indulgent, et qu'il est aussi des circonstances où il en faut accorder tout au long.

Pour le premier, je dis qu'il les faut absolument refuser, ou du moins qu'on le peut. 1°. Quand une personne n'a que très-peu de forces et de santé pour s'acquitter même des devoirs d'obligation; car il y aurait grande conscience autant que d'indiscrétion de seconder son inclination à des austérités qui la rendraient après incapable de faire ses premiers devoirs. 2°. Quand on veut éprouver si la volonté est déréglément attachée à des austérités corporelles, il est bon quelquefois de les suspendre pour un temps et d'en faire une dé-

fense absolue : car il s'en voit qui sont si cruellement ennemis de leurs corps, qu'une mortification vertueuse devient chez eux une passion déréglée. Leurs excès emportent leurs volontés ; tous les avis qu'on leur donne ne sont pas capables d'arrêter leurs transports et de régler leurs austérités. Et il se peut dire que tout ce qu'ils exercent de cruautés sur leurs corps sont autant de sacrifices faits au démon, parce qu'elles sont les effets d'un heurtement de volonté propre. C'est donc à ces personnes qui sont si ardentes aux mortifications extérieures, qu'il est quelquefois très-à propos de les refuser pour un temps, afin de voir si ce n'est point l'esprit de ténèbres qui les inspire. 3°. Ce refus est encore de saison quand on en veut enflammer le désir ; car la honte du refus ou la soif irritée par le refus, fait qu'on désire plus ardemment la chose refusée ; et ainsi l'on donne pour un temps plus vivement le goût des austérités par la privation que par l'exercice. 4°. C'est enfin une adresse judicieuse de les refuser quelquefois à de certaines grandes âmes, lorsque la faim les en consume, les traitant comme indignes de rien faire pour Dieu et de rien présenter à Dieu. Ce point est d'une conduite rare et fort expérimentée pour appliquer le refus aux personnes selon les dispositions de grâce qu'on y découvre.

Pour le second, s'il faut être indulgent, je réponds, Théonée, que d'ordinaire, dans toutes ces mortifications, il faut accorder quelque chose à la ferveur des personnes qui vous en exposent leurs désirs. 1°. Afin d'accoutumer la chair à être ployable sous l'esprit, autrement il arrive que n'étant pas traitée en esclave, elle devient après insolente et indomptable. 2°. Il le faut encore pour

conserver l'esprit de ferveur qui s'éteint facilement si les châtimens du corps ne le réveillent; car ils ont cela de propre, de passer de la chair à l'esprit, et de lui faire trouver dans la ruine du corps une nouvelle vigueur. 3°. De plus cela se doit, parce que toute personne a besoin incessamment de satisfaire à la justice divine, à qui le corps étant complice avec l'esprit, doit aussi payer de son fonds.

Pour troisième réponse, je vous dirai, Théonée, qu'il y a des circonstances où il est quelquefois d'une très-sainte conduite d'accorder beaucoup d'austérités corporelles. Voici ces circonstances : La première que je suppose nécessaire et comme fondamentale, est une santé forte et robuste sans laquelle toutes les austérités ne sont pas de durée, et vont à de grandes indiscrétions. La seconde circonstance, soutenue toujours de la première, où l'on peut accorder largement ces mortifications corporelles, est lorsque la vie a été souillée de grands crimes; car il faut que ces personnes soient toujours en postures de pénitens aux yeux de la justice de Dieu ; et que pendant que leur cœur est dans le gémissement et dans la douleur, leur corps soit dans de perpétuelles macérations.

La troisième circonstance, où j'estime qu'il faut être facile pour favoriser les rigueurs corporelles d'une personne, c'est quand on y remarque quelque attrait extraordinaire de Dieu, qui se veut glorifier en elle par ces voies, comme il se lit de bien des saintes, qui sur des corps faibles ont exercé toutes les plus cruelles rigueurs; car alors, pour supporter ces saintes cruautés, Dieu donne par une vigueur cachée et secrète ce que la faiblesse de la nature ne peut donner.

Dans tout ce discours vous avez, ce me semble, Théonée, de quoi former un juste jugement de l'usage des mortifications corporelles. Mais, quoiqu'il en faille accorder l'usage, et y apporter une sage modération, néanmoins vous devez toujours être persuadé que ce n'est pas là où doit être le plus grand soin pour la perfection; et qu'il faut sortir de l'erreur de ceux qui donnent de ce côté toute la plus haute estime.

MAXIME VIII.

Il faut parler peu de la plus haute spiritualité, et permettre rarement la lecture des livres qui en traitent à un pénitent qui ne fait que commencer.

§ I.

Ce que je dirai dans ce chapitre ne sera peut-être pas bien au goût des personnes, ou vaines, ou curieuses, ou trop insatiables dans la vie spirituelle; mais il n'en sera pas moins conforme à la vérité, qui ne peut souffrir ce vain commerce; je pourrais dire cet abus qui se fait de lecture et de spiritualité mystérieuse et raffinée.

Vous saurez donc, Théonée, que la curiosité en est telle, que je puis user de ce mot et dire qu'elle y est excessive. Un temps a été qu'il n'y avait que les vertueux qui parlaient de ces sortes de matières, leurs discours étant conformes à leur profession, et autorisant par leurs mœurs ce qu'ils énonçaient par la parole. Mais aujourd'hui plusieurs se mêlent de spiritualité, non pas pour en avoir la pratique, mais pour en parler avec éclat. Car n'en voit-on pas qui vivent dans les délices, dans toutes les aises du corps, dans le grand air

et la vanité du siècle, et qui, avec cela, font métier de lire les livres les plus mystiques, de discourir comme des anges de la plus déliée spiritualité, et d'en savoir tous les termes les plus propres et les plus choisis? N'est-ce pas là une sorte de sacrilége que des choses si saintes soient ainsi maniées par des personnes sensuelles, et que l'on se serve du langage du sanctuaire pour en faire une matière de vanité?

N'en voit-on pas même quelquefois parmi ceux dont les mœurs sont exemplaires, qui se contentent de bien dire et de débiter finement les choses les plus intimes de cette vie divine, pour en tirer une vaine opinion de spirituels. Tous se croient assez capables pour en faire leçon; et il n'est pas jusqu'au sexe qui ne porte jugement d'un grand spirituel par la sublimité de son langage.

C'est pour cela que ceux qui parlent d'un nouveau style, qui se servent de mots nouveaux et inusités, et qui au fond ne disant pas plus que les autres, ont seulement un tour de dire les choses, vain, obscur et affecté, passent pour les plus entendus et les mieux éclairés. C'est aussi pour cela que la spiritualité en est grandement déshonorée, lorsque l'on voit les séculiers les plus mondains qui en donnent des leçons et en font académie, et les plus immortifiés entre de certains vertueux d'une apparente réforme, qui en avancent les règles et les maximes.

Tout le monde donc parle de spiritualité, entre lesquels les uns le font avec un goût intérieur et une science expérimentale; les autres le font sans goûter ni comprendre ce qu'ils disent. Et ce discernement paraît, en ce que les vrais spirituels communiquent aux autres par le discours, l'onc-

tion dont ils sont touchés. Car prenez y garde, Théonée, que vous ne parlerez jamais à un vrai homme de Dieu (2 *Cor.*, *c.* 1) que vous n'en soyez embaumé, et que vous n'en sentiez une divine haleine qui vient de l'onction de l'esprit de Jésus, dont son cœur est plein, et dont il porte partout l'odeur et le parfum, à peu près comme il vous arrive de sentir l'haleine parfumée d'une personne qui vous parlerait, ayant dans la bouche un anis musqué.

Il y en a d'autres qui tiennent bien le même langage, mais qui ne touchent non plus qu'un timbre qui résonne. Ce sont gens qui n'ont que de froides lumières et un cœur glacé, qui traitent les choses spirituelles d'une spéculation sèche, et qui en demeurent à des termes beaux et choisis, ne laissant dans les esprits que de vaines et de superbes conceptions de spiritualité.

§ II.

2. Tous ces déréglemens que je viens de toucher me font dire qu'il faut parler peu des choses élevées avec les âmes que l'on conduit: je vous en veux donner des raisons particulières qui vous feront, comme j'espère, venir à mon sens.

Premièrement, ne voyez-vous pas que si l'on nourrit un esprit de cette haute spiritualité, et si on lui accorde des livres de même nature, c'est pour l'ordinaire détruire ses dispositions? Car ainsi un directeur le tire par ses beaux discours de l'humiliation et de la bassesse, et le veut faire monter où il n'est pas souvent appelé. Ce n'est point à lui de donner le vol à l'âme; il ne doit avoir qu'un soin, qui est de la décharger de tout ce qui l'affaisse et l'appesantit; celui de Dieu est

de l'appeler au haut de la table et de la montagne comme il lui plaît. Or, tous ces entretiens et ces livres mystiques font souvent monter l'âme en idée où l'on ne l'appelle point, et la retirent véritablement des voies humbles et simples, par où l'esprit de Dieu la veut mener.

Secondement, je veux qu'une personne soit destinée à une éminente perfection; néanmoins un directeur, par ces sortes d'entretiens et de livres, peut souvent trop presser l'œuvre de Dieu. Le fruit ne se mûrit que par une douce et par une longue chaleur, et non par des ardeurs hâtives et précipitées; il en est ainsi de la perfection qui veut du temps et une douce fomentation. Une âme encore tendre, et qui ne fait que déclore, n'est pas capable de soutenir la force de ces livres et de ces entretiens sans s'étouffer; car comme l'esprit en est encore novice, et comme les forces en sont petites, elles s'épuisent facilement par les vains efforts qu'elle fait d'aller aux grandes et aux belles choses qu'elle entend et qu'elle lit. N'est-ce pas là ce qui perd tous les jours de certains esprits qui, d'eux-mêmes, vont à tout ce qui éclate, quand avec cela ils sont encore mal élevés?

Troisièmement, mais à mon sens, une raison oblige singulièrement le directeur à ne parler que très-rarement et avec grande circonspection des choses hautes, et à ne permettre qu'avec beaucoup de réserve l'usage des livres qui en traitent; c'est qu'au moins le sexe pense être facilement dans les dispositions intérieures dont on lui parle, et qu'il trouve dans les livres, ou bien il s'y met par un effort d'imagination avec une douce persuasion, comme si c'était une vérité. C'est de là que

nous voyons arriver les illusions, car les pénitens se flattent aisément que ce qui n'est qu'une chaleur d'imagination enflammée par ces livres et par ces discours, est une opération de la grâce. Et quelquefois leurs directeurs n'y sont pas moins abusés lorsqu'ils ne font pas assez de discernement, si ce qui se passe dans l'âme n'est point un effet d'imagination échauffée par ces lectures et par ces entretiens, plutôt qu'une occupation de la grâce.

Quatrièmement, voulez-vous encore savoir ce que ces entretiens des choses sublimes et élevées, et les fréquentes lectures que l'on fait des livres qui en parlent ont coutume d'opérer? Vous trouverez que ces personnes qui les font, méprisent ordinairement les vertus communes et solides. Leur estime n'est que pour les grandes choses, pour les âmes extraordinaires, pour les voies éminentes et pour tous les secrets, et les mystères de l'intérieur et de l'oraison. Cela fait qu'elles n'aiment que les lectures de la science mystique la plus haute, qu'elles courent après tous les livres nouveaux, qu'elles pensent avoir quelque raffinement de spiritualité, et qu'elles affectent de communiquer avec tous les plus éclairés. C'est ce qui se voit, Théonée; et par là ne voyez-vous pas aussi quelle corruption porte dans les âmes le mauvais usage de ces sortes de livres et d'entretien, quand il est pris à contre-temps?

Cinquièmement : pour conclure, l'on donne facilement à croire aux personnes que l'on conduit, qu'elles sont quelque chose, quand on les nourrit de ces discours, et de ces lectures, qui ne doivent pas s'accorder à tous les esprits; comme si elles avaient un essor et une élévation par-dessus le commun. O Dieu! qu'une sainte simplicité

est aimable dans le chemin de la vertu ! Qu'il est assuré pour les âmes, de les faire marcher dans l'ignorance de ce qu'elles font ! Qu'il est sanctifiant pour elles de ne leur montrer jamais rien d'éclatant, et de ne leur rien dire, et de ne les engager à rien, qui leur puisse faire concevoir qu'elles sont hors des voies communes ! et à combien de personnes, hélas ! cette vaine curiosité des choses spirituelles les plus sublimes a-t-elle causé de tristes naufrages, ayant commencé par l'illusion ? Aimons, Théonée, aimons à baisser notre vol, et de nous-mêmes ne songeons qu'à fondre dans l'abjection ; Jésus crucifié souffrant, et dans la crèche, nous en dit assez, sans rechercher si vainement les livres et les discours, qui pourront avoir plus de brillant, mais non pas quelquefois tant de simplicité et de vérité.

§ III.

3. Je ne prétends pas néanmoins qu'on ne puisse accorder la lecture des livres de la plus haute spiritualité, et qu'on n'en puisse faire entretien à ceux que l'on conduit. Car à quoi bon tant de grands hommes y consacreraient-ils leurs plumes, et les lumières du Saint-Esprit leur seraient-elles communiquées, pour demeurer dans les ténèbres ? Mais aussi j'estime que, pour en user de la sorte, il faut y faire quelques réflexions, et voir de près si la personne que l'on conduit a toutes les conditions qui la rendent capable des lectures de cette nature.

1°. Vous considérerez si l'esprit en est humble ; car cela étant, il n'est point à craindre qu'il en soit plus enflé ; au contraire, il en sera souvent beaucoup plus abject à ses yeux, se voyant in-

finiment éloigné de la grandeur des choses qu'il voit dans les livres, et qu'il entend dans les entretiens.

2°. Prenez garde à la complexion, et au tempérament de la personne; car si elle a peu d'imagination, ou si son imagination n'est pas si vive, elle ne se formera pas facilement des idées de ce qu'elle n'a pas, et il sera bon quelquefois, de lui élever l'esprit par ces manières d'entretiens et de livres, en étant qui d'eux-mêmes s'abattent et s'abaissent trop, par une fausse humilité.

3°. Vous verrez encore si elle est dans des voies extraordinaires; car alors ces discours et ces livres peuvent être de saison à ces personnes; les unes en ont besoin pour aider et pour favoriser leurs lumières, qui demandent un second jour, afin de marcher; et les autres, pour leur consolation, que Dieu ne refuse pas qu'elles prennent par des moyens si innocens parmi les angoisses dont elles sont pénétrées.

4. Surtout vous aurez égard si la personne ne fait aucun cas des choses extraordinaires; car alors, ayant le cœur si bien établi, elle ne se prendra pas facilement à ce qu'elle entendra ou lira, et ainsi elle en tirera toujours plutôt de quoi s'édifier, que de s'intéresser la conscience; autant qu'il est véritable que ceux qui estiment tout ce qui est extraordinaire, prennent feu aussitôt, et aspirent à tout ce qui leur paraît grand et sublime.

Voilà, Théonée, ce que j'ai eu à vous dire, touchant les entretiens et les livres de cette éminente spiritualité, qui passe aujourd'hui en métier, et dont on aime le langage et l'éclat, pendant que plusieurs en abhorrent la pratique.

MAXIME IX.

Il y a des personnes qui ne sont point capables des plus éminentes vertus. Quelques règles pour les connaître et pour les conduire.

§ I.

Cette maxime étant bien entendue, doit être aussi fort avantageuse ; puisque par son moyen l'on évite de grandes pertes de temps, et beaucoup de soins, qui se donnent souvent mal à propos à des personnes incapables d'éminente vertu. Il n'y en a presque point qui ne veuillent prendre le haut vol, et il n'y en a que trop qui ambitionnent la grandeur de la sainteté par une vanité spirituelle.

Cela est trop vrai, Théonée ; mais il ne l'est pas moins qu'il y en a un très-grand nombre qui ne sont capables d'aucune vertu éminente ; la raison s'en peut prendre de plus haut.

Tous ne sont pas destinés à être placés dans la gloire parmi les séraphins et les premières intelligences ; il y a des degrés supérieurs, et il y en a d'inférieurs. Or, si la différence de ces élévations se mesure par la différence des perfections, où Dieu appelle en ce monde chacun de nous, il faut donc dire que, puisque Dieu ne destine pas également tous les hommes à une gloire élevée, il ne les appelle pas tous à une sublime perfection ; que s'il y en a que Dieu n'appelle pas à être éminemment parfaits, il nous faut conclure qu'ils n'ont aucune capacité à l'éminente vertu : car comme Dieu donne nécessairement cette capacité à ceux qu'il y appelle, il en prive ceux qu'il n'y appelle pas. C'est donc un point arrêté,

qu'il y en a qui sont incapables d'une éminente perfection. Néanmoins, ce sont ces personnes entre les autres (remarquez-le bien, je vous en prie, Théonée), qui plus que les véritables spirituelles, amusent et fatiguent des directeurs, se voulant élever au-dessus de leur petitesse et de leur talent ; à qui jamais on ne donne assez de temps, et d'instruction ; qui assiégent sans cesse le confesseur et le confessionnal ; et dont l'esprit est toujours mécontent, de ne s'avancer pas comme elles conçoivent. Ce sera un grand coup fait, si l'on peu s'affranchir de ses importunités inutiles, et n'accorder à ces sortes de gens, que des soins raisonnables et proportionnés ; mais auparavant il les faut connaître, et voici les règles de ce discernement.

Considérez avec moi trois vérités :

La première, que la grâce fait très-rarement des miracles dans la perfection des âmes; parce qu'elle s'accommode au génie et à la nature des sujets ; elle ne veut en rien donner la gêne à notre liberté, qu'elle traite toujours avec respect ; et elle veut que les choses se fassent d'une manière si humaine et si naturelle, qu'il paraisse quasi qu'elle n'y soit pas.

La seconde vérité est que la créature n'a rien de sa part, qui oblige Dieu à l'élever, et qui exige le caractère particulier d'une perfection éminente ; cela ne se dispute point.

La troisième vérité est que, bien que dans le cours de la grâce il ne se fasse point de miracle pour la perfection des âmes, et qu'il n'y ait rien dans la créature pour obliger Dieu à l'anoblir de ses dons, néanmoins il ne fait presque jamais de saints, que ceux qui sont d'un grand et d'un riche naturel : d'un généreux il en fait un apôtre,

d'un sérieux il en fait un contemplatif; il se sert d'un génie affable et compassif, pour les œuvres de charité.

§ II.

Ces trois vérités nous font conclure qu'il y a des personnes incapables d'une éminente vertu, lorsqu'elles n'ont pas les qualités requises, que la grâce recherche dans un sujet pour la grandeur de ses opérations. Mais quelles sont ces qualités, qui nous font juger de la capacité requise à une perfection éminente? Je vous dirai, Théonée, qu'il faut faire grande considération sur quatre choses.

1°. Vous prendrez garde, si l'esprit d'un pénitent est judicieux, et si le sens en est bon, pour ne rien faire qui ne soit juste et bien sensé, et pour ne pas tomber en des façons écartées, où la ferveur de la dévotion emporte assez souvent, si un jugement bien fait ne la conduit.

2°. Vous verrez encore si l'intelligence en est vive et pénétrante; car il est bien des choses dans la vie spirituelle, qui ont besoin d'un esprit qui entre promptement et facilement, afin d'aller aussi loin que l'attrait qui appelle, et que l'assistance d'un directeur est favorable.

3°. De plus, vous considérerez si la personne est courageuse; car il faut nécessairement un cœur généreux, lequel ne s'étonne point parmi tant de difficultés qui se présentent dans les voies de la perfection, et qui effraient aussitôt les âmes basses et timides.

4°. Enfin, vous regarderez si la santé en est assez bonne, et si les forces du corps en sont assez raisonnables; car je veux que les corps les plus infirmes ne soient pas absolument incompatibles

avec une éminente vertu ; néanmoins il est très-certain, par l'expérience que nous en avons, que les infirmités y nuisent le plus ordinairement, et qu'il faut un bon corps pour les mortifications qui sont souvent nécessaires pour une vie toujours juste et réglée ; pour cent exercices de piété, et pour les seules occupations de l'intérieur, qui consument beaucoup plus la chair, que les plus rudes austérités. Or, quand un sujet n'est pas ainsi bien conditionné, et que les principales de ces qualités lui manquent, ou bien toutes, vous devez conclure, Théonée, qu'il est incapable d'une éminente perfection. Et il importe infiniment de connaître ces caractères, afin de ne pas s'engager imprudemment, et de ne pas travailler en vain sur un mauvais fonds.

§ III.

Il me reste ici à donner un éclaircissement de quelle méthode il faut conduire ces personnes, dont l'esprit est si borné, et comment un directeur doit s'y accommoder. J'estime qu'il y doit garder ces avis, afin de ne pas s'exposer, et de ne pas tomber en bien des inconvéniens.

1. Il faut parler fort peu avec ces sortes de personnes, et c'est la première règle qu'on se doit proposer ; car il est incroyable combien l'on perd de temps avec elles, la longueur des discours y étant quelquefois excessive, et cette longueur ne produisant du moins autre chose que des paroles et des inutilités. Voici comme la chose se passe : 1°. L'amusement est de part et d'autre ; elles amusent un directeur trop indulgent de choses spirituelles, qu'elles ne sont pas capables de comprendre ; ou si elles n'en peuvent entretenir le dis-

cours, leur entretien sera de cent autres choses pour passer le temps; vous diriez que leur insuffisance à la haute perfection les en rende plus importunes à leur directeur. Le directeur aussi quelquefois par trop de bonté les amuse; parce que, par sa facilité et par son attention, il leur donne sujet de penser qu'elles sont quelque chose, et qu'elles peuvent aller loin. 2°. Je dis donc qu'il faut peu d'entretien, avec ces esprits communs et bornés pour la perfection; d'autant que la dévotion en est déshonorée, lorsqu'on voit un directeur assidu avec ces sortes de gens, qui ne retrancheraient pas un ruban de leur vanité, ou qui prennent les plaisirs de la vie comme les autres, ou qui sont comme les autres dans les grandes compagnies, ou qui ont une manière de vie fort humaine et naturelle. Cela, Théonée, scandalise la spiritualité et la vie dévote, et l'on dit alors que ce ne sont plus que des amitiés humaines et déréglées qui lient ces entretiens; car il n'y a que la sainteté de vie, et la grande réforme, qui en puisse justifier la fréquentation; quoiqu'avec cela même, il faille encore que les entretiens en soient fort ménagés et modérés. 3°. J'ajoute qu'il faut peu de discours avec ces personnes pour les bien conduire, parce que les discours lient; et il n'est rien qui s'attache à un directeur, comme des demi-dévotes, qui ont peu de talent pour une vertu héroïque; car ne trouvant rien en elles-mêmes qui les occupe, à cause de leur capacité petite et limitée, elles se prennent facilement, et ne font plus qu'une amitié sensuelle d'une sainte conduite.

2. Néanmoins la sagesse d'un directeur ne veut pas qu'on leur déclare la petitesse de leur talent;

car ce serait les abattre, et les mener au point d'abandonner tout : et puis, quoi qu'elles fassent, elles n'arriveront jamais au plus loin, où la faiblesse de leurs efforts peut aller. D'ailleurs, ce serait manifester qu'on en a du mépris ; et une conduite charitable et avisée demande que l'on montre toujours estime de ceux qu'on a sous sa direction.

3. Mais il les faut conduire avec beaucoup de bonté et de condescendance, pour les conserver à Dieu dans les bornes de leur capacité, et pour ne les pas rebuter de l'innocence de vie, où l'on peut les ménager ; car d'ordinaire ces personnes, qui n'ont pas un grand fonds pour la grande vertu, ont l'esprit petit, délicat et hautain, et s'estiment facilement méprisées. C'est pourquoi il les faut manier comme des enfans, à qui un bon mot et un bon visage donnent cœur pour marcher ; et avoir pour fin, de les retenir hors du vice, et au pied de la montagne, si du moins on ne les peut faire monter au sommet.

Je suis bien encore de sentiment qu'on les occupe de diverses pratiques, dont elles sont uniquement capables, n'étant pas besoin pour cela d'une grande intelligence, et ces choses étant parfaitement proportionnées, pour leur donner une sainte occupation : et puis, on leur donne par là un détour, afin de faire mourir cette vaine inclination d'entrer dans les voies d'esprit et d'oraison, où elles sont inhabiles.

MAXIME X.

Il faut qu'un pénitent se rapporte plus de ses progrès dans la perfection au sentiment de son directeur qu'au sien propre.

§ I.

Les inquiétudes que l'on voit être fort ordinaires dans de bonnes âmes, qui sont touchées du désir de la perfection, m'obligent à chercher un moyen capable de les arrêter. Car il est bien à plaindre que des personnes qui, sans s'épargner, font tout pour aller à Dieu, se tourmentent comme si elles ne faisaient rien ; et, bien loin de goûter les bénédictions dont leur âme est enrichie, les convertissent dans des sujets d'amertume. C'est donc une maladie assez commune, que je veux tâcher de guérir, et la vôtre, Théonée, si vous en ressentez les agitations et les perplexités : mais auparavant je vous expose deux choses qui vous feront voir clair dans cette matière.

Vous saurez qu'il y a de saintes impatiences de s'avancer vers Dieu, et de se perfectionner : l'âme en est à des langueurs qui la consument, et elle en conçoit quelquefois des feux si violens, que le corps en souffre et en dessèche par communication de sa peine. Les ennuis l'accablent de ne se voir pas toute passée en Dieu ; comme elle le comprend, et elle ne fait qu'éclater en élans et en amoureux soupirs d'être si éloignée de cette divine vie où elle aspire. » C'est pourquoi Richard de Saint Victor dit « que cette langueur d'amour » n'est autre chose qu'un certain ennui, produit » par l'impatience du désir dont est travaillé

» l'esprit de celui qui aime, dans l'absence de » l'objet qu'il passionne. » Cette sorte d'impatience d'aller à la perfection, est une pure opération du Saint-Esprit, qui fait désirer l'âme, soupirer et gémir : et la marque que nous en avons, est que cette personne n'en est pas pour cela plus inquiétée, gardant toujours son fonds de paix parmi ces divines aspirations : vous ne l'en verrez pas être plus importune après un directeur pour se plaindre de ses retardemens, pour savoir les moyens de s'avancer, et pour le fatiguer cent fois des mêmes demandes; et jamais elle n'est chancelante pour chercher de nouveaux directeurs qui lui découvrent d'autres chemins. Elle ne fait donc que gémir saintement, autant que le Saint-Esprit le lui inspire; et elle le fait, parce que toutes ses misères lui sont mises devant les yeux, tous ses biens lui sont voilés, comme si elle n'en avait aucun, et avec cela il lui est donné à comprendre ce que Dieu vaut et mérite.

Il y a encore de certaines impatiences de ne se pas perfectionner, que nous voyons fréquemment dans les personnes dévotes; mais ces sortes d'impatiences sont tout à fait immortifiées; parce qu'à le prendre par raisons opposées aux premières, leur esprit est toujours dans le trouble, et incapable d'être calmé, quoi qu'on leur puisse dire pour les pacifier. Elles font le supplice d'un directeur par de continuelles redites, oubliant tous les remèdes qui leur sont donnés, et ne s'attachant qu'à l'idée de leur mal. Elles pensent toujours à changer de directeur, pour trouver de nouvelles voies; jusque-là que, de tous ces embrouillemens et ces dégoûts, elles passent souvent à des mouvemens de tout quitter.

Il ne se faut pas étonner si ces désirs de perfection sont si déréglés ; car ils sont de personnes qui ne veulent la perfection que par un pur amour de leur excellence, et c'est leur superbe qui, ne pouvant souffrir la bassesse de leurs misères, leur imprime ces impatiens désirs. Elles voudraient aussitôt avoir l'effet de leur travail, ne se donnant pas le loisir de laisser mûrir leurs désirs, et d'attendre en longanimité que leur patience soit couronnée. Elles ont un esprit qui veut incontinent pénétrer toutes les choses de l'intérieur, qui en peut modérer ses feux, et qui ne se contente pas d'un demi-jour, attendant humblement que les connaissances et les clartés croissent avec le temps. Enfin, elles s'abattent dans leurs chutes, et elles ne peuvent voir la pauvreté et la corruption de leur conscience, qu'avec trouble et découragement. Si là-dessus l'on prétend les faire revenir, en leur remontrant l'immortification de leurs désirs, et qu'il faut chercher les choses les plus saintes avec tranquillité, elles n'en sont pas plus pacifiées pour cela, répondant qu'elles sont obligées de voir si elles profitent dans la vertu.

§ II.

Je ne sais pas si vous en êtes aussi là, Théonée ; mais si vous y êtes, je vous en veux relever, et vous apprendre la paix de votre âme parmi tous ces ardens désirs de perfection. Vous saurez donc que vous pouvez absolument vous en remettre sur votre directeur, et lui abandonner tout le soin de vos progrès dans la vertu. Et pourquoi, pauvre âme, vous affliger vous-même jusque dans le sein de votre mère ? Pourquoi faire pousser cette divine semence de saints désirs, en chardons et en

épines ! Pourquoi tirer votre trouble et votre malheur des douces bénédictions que Dieu verse dans votre cœur? Je vous le dis derechef, que vous pouvez en conscience vous décharger de tous les soins de votre perfection sur votre directeur : parce que proprement son grand soin et son occupation, est d'avoir toujours l'œil sur vos démarches, pour remarquer vos retardemens ou vos progrès à la perfection ; mais tout votre soin doit être seulement d'obéir en simplicité et sans retour, et de conserver toujours votre cœur dans la paix. N'est-ce pas pour vous une grande douceur de vie, de pouvoir être ainsi déchargé de tous soins, dans la plus importante affaire du salut ?

Ce qui vous y oblige encore, c'est qu'un directeur vous connaît vous-même mieux que vous-même, et comprend bien mieux ce qui fait votre besoin, parce que nos propres yeux ne nous peuvent pas contempler comme un œil étranger. Il faut donc que vous vous reposiez sur les connaissances qu'il a de vos nécessités, et sur le zèle qu'il prend de votre bien, sans suivre l'aveuglement de votre esprit, ni des soins aussi mal fondés que les vôtres.

Mais ce qui vous peut établir parfaitement dans le repos, est qu'un directeur doit répondre de votre âme devant Dieu, et vous n'en êtes plus comptable, si vous n'arrivez pas à la perfection qui vous était destinée, pourvu que vous obéissiez sous ses conduites. Ce sera son péché, et non pas le vôtre, parce que vous pouvez faire votre devoir, pendant qu'il ne fait pas le sien.

Avec cela, avouez humblement que la faiblesse de vos lumières est bien petite, pour connaître où consiste votre perfection. Vous êtes encore dans

les ténèbres ; et comme un enfant qui est au berceau, ou qui ne fait que d'en sortir, vous avez besoin d'une main qui vous mène : vous pouvez donc, comme un enfant, ou comme un aveugle, vous remettre des soins de votre perfection sur un directeur, à qui l'expérience et l'âge ont donné de la science et des yeux pour bien faire ce discernement.

Ce que je viens de dire, ne fera peut-être pas que vous ne soyez toujours embarrassé, et que vous ne croyez votre conscience obligée de savoir si vous profitez en vertu ; mais pour vous calmer et pour vous convaincre, je vous prie d'entrer dans cette raison. La seule obligation que vous avez devant Dieu, est de travailler à votre perfection, mais vous n'en avez aucune de connaître si vous y faites de grands progrès. Il doit être de vous, comme du peuple de Dieu dans le désert, qui n'avait point d'autre soin que de marcher sous les ordres de Moïse, quoique, l'espace de quarante ans, il ne fit qu'aller et revenir sur ses pas. L'obligation toute entière de votre directeur est de vous faire marcher, et de remarquer vos démarches ; mais la vôtre n'est que d'aller et de suivre le mouvement de sa main. Jugez donc si votre conscience ne se doit pas entièrement reposer sur ses soins, de tous vos progrès dans la vertu.

§ III.

Je fais encore un pas, Théonée ; non-seulement vous le pouvez, je soutiens même que vous le devez. Ah ! que de troubles et que d'agitations, lorsque vous consultez vos lumières, et que vous-même vous voulez voir par vous-même si vous avancez ? C'est que vous n'êtes pas un juge assez

éclairé pour connaître cette vérité, et vous ne pouvez que vous envelopper d'inquiétudes, pendant que vous y écoutez vos propres sentimens; vous devez donc abandonner uniquement cette affaire à votre directeur.

Oui, vous le devez derechef : car si vous pensez avancer en vertu, parce que c'est votre jugement; dès là même vous n'y faites rien, et par cette estime avantageuse vous détruisez ce que vous pensez avoir, le jugement que nous formons de nos vertus étant le poison et la mort de nos vertus.

Mais comprenez-vous bien cette vérité de mort? Oh! qu'elle est rare ! qu'une personne qui est sous quelque direction ne doit ni voir, ni juger, ni penser, que par les lumières, par le jugement et par les pensées de son directeur. Et pourquoi? parce qu'elle doit être dépouillée de tout acte de propre volonté, et ne faire que prendre les mouvemens de son directeur, selon le jugement et les pensées qu'il a des choses. Si cela est, n'est-il pas vrai que vous devez lui abandonner le jugement de votre perfection, et vous en reposer sur lui absolument?

Et après tout, auriez-vous bien cette témérité de vous croire fort avant dans la vertu? Ne savez-vous pas que la véritable humilité aveugle l'esprit, pour ne pas voir ses propres biens et ses élévations, et qu'elle ne lui donne des yeux que pour découvrir ses misères? Pourriez-vous donc avoir assez de présomption, pour juger par vos yeux de votre élévation dans la vertu? et par là, n'êtes-vous pas obligé d'en rejeter tout le jugement et tout le soin sur votre directeur?

Ne soyez pas, Théonée, ne soyez pas de ces esprits inquiets, curieux et volontaires, qui veulent

et qui cherchent ce qu'ils ne trouveront jamais, lorsqu'ils se tourmentent pour reconnaître s'ils avancent dans la perfection. Et qu'ils ne se flattent pas que c'est une juste et sainte appréhension qu'ils ont de perdre le temps : ce n'est plutôt qu'un vain témoignage qu'ils cherchent, d'une belle conscience, pour en satisfaire leur amour-propre et leur superbe. Et puis, ce travail qu'ils prennent est bien téméraire, parce qu'ils veulent l'impossible, n'ayant jamais été, qu'aucune sainte âme se soit crue avoir fait quelque chose de grand dans la vertu. Demeurez-en donc à ce que je vous conseille, qui est de faire tout pour sanctifier votre âme ; et par un abandon et une totale remise en votre directeur, de ne retourner point sur vous-même, pour voir avec inquiétude comme les choses vont.

MAXIME XI.

Un pénitent ne doit pas aisément se communiquer à un autre qu'à son directeur.

§ I.

Je ne prétends pas ici, Théonée, gêner votre conscience, vous resserrant à votre directeur, et y borner vos communications : vous pouvez, comme il vous plaira, user de votre liberté, puisque vous en avez le domaine, et ouvrir votre cœur à autant de personnes que vous y aurez de différens mouvemens ; ne criez donc pas contre la gêne que l'on veut donner aux consciences ; car il n'est point de sage directeur qui se veuille captiver une personne ; et l'on vous laisse tellement à vous-même pour ce point, que je ne pense pas qu'on

doive seulement vous lier d'une parole pour vous arrêter. Mais pourtant l'on demande, lorsque de son côté un directeur en use très-sagement, vous abandonnant à votre propre liberté, pour toutes ces communications, si de votre part vous faites bien, courant ainsi tant de directeurs, à qui vous faites ouverture de votre âme. Pour moi, je vous dirai ma pensée, que ces communications multipliées à tant de spirituels, me semblent être entièrement contraires à la perfection de l'âme, quelque prétexte qu'on allègue de liberté de conscience, dont le mauvais usage fait plus de mal, que ne fait une sainte captivité, où l'on se réduit volontairement.

Ce serait grandement s'égarer, de croire que l'on pût faire entrer plusieurs esprits dans la direction d'une âme. Chaque astre n'a qu'une intelligence qui lui donne son mouvement: il n'est qu'une seule âme dans un corps, pour lui donner vie et action. Et un grand empire ne souffre qu'un souverain pour en recevoir les ordres et pour être sous son gouvernement. Il n'y a pas moins de raisons, Théonée, pour prouver qu'il ne faut qu'un directeur à une conscience : car si elle se communique à plusieurs esprits, il est infaillible qu'elle trouvera sa destruction dans cette multiplicité? Et cela est de soi-même tout évident; parce que les principes et les maximes de conduite, diffèrent ordinairement dans la différence des directeurs. Chacun a ses voies et ses manières de former les âmes, chacun a son langage particulier; cela étant, ne voyez-vous pas qu'allant consulter divers directeurs, leurs divers esprits ne feront que jeter le trouble et l'obscurité dans votre âme, par le combat et l'opposition de leurs maximes?

De plus, cette multiplicité de communications, où se porte une personne, montre bien que c'est elle-même qui est son propre directeur, par le discernement qu'elle prétend faire des avis qui lui sont donnés. Car ainsi elle ne se soumet à aucun directeur particulier, mais elle assujettit leurs pensées à ses sentimens, et ne se lie à rien, qu'au jugement qu'elle forme des choses. Ce sont de ces dévotes légères et inconstantes qui abhorrent l'esclavage de Jésus-Christ, et qui, par leurs courses, par leurs tours et par leurs retours, veulent goûter tous les directeurs pour n'en avoir aucun en particulier.

Pour mieux comprendre l'abus de ces communications, voulez-vous que je vous fasse porter le doigt à la source? C'est qu'entre ces sortes de personnes qui consultent ainsi partout des directeurs, les unes en cherchent qui soient conformes à leur idée de spiritualité et qui parlent comme elles un même langage, ne pouvant estimer ni goûter toute autre manière, qui n'est pas celle dont elles conçoivent les choses. Les autres rôdent de tous côtés, jusques à ce qu'elles en trouvent qui autorisent tout ce qu'elles jugent et ce qu'elles veulent, comme si l'approbation qui leur est donnée justifiait leur immortification. Pauvres abusées, qui, dans la complaisance et la facilité de certains directeurs, cherchent ce qui peut entretenir leur déréglement, et non pas le remède à leur maladie!

Il y en a d'autres qui courent à ces différentes communications, par une impuissance de se retenir, et par une vaine inclination à dire leurs lumières. Il faut qu'ils écrivent et qu'ils parlent à tous les intelligens, et pendant qu'ils se repais-

sent vainement de ces belles fumées de discours, ils sont aussi éloignés de l'exercice de la mortification, qu'ils ont l'imagination remplie de ces faux brillans.

Enfin, il s'en trouve qu'une pure curiosité porte à connaître et à pratiquer tous les grands spirituels. Il leur en faut qui soient de réputation, car leurs voix passent l'intelligence des ordinaires; et, autant qu'il s'en présente de nouveaux, il faut qu'ils les flairent et en sachent le langage. Hé! mon Dieu! Théonée, que de faiblesse dans les choses les plus saintes, et que la véritable spiritualité souffre dans ces communications! Il n'y faudrait que simplicité, et l'on en fait une mode, n'y apportant que raffinement et n'y cherchant qu'élévation.

§ II.

Mais après tout, n'y a-t-il point quelques circonstances, me direz-vous, où l'on peut communiquer à d'autres directeurs, sans se captiver si fort au sien? Il y en a, Théonée, et c'est l'éclaircissement que j'achève de vous donner sur cette matière, car il serait bien étrange qu'on ne pût jamais rompre sa chaîne, pour trouver sous de meilleurs maîtres une plus heureuse captivité. Je dis donc que l'on peut changer de main et consulter d'autres directeurs, quand on reconnaît par expérience que l'on ne fait aucun progrès sous le sien, quelque ferveur que l'on ait et quelque soin que l'on puisse apporter de sa part. Ce qui peut arriver, ou parce qu'il n'y donne pas une sérieuse application, ou parce qu'il est d'une conduite trop molle et facile, ou parce qu'en effet il n'a pas toute la science nécessaire pour la direction.

2. L'on peut aller à d'autres communications quand on sait des directeurs qui ont plus d'intelligence pour les choses de Dieu ; et pourquoi ne vous serait-il pas libre de prendre votre avantage où vous le trouverez ? Quelle raison peut-on alléguer en ce cas, pour se tenir à un directeur moins entendu ? Est-il au monde de matière qui ait une pareille conséquence pour garder sa liberté? Prenez, Théonée, prenez hardiment votre mieux quand il se présente en un sujet où tout doit être immolé à la grandeur de la matière, et ayez pour maxime de ne vous jamais faire esclave d'un directeur pour des considérations humaines. Ce sera beaucoup, si avec tous vos soins vous le pouvez être de l'esprit de la grâce. 3. Usez encore quelquefois de cette sorte, et consultez d'ailleurs lorsque quelque attrait intérieur vous y sollicite, et par sa longueur comme par sa douceur et par sa force, vous déclare assez les volontés de Dieu; car il arrive souvent que le Saint-Esprit met une âme sous la conduite d'un tel directeur, seulement pour un temps, attendant que dans le cours de sa providence une occasion favorable vienne à naître d'un autre plus habile, à qui cette âme est due, et pour qui il lui inspire fortement son attrait. 4. Si vous vous trouvez bien de votre directeur, demeurez-y, à la bonne heure; mais pourtant il y a de certains incidens et des dispositions si délicates, si ambiguës et si obscures, qu'un œil seul n'est pas assez clairvoyant pour y pénétrer, et alors l'on peut aller au secours et prendre les avis de quelques autres personnes éclairées; le mien n'est pas néanmoins que vous le fassiez jamais, sans en avoir auparavant reçu la permission de votre

directeur, puisque vous ne vous en séparez pas, et que ce n'est pas son insuffisance qui vous donne lieu de faire ces consultations, mais la difficulté et l'obscurité de vos voix. Vous voyez, par ce discours, d'une part, comme toutes ces communications multipliées sont vicieuses d'elles-mêmes, et de l'autre, comme elles se peuvent faire judicieusement dans de certaines circonstances.

MAXIME XII.

Le directeur a une obligation très-particulière de se tenir uni à Dieu, dans le temps qu'on lui communique.

Avant que de finir ce livre, l'on peut former une question fort à propos, d'où vient que la conduite des directeurs fait souvent si peu d'effet dans les personnes qui leur communiquent; car il est vrai, d'une part, que les entretiens et les communications sont assez ordinaires, et de l'autre, qu'on ne voit pas bien des âmes qui fassent de grands progrès dans toutes ces conduites. Je n'en suis pas surpris, Théonée, lorsque les discours en sont vains et inutiles; mais assurément il y a sujet de l'être lorsqu'ils sont bons et édifians, puisque la sainteté des discours du directeur devrait, ce me semble, en ce cas, faire des saintes de toutes les âmes qu'il conduit. C'est pourtant ce qui ne se voit pas. Au contraire, parmi les plus saintes communications, la plupart demeurent toujours en même état, et les personnes les plus capables de haute élévation sont néanmoins arrêtées sans passer plus avant, quoique la force de leur attrait ne cesse point de les y appeler.

Pour vous dire nettement ce que j'en pense, ne

cherchons point d'autre cause, sinon de ce que le directeur parle en homme, qu'il donne ses pures idées et ses raisonnemens, et qu'il ne sort point de chez lui, ne consultant que ses propres lumières ; car un homme n'est pas capable de produire rien de divin dans les consciences, tandis qu'il ne puise que de son fonds. Il peut parler en sage et en philosophe, il peut parler en homme de bien ; mais tout cela n'élèvera pas une âme hors de l'étage du pur humain. Il faut donc qu'un directeur, dans le temps de ces communications, se tienne intérieurement uni à Dieu, afin que ce ne soit pas l'homme qui parle et qui décide, mais que ce soit uniquement l'Esprit de Dieu qui influe dans tous ses discours à la faveur de cette union ; et qu'ainsi la conscience de ceux qui s'ouvrent à lui en puisse être divinement pénétré.

Mais, pour bien juger de cette rigoureuse obligation qu'a un directeur, j'avance deux vérités : Ne se tenant pas toujours uni à Dieu dans le temps de ses communications. 1°. Il fait facilement la perte de son âme. 2°. Et il ne perd pas moins facilement les âmes qu'il conduit.

CHAPITRE PREMIER.

Un directeur peut facilement perdre son âme dans les communications, s'il n'y est tout recueilli et uni à Dieu.

§ I.

Afin que cette vérité entre clairement dans votre esprit, qu'il est assez facile qu'un directeur se perde lui-même, s'il n'est tout uni à Dieu et recueilli en soi, lorsqu'on lui communique ; il ne

faut que bien comprendre comment ce défaut d'union et de recueillement fait qu'il sort de son fonds ; et cette sortie, qu'opère-t-elle ? Qu'il commence à se sécullariser avec le séculier. Premièrement, prenant peu à peu toutes les maximes du monde. 2°. N'estimant que les choses grandes, que l'éclat, qu'une sagesse adroite et politique. 3°. Parlant comme les autres, des affaires du temps, des intrigues, des nouvelles, du cercle et des familles. 4°. Ne goûtant que ce que le séculier goûte ; car il semble que l'on n'ait de l'estime et du plaisir que pour tout ce qui est séculier et profane.

C'est de cette manière qu'un directeur se sécularise l'esprit, lorsque, dans ses communications, il ne se conserve pas toujours le cœur uni et recueilli en Dieu. Ce mal arrive de deux principes : de l'inclination de la nature et de la part des séculiers. La nature d'elle-même est portée à tout ce qui est de curieux, à savoir ce qui se passe, à demander et à entendre. Elle a des maximes entièrement opposées à celles du crucifix, pour n'approuver et pour n'aimer que ce qui plaît aux sens ; elle souffre impatiemment une vie intérieure, retenue et mortifiée, parce qu'elle y trouve sa mort. Otez donc à un directeur ce recueillement et cette union avec Dieu dans ses conversations ; n'est-il pas alors fort naturel que la nature se répande par tant de sorties sensuelles et animales ?

Ajoutez encore que les séculiers donnent d'eux-mêmes le penchant de ce côté-là, car toute leur science n'est que le monde, ses maximes et une vie libre. C'est pourquoi la nature étant favorisée, et de son propre poids, et de la part de l'objet, cela fait que la récollection intérieure manquant

à un directeur dans les visites et les ouvertures de conscience qui lui sont faites, il en devient tout séculier.

Mais, Théonée, oh! qu'il en va bien autrement d'un directeur, toujours intérieur et recueilli dans ses conversations. Celui-ci ne se sécularise jamais, passant dans les sentimens et les maximes du siècle; c'est qu'il est fort et bien gardé, parce que son recueillement intérieur lui donne cet avantage, que son cœur est toujours dans le goût des maximes toutes opposées que lui imprime l'Esprit divin dont il est partout inspiré; parce que son cœur, ainsi retiré en lui-même incessamment, est incessamment satisfait et plein de son Dieu; d'où il arrive qu'il se met peu en peine de faire cent interrogations vaines et curieuses de ce qui se fait et de ce qui se passe dans le monde; parce que ce recueillement lui donne ouverture et facilité, et pour faire beaucoup de retours et de réflexions qui sanctifient les entretiens les plus profanes; parce qu'étant aidé de cette récollection, il voit mieux la vanité et la folie des gens du monde, et il sort de leur compagnie avec beaucoup plus de dégoût qu'il n'y est entré. Et ainsi un directeur étant toujours recueilli ne prend jamais un esprit séculier dans ses conversations.

§ II.

Par ce défaut de récollection, il nuit encore infiniment à sa conscience lorsqu'il converse avec le prochain; car il remporte facilement les images des choses qu'il a vues et entendues. L'impression des choses se fait vivement dans l'imagination, lorsque les sens extérieurs s'appliquent fortement

aux objets ; d'où puisant les images ils en font un transport à cette faculté : ôtez donc cette application des sens aux choses que l'on voit et que l'on entend, à peine y en restera-t-il aucune espèce et aucune image, comme il arrive à celui de qui l'esprit est beaucoup rêveur, à raison qu'il ne fait presque point d'attention sur ce qui est présent à ses yeux, et sur ce qui lui entre par les oreilles.

Or, un directeur, qui dans ses entretiens n'est pas toujours uni à Dieu par l'esprit de récollection, a tous les sens appliqués à ce qu'il voit et à ce qu'il entend, parce qu'il sort de lui-même ; et c'est aussi de là que naissent les misères de l'oraison, la difficulté des examens et l'impossibilité de recueillement, lorsque, par un juste jugement de Dieu, les fantômes des choses reçues viennent faire son supplice (*D. Greg., in Mor.*).

Mais un directeur, toujours proche de Dieu et de son cœur dans ses entretiens, n'a nullement les sens appliqués à ce qu'il entend et à ce qu'il voit, qu'autant que la nécessité le demande ; parce que son occupation intérieure avec Dieu le retient, pour ne point sortir de soi, qu'en se ménageant fort judicieusement, selon l'exigence des sujets : ce qui fait heureusement qu'il sort de ces communications avec une imagination nette et vide des fantômes de toutes les choses humaines ; que le doux repos de ses oraisons n'en est jamais troublé ; et que la claire connaissance de son intérieur n'en est jamais plus obscurcie.

§ III.

Voici encore un mal extrême où un directeur peut tomber, s'il n'est tout appliqué intérieurement dans les conversations ; c'est qu'il est fort

naturel qu'il s'attache déréglément le cœur aux personnes, regardant, parlant, réfléchissant sur les objets; parce que c'est le propre du cœur humain de se prendre aux choses, et de s'y lier; ce qu'il ne manque jamais de faire quand il n'est pas lié et uni intérieurement. De plus, la confiance que les pénitens prennent au directeur, leur cause d'ordinaire des attachemens; et, par une même suite, n'est-il pas très-facile qu'un directeur s'attache d'inclination, étant vrai que l'affection qu'on a pour nous, engendre nécessairement une mutuelle affection (*Gers.*)? Et puis, cherchez d'autres sources des malheurs qu'on en voit souvent arriver, c'est que le cœur a perdu son recueillement, et s'est épanché dans l'entretien.

Mais, Théonée, comprenez, je vous prie, qu'un directeur qui ne sort point de son intérieur quand on lui parle, ne tombe jamais dans ces désordres d'attachemens; parce que la récollection s'opère principalement dans le cœur, en sorte que son cœur étant toujours uni, dans son fonds, avec Dieu, n'est pas capable de faire une autre union avec la créature.

Ajoutez qu'une des fins que se propose ce directeur par son recueillement, est de conserver la pureté de son cœur parmi toutes ces conversations; il sera donc bien éloigné de l'engager par aucune inclination, puisqu'il n'est rien qui souille comme ces attachemens, ainsi que je le montre dans la maxime 3 du livre 2. Enfin ce recueillement intérieur a cela de particulier, qu'il laisse dans le cœur une disposition tendre et saintement scrupuleuse aux moindres atteintes d'une inclination naturelle; c'est pourquoi ce directeur si divinement disposé, a le cœur comme inaccessible,

même aux premières touches de toutes ces amitiés vaines et sensuelles.

CHAPITRE II.

Un directeur perd facilement les âmes dont il a la conduite, quand il n'est pas tout recueilli, et uni à Dieu dans ses communications.

§ I.

Le mal qui revient à un directeur, n'étant pas intérieurement recueilli dans ses entretiens, n'en demeure pas seulement là, d'y trouver la ruine de son âme; mais il perd encore celles dont Dieu lui a donné la conduite. Voyez, Théonée, quel enchaînement de malheurs, pour ne se pas tenir uni à Dieu dans ces communications.

Premièrement, il renverse les desseins que Dieu a sur les personnes dont la perfection lui a été commise par la divine Providence. Il faut supposer que Dieu n'agit pas seul dans l'œuvre du salut des hommes; mais, comme dit saint Augustin (*de civ*), les pécheurs sont conduits par les justes, et les justes le sont par l'esprit de Dieu, qui les inspire: d'où nous devons inférer que Dieu envoie les âmes aux directeurs, afin qu'ils secondent les desseins de sainteté et de salut qu'il a sur elles. Or, il n'est rien de la part du directeur qui les puisse favoriser, comme les bons discours: car, avec la communication des pensées, l'on fait encore de fortes impressions sur les sens par la voix et par l'action.

Je dis maintenant qu'un directeur sans union avec Dieu dans ses entretiens, et sans récollection, ne parle point de Dieu, et qu'il ne le peut; parce que le discours est un effet de la plénitude du

cœur, et son cœur est vide de Dieu par ses sorties épanchées, et par ses distractions volontaires : et puis, comment voulez-vous que quelqu'un parle de ce qu'il ne sait pas et de ce qu'il ne comprend pas, puisque la connaissance et la compréhension sont nécessaires pour le discours ? Or, un directeur qui aurait de l'épanchement, et qui ne se tiendrait pas toujours proche de Dieu dans ses entretiens, ne pourrait pas savoir, ni comprendre les choses divines, qui se puisent dans cette union et dans cet esprit recueilli en Dieu. N'est-il donc pas véritable qu'il renverserait les desseins que Dieu a sur les âmes qui sont sous sa conduite ? Avouons-le, Théonée, que c'est une chose honteuse, et pleine de confusion, qu'il se trouve quelquefois des directeurs qui ne peuvent dire un mot de Dieu avec les pénitens ; pendant que l'on sait dire cent nouvelles, et qu'on ne peut tarir en mille choses superflues, ayant aussitôt trouvé le bout des divines.

§ II.

2. Un directeur qui communique hors de cette union et de ce divin recueillement, perd les âmes, parce qu'il n'en peut toucher les cœurs. Car je le veux, que sans avoir l'exercice de cette union intérieure, il puisse parler de Dieu, ou parce qu'il a lu les livres spirituels, ou parce que l'imagination en est fort vive, pour se former la conception des choses, ou parce qu'il a de la facilité à s'énoncer ; toutefois, je maintiens qu'il n'est pas capable de toucher les cœurs par ses discours, pour les porter à sortir du péché, ou à entrer plus avant dans les voies de la vertu.

Il parle de Dieu, il est vrai ; mais il le fait

d'une spéculation fort sèche, et non pas d'une manière qu'il ait apprise par l'intime expérience de ces choses. Ses discours viennent de la tête et non pas du cœur : c'est pourquoi, comme il appartient à la tête de convaincre la tête, c'est aussi le propre du cœur de toucher le cœur, et comme son cœur n'est touché d'aucune onction, comment voulez-vous qu'il puisse la porter dans les cœurs pour les amollir de quelque divin sentiment ?

Et pour prendre la chose de plus haut, je vous dirai que ce directeur donnant ses propres pensées, et non pas les pensées de Dieu, n'est capable en aucune manière de toucher les cœurs ; mais pourquoi ? parce que l'œuvre propre de Dieu est de faire impression dans le cœur, sur qui il a seul le droit d'exercer son empire, et d'y entrer comme il lui plaît. Il faut donc que les pensées d'un directeur soient des pensées divines, et qu'il ne soit proprement que l'organe de Dieu, afin que lui-même en étant le premier touché et amolli, il puisse transporter cette touche, et cet amollissement, dans le cœur de ceux qu'il conduit ; et c'est là ce que ne peut faire absolument celui qui a l'esprit et les sens dissipés, parce qu'il n'est pas intérieurement uni à la source.

J'ajoute encore qu'il y a une totale incapacité ; parce qu'il ne se peut pas faire qu'il parle longtemps de Dieu : la raison en est évidente. Un homme qui parle de matières, où son cœur ne prend point de goût, et qu'il ne traite que par manière d'entretien, ne peut pas aller bien loin sur ce ton ; car le goût n'y étant pas, cette sorte de discours lui est violente, et un pur effet de cérémonie ; et les choses ordinairement ne sont pas de

durée, lorsqu'elles se font avec contrainte, et que ce n'est pas la douceur du cœur qui les entretient.

Mais un directeur qui est toujours intérieurement recueilli et proche de Dieu, touche facilement les cœurs par ses discours : cela vient de ce que tout ce qu'il énonce, il le dit en vue de Dieu, qui fait couler l'onction dans ses paroles ; de ce que par application se tenant fidèlement exposé à ses divins yeux, afin qu'il agisse en lui, et afin d'attirer son opération ; Dieu lui-même prend alors sa place, l'anime et parle par sa bouche ; de ce qu'enfin parlant de Dieu, et en ayant toujours le goût au cœur par le moyen de cette union intérieure, il ne se peut qu'il ne manifeste son ardeur et son feu, et c'est ce qui porte une sainte chaleur dans les cœurs des personnes qu'il conduit.

§ III.

Je pourrais en dernier lieu vous faire voir qu'un directeur ruine par ses entretiens les âmes qu'il a sous sa conduite par ce défaut d'union intérieure et de récollection ; parce qu'il arrive que ceux qui en devraient sortir pleins de Dieu, s'en séparent d'ordinaire mal édifiés. Cela ne demande point d'autre preuve que ce que j'ai dit jusques ici ; car, s'il devient séculier avec les séculiers, s'il parle comme eux, s'il ne les entretient pas de choses bien chrétiennes et touchantes, il est clair qu'ils ne peuvent être que scandalisés de ces sortes de conversations, attendant tout autre discours d'un directeur, qui ne doit jamais se produire que comme un homme céleste et de l'autre monde.

Mais celui qui dans ses entretiens ne s'éloigne point de son cœur et de Dieu, a cet avantage

par raisons opposées, qu'il renvoie toujours ses pénitens très-édifiés de ses discours. Il se souvient de l'habit qu'il porte, pensant qu'il ne doit rien faire qui le déshonore, et qui ne soit digne d'un directeur des âmes; ces paroles de Tertullien lui pouvant être fort bien appliquées: « Que » l'habit qu'il porte, et qui le distingue du pro» fane séculier, lui est un haut avantage et un » grand bénéfice, puisque à la seule pensée de cet » habit de réforme, les mœurs les moins déréglées » rougissent seulement de paraître. » (*De pallio*).

Ne faut-il donc pas conclure que le directeur a une obligation rigoureuse de s'étudier à cette union avec Dieu, et à cette recollection d'esprit dans ses entretiens? Cette obligation est proportionnée à la facilité que tout homme de bien a de son fonds, de se séculariser, de se dissiper l'esprit, et d'attacher son cœur déréglément; or, la facilité n'est-elle pas incroyable, à prendre les maximes du siècle, à s'épancher l'esprit et le sens dans les entretiens, et à attacher son cœur aux objets agréables et sympathiques?

Serait-il bien possible qu'un directeur eût embrassé une profession et un genre de vie qui fussent l'occasion de sa perte, ou du moins qui ruinassent sa perfection? Ne serait-ce pas se jeter dans son malheur de se jeter dans les entretiens? et ne serait-il pas déplorable que, faisant le métier de sanctifier les âmes des autres, il perdît la perfection de la sienne? Encore une fois, cela ne conclut-il donc pas l'obligation pressante qu'il a d'être uni à Dieu, et recueilli dans ses conversations?

Mais si cela n'est pas, à quel compte terrible pensez-vous qu'il soit réservé pour tant d'âmes que

Dieu lui envoie, lesquelles font naufrage, ou de leur salut, ou de leur perfection ? Peut-être est-il arrêté que plusieurs ne se sauveront que par le moyen de ce directeur, et qu'ils ne se perfectionneront que par ses industries : si donc, pour ne se conserver pas en union avec Dieu, et en recueillement, il est incapable de leur en bien parler, et de toucher leurs cœurs, n'auront-ils pas sujet de s'en prendre à lui, et de lui demander raison de leur perte, au tribunal de la justice divine.

Combien peut-être y en a-t-il déjà qui se sont perdus, parce que leur directeur ne les a point pressés de bons discours ; autant d'entretiens que peut avoir un directeur, ce sont autant de matières de nouvelles obligations de faire à Dieu de nouvelles conquêtes. Il contracte autant de dettes qu'il a de communications avec ses pénitens ; et étant une personne publique par état et par profession, il est redevable à Dieu, non-seulement de son âme, mais encore de celles de tous ceux qui l'approchent.

Après tout ce que je viens de dire, je vous laisse le jugement, Théonée, si un directeur n'a pas une obligation bien rigoureuse d'être toujours dans cet esprit d'union avec Dieu, et de recueillement dans ses entretiens, puisque n'y étant pas, il ruine l'intérêt de son âme, et de l'âme de son prochain.

LIVRE SECOND.

POUR LES PERSONNES AVANCÉES.

MAXIME PREMIÈRE.

La récollection est absolument nécessaire pour la vie spirituelle.

CHAPITRE PREMIER.

La nature de la récollection.

§ I.

J'estime, Théonée, que cette maxime de récollection est si absolument nécessaire pour la vie spirituelle, que je me suis proposé, dans ce traité, d'épuiser autant que je pourrai tout ce qui s'en peut dire, afin d'en faciliter les voies. Il n'y a point tant sujet de s'étonner de ce que la plupart des âmes sont retardées de la perfection; parce que la conduite où plusieurs s'attachent, n'est pas de les faire entrer dans l'esprit de recueillement. Il se trouve, ce me semble, qu'une certaine manière règne de beaucoup de pratiques, de méthodes, de pénitences, de communions fréquentes, de parler d'oraison et d'y engager. Toutes ces choses en elles-mêmes sont vertueuses et ont de la bonté, je l'avoue; mais les unes deviennent souvent des amusemens de dévotion, dont les esprits s'entretiennent; et les autres sont impossibles, pour ne prendre pas le chemin qui y conduit. Chacun en pensera comme il lui plaira; mais,

selon mon sens, l'esprit de récollection est l'unique qui donne la solidité de la vertu, et l'éminence de la perfection; qui contient un abrégé de toutes les voies, qui opère efficacement, et qui, dans l'esclavage où il jette l'esprit, le met néanmoins dans un dégagement admirable, et dans une sainte liberté, et pour me servir de la pensée de saint Pierre : « Un homme intérieur et re-» cueilli a l'esprit dans une espèce d'incorrup-» tibilité toujours paisible, modeste et riche de » biens spirituels, qui lui viennent de la présence » de Dieu, devant qui il marche. » (*Pet.* 1. *c.* 3).

Mais il importe d'abord d'expliquer la nature de la récollection, pour en faire mieux voir après la nécessité et les avantages. La récollection en soi peut se définir une demeure intérieure proche de son cœur, par le dégagement de toutes les choses créées : et pour en bien partager l'idée et la connaissance, vous saurez qu'il y a la récollection extérieure et la récollection intérieure.

§ II.

Pour l'extérieure, je dis qu'elle consiste: 1°. dans le silence; car le discours empêchant d'ordinaire la dévotion et le repos du cœur, une personne intérieure s'interdit tout es les communications humaines : voilà son grand principe; pour ne devenir point homme avec les hommes, et pour se conserver avec Dieu en son fonds. Si elle parle, elle y observe toujours trois choses : 1°. Elle dit peu, retranchant toutes les superfluités de paroles. 2°. Elle ne le fait que dans la nécessité; lorsque toutes les raisons l'obligent de ne pas s'en dispenser. 3°. Et s'il faut qu'elle porte plus loin son discours, ce n'est que pour parler des choses de Dieu;

car ne pensez pas que sa langue puisse trouver quelque satisfaction en d'autres sujets qu'en ceux qui sont les délices de son cœur.

Je mets encore cette récollection extérieure dans la solitude, parce qu'une personne spirituelle comprend parfaitement que, pour connaître bien Dieu, il ne faut point connaître la créature; c'est pourquoi elle est toujours resserrée dans sa maison ou dans sa chambre, et elle fuit toutes ces visites amusantes, séculières et mondaines, comme des occasions où la conscience fait ordinairement naufrage par l'oubli de son Dieu; si bien que, pour s'en conserver l'amoureuse présence et l'aimable vue, elle se défait de tous ces commerces qui ont coutume de lui dérober une si riche possession. « Et c'est pour cela, dit » Jérémie (*Lam.*, *c.* 3), que les âmes qui s'élèvent au» dessus d'elles-mêmes s'approchant de Dieu, » demeurent volontiers dans la solitude et dans » le silence. » Elle s'accommode néanmoins à son état, et sort de sa retraite comme une autre colombe de l'arche de Noé : ou quand la bienséance et la civilité le demandent ; car la solitude doit être judicieuse ; ou quand il y a des nécessités, à qui elle obéit sans peine, quelqu'enfoncée qu'elle soit dans sa retraite ; ou quand il s'agit des affaires de Dieu ; car alors elle quitterait les grottes les plus charmantes en douceur et en silence ; ou quand il faut aller aux pauvres et aux hôpitaux, parce que sa solitude ne lui est point chère, comme les membres de Jésus-Christ qui l'appellent. Enfin, je mets la récollection extérieure dans l'affranchissement et dans l'éloignement de toute affaire étrangère, qui n'est point celle de son âme ; parce que celui qui vraiment

veut Dieu, se dégage et se débarrasse de toute affaire où il ne trouve pas la seule possession de son Dieu.

§ III.

Pour réussir dans ce dégagement qui lui fait rencontrer si heureusement son trésor, 1°. il se borne dans son occupation et dans son emploi, sans se multiplier à tant d'affaires, et sans prendre connaissance de ce que font les autres; car ces esprits à cent choses et trop curieux, qui se mêlent de tout ce qu'ils ne sont pas, ne trouveront jamais Dieu seul, parce que eux-mêmes ne sont jamais seuls. C'est pourquoi il se retire de tout, afin que se bornant dans son emploi particulier, et ne se partageant point, il puisse être sans second, et rester ainsi tout solitaire et recueilli avec son Dieu. 2°. Davantage, il ferme ses oreilles à tout ce qui se passe dans le monde et aux nouvelles du temps, afin d'avoir l'imagination et la mémoire nettes de cent choses superflues, et de tous les amusemens du siècle; car hélas! combien y en a-t-il qui, faisant état d'être à Dieu, y courent et en ont l'avidité comme les autres; et n'étant pas vides de tout ce tracas de nouvelles et de curiosités qui ont cours, il ne se faut pas étonner si, dans l'intérieur, ils portent toujours un bandeau et un nuage qui leur voilent les beautés de Dieu; au contraire, celui qui se retire de ces connaissances amusantes, voit d'un œil net et serein l'objet de son bonheur. 3°. En un mot, pour mieux favoriser cet éloignement de toute affaire étrangère, il écarte loin de soi tout ce qui a quelque superfluité, ne se voulant occuper que de ce qui est nécessaire à son salut et à la perfection

de son âme. C'est donc ce silence, cette solitude et cet éloignement de tout, qui établissent la récollection extérieure.

§ IV.

Pour la récollection intérieure, qui est le terme et la consommation de la première, elle passe bien plus avant. Elle renferme trois choses, et consiste : 1°. A fermer ses sens à tous les objets humains, pour n'en point recevoir les images, et pour faire que l'esprit n'en soit point intérieurement diverti, s'appliquant à cent choses vaines et inutiles; 2°. dans une attention continuelle à chercher et à contempler Dieu en son fonds, où il fait une demeure constante et familière; 3°. dans un soin perpétuel de se remplir de saintes pensées, pour n'être pas dans une oisiveté, ou dangereuse, ou criminelle. Or, c'est cette récollection intérieure dont je prétends faire voir dans ce traité les besoins et le prix; car, pour l'extérieure, j'en suppose tellement la nature dans le silence, dans la solitude et dans l'éloignement de toute affaire empêchante, lorsque quelqu'un veut se donner tout à Dieu et le goûter; que ce serait s'abuser et perdre temps, d'en penser autrement, étant vrai que celui qui parle, qui s'épanche et qui se mêle de tout, est entièrement inhabile aux choses de Dieu, et incapable de faire seulement les premières entrées dans cette vie intérieure.

§ V.

Il ne suffit pas, Théonée, de savoir la nature de cette récollection; il est encore à propos d'en connaître les qualités, afin de s'y mieux établir,

et les manières dont elle se perd, afin de les éviter. Ses qualités sont :

1. Qu'elle doit être toujours dominante, c'est-à-dire, que dans les occupations les plus empressantes dans leurs changemens et leurs variétés, l'esprit, le cœur et les puissances doivent sans cesse se rendre à la récollection, et y tomber comme dans leur centre. L'action vous doit tellement occuper, que vous soyez plus dans votre recueillement intérieur que dans l'action que vous faites; et, bien que les choses demandent l'application de vos sens et de votre esprit, il faut néanmoins que cet esprit de récollection vous lie et vous occupe davantage, et que jamais cette multiplicité et cet empressement des choses ne vous tirent hors de votre intérieur.

2. La récollection doit être encore pacifique; car la disposition de recueillement est à la façon d'une mer calme, où ne s'élève aucun vent qui en trouble la tranquillité. La récollection d'un côté répand un certain calme dans toute l'âme; et, pour me servir du terme d'un prophète (*Is.*, *cap.* 66), y fait couler comme un fleuve de paix; et de l'autre, l'homme intérieur a un soin particulier que rien n'altère cette bonace de la part des objets, et que la plus légère émotion ne s'élève point dans son cœur. Mon Dieu! que ceux qui jouissent de ce paisible recueillement ressentent bien ce que je dis; et que leur soin est délicat, pour ne donner point d'accès à la plus petite altération et au mouvement le moins inquiétant.

3. La dernière qualité de la récollection est qu'elle doit être continue; car le captif s'échappe autant de fois que ses chaînes sont brisées; et la nature déréglée s'échappe et se répand sitôt que

la récollection, qui est la chaîne dont elle est domptée, cesse lâchement. Elle doit donc être continue pour retenir les continuels déréglemens de la nature, ou bien ce sera incessamment défaire dans la dissipation ce qu'on aura bâti dans la récollection.

§ VI.

Or remarquez, je vous prie, Théonée, que ce saint recueillement et cette attention intérieure se perdent par des voies contraires aux qualités que je viens d'exposer.

1. Les égaremens et les sorties de vous-même dans vos occupations, dans vos entretiens, dans de certaines gaîtés naturelles de récréations, font que cet esprit de récollection s'évapore incontinent; qui de sa nature est tout juste, tout sérieux et ennemi de ces légèretés humaines et puériles.

2. Il se perd aussi par les empressemens du cœur et de l'action même extérieure; car la délicatesse de cette divine récollection est si grande, qu'une petite précipitation est capable de faire qu'elle se dissipe, et que l'âme reste épanchée par tous les sens.

3. Il y a encore de certaines imperfections et des fautes délibérées qui ne sont pas plutôt commises que la conscience se trouve hors de son recueillement; cette dissipation étant un châtiment qui suit aussitôt cette faute affectée que l'on vient de commettre, n'en étant pas ainsi de celles que la faiblesse ne peut éviter, et après lesquelles l'esprit humble rentre sans peine dans lui-même.

Ce sont les trois désordres dont se doit soigneusement défendre celui qui veut être dans ce divin esprit de récollection. Et c'est pour cela qu'il ne

faut pas s'étonner si beaucoup de personnes en ont assez peu l'intelligence et la pratique, parce qu'on ne voit d'ordinaire que sorties hors de soi-même par cent façons humaines et sensuelles; qu'empressemens en tout ce que l'on veut et en tout ce que l'on fait; et qu'imperfections grossières, que la volonté commet plutôt que l'infirmité.

Après vous avoir montré la nature et l'essence de la récollection, je vais de suite vous en développer toutes les dépendances. La nécessité de la récollection, l'occupation de la récollection, les peines de la récollection, les châtimens du défaut de récollection, et le bonheur de la récollection.

CHAPITRE II.

De la nécessité de la récollection.

§ I.

Il n'y a personne qui ne dise que l'oraison, la mortification et la connaissance de soi-même sont des choses absolument nécessaires à un chrétien; mais bien davantage à ceux qui prétendent s'approcher de Dieu par une vie plus sainte et plus élevée. Cette nécessité se comprend sans peine; et qu'il est aussi peu possible de se sanctifier sans l'oraison, sans la mortification et sans la connaissance de soi-même, que d'aller à un terme sans passer par un milieu. Cela me fait dire que la récollection est nécessaire d'une égale nécessité, parce que vous ne pouvez non plus être personne d'oraison, ni mortifiée, ni dans la connaissance de vous-même sans la récollection, c'est ce qu'il nous faut voir.

Et pour le premier, que je serais heureux, Théonée, si j'avais cette grâce du discours de pouvoir désabuser quantité de bonnes âmes et si bien intentionnées, qui aspirent à l'oraison et qui, pour y venir, se prennent à tout ce qui n'en fait pas, ce me semble, le secret et le mystère. Dites-moi s'il est rien de plus commun que de voir toutes les personnes qui se donnent à l'oraison, chercher sans cesse et demander aux directeurs des méthodes d'oraison? Comme si ce métier avait ses règles à la façon d'un travail de main, lesquelles étant gardées, l'on fît à discrétion des progrès dans l'oraison tout aussi promptement et aussi avant qu'on l'a conçu. N'est-ce pas là une grande bonté de ces personnes de croire qu'elles puissent réussir dans ce saint exercice pendant qu'elles favorisent leurs sens et qu'elles vivent à leur humeur, partout libres et sans contrainte? Souvent toutes les méthodes que l'on en prescrit, quand elles sont seules ne font qu'entretenir les esprits, parce qu'on ne va pas à la bonne, qui est une continuelle récollection de son cœur pour être capable de l'esprit d'oraison.

Car pour réussir dans ce divin emploi, 1°. il faut s'accoutumer d'être tout le jour familier avec Dieu, afin de se disposer à bien faire au temps de l'oraison, qui est le temps de la familiarité consommée. Autrement serait-il possible qu'un cœur dissipé le long du jour pût entrer tout à coup à son gré au temps de l'oraison dans cette divine privauté? C'est une illusion de le penser et une plus grande témérité de l'entreprendre. Le mouvement du cœur vers Dieu doit être tout le jour, afin de le continuer dans l'oraison et d'y trouver son repos : et c'est assurément un abus de

croire que l'espace d'une heure l'on puisse bien faire une chose, à laquelle l'on n'a aucune application l'espace de douze ou quinze heures.

2°. Il faut encore pour l'oraison avoir une imagination nette et vide d'une foule de fantômes et d'images, afin qu'elles ne soient point un empêchement qui nous voile toutes les belles vérités que l'esprit va pour y contempler et pour y goûter. Si bien que toute l'adresse est de désemplir l'imagination de ces fantômes, et de se fermer sans cesse, afin que rien n'y entre de ce qui se passe hors de nous.

3°. Il faut pour l'oraison une troisième chose qui est d'avoir un cœur parfaitement pur; car la fin de cet exercice est de s'unir à Dieu, ce qui ne peut être que le cœur ne soit dans une exacte pureté.

Or, une personne, avec toutes les méthodes d'oraison, n'y arrivera jamais si elle est naturelle, si elle est dissipée, et si elle ouvre facilement son esprit et ses sens à toutes les choses de la vie, quoiqu'assez innocentes pour les goûter et pour en jouir; parce que son esprit de dissipation est tout opposé à cette divine familiarité de l'oraison, étant plutôt familiarisée avec les sens, la chair et les créatures. Cela fait qu'elle a toujours l'imagination grosse de cent extravagances qu'elle recueille par les sens de tous côtés; et son cœur en est tellement souillé, que ses impuretés ne cessent non plus que sa dissipation. Voilà ce qui la rend incapable de l'esprit d'oraison; quelques pratiques, quelques méthodes, et quelques industries qu'elle en ait de son directeur. Et c'est de cette façon que tant de bonnes personnes d'ailleurs passent leur vie dans de vains efforts pour

entrer en ces intimes communications avec Dieu.

Mais venons au point, Théonée, montons à la source, et disons que c'est donc uniquement la récollection qui rend capable d'oraison.

1. Car c'est elle qui tout le jour ramassant les sens et les puissances, occupe l'esprit familièrement avec son Dieu. De façon qu'une personne recueillie venant à l'oraison, n'y fait presque rien de nouveau, parce que proprement son oraison n'est qu'une continuation de ce qu'elle fait tout le jour. Quelle aimable facilité! quelle élévation! quel divin état! et quelle extase continuelle de cette âme!

2. C'est encore la récollection qui vide l'imagination de tous les fantômes et de toutes les images, dont l'importunité fait le tourment de l'oraison; car son exercice est de retirer de tous les objets, de n'arrêter sur rien de tout ce qui se voit et de ce qui s'entend, et de nous ramasser et nous faire toujours demeurer en nous-mêmes. Par ce moyen, l'esprit tout recueilli ne remportant aucune image des objets, il peut sans peine, sans nuage, et quand il lui plaît, entrer en commerce avec Dieu dans l'oraison.

3. C'est enfin la récollection qui purifie le cœur; car c'est dans son fonds calme et paisible que se découvrent nettement les plus déliés mouvemens de la nature, lesquels un esprit tranquille et fidèle étouffe aussitôt dans leur naissance, empêchant ainsi par cette découverte que la plus légère corruption ne se coule dans le cœur; et l'âme, purifiée de cette sorte à la faveur de la récollection, est toute capable d'union avec son Dieu, qui est la fin et le centre de l'oraison.

Jugez donc par là, Théonée, si pour faire orai-

son la récollection n'est pas uniquement nécessaire, et si ce n'est pas s'amuser bien vainement de s'attacher seulement aux pratiques et aux industries pour s'y façonner, tandis qu'on laisse la principale et la plus importante, qui est de se tenir dans un recueillement continuel.

§ II.

La seconde chose nécessaire au chrétien est la mortification. Cette nécessité est rigoureuse et indispensable dans l'esprit du christianisme, d'où j'infère que la récollection est d'une pareille nécessité, parce qu'une personne ne peut être parfaitement mortifiée si elle n'est parfaitement recueillie. Et de fait, donnez-moi un esprit évaporé et tout extérieur, et je vous montre clairement son incapacité à se mortifier; et comment cela, me direz-vous?

1. Parce que, pour la mortification continuelle, il est nécessaire d'être incessamment sur ses gardes, et de marcher toujours avec circonspection, afin de n'être pas surpris des ennemis; car ou ils corrompent sans cesse les sens et le cœur, ou une perpétuelle attention doit en mortifier les inclinations et en arrêter les efforts. Or un esprit évaporé et sans récollection n'étant jamais intimement à soi pour se posséder et pour se défendre, est à tout moment surpris de l'ennemi, à qui il se laisse aller sans résistance.

2. Davantage, pour se mortifier, ne faut-il pas être habituellement dans la haine de soi-même? Car la mortification étant un acte de haine, il faut auparavant que la haine soit au cœur. Et comment une personne dissipée se peut-elle haïr, elle qui par sa dissipation ne cherche que la satisfaction de ses sens?

3. Pour se mortifier, il en faut concevoir le grand besoin, parce qu'il est dur à la nature de mourir en toutes choses, et il n'est que la connaissance de ce pressant besoin qui soit capable d'appliquer l'esprit à un si rigoureux exercice; ce que ne peut faire celui qui est dissipé, parce que sa dissipation lui ôte les retours et les raisonnemens pour comprendre la nécessité de se mortifier.

Mais c'est ici l'emploi de la récollection, qui possède éminemment ces trois avantages : 1°. Un esprit recueilli est toujours en garde et en attention, ou pour se refuser les satisfactions animales et sensuelles, que la nature demande à toute heure, ou pour s'imposer des peines affligeantes, bien loin de tomber dans la surprise de ses ennemis. 2°. Il ne manque aussi jamais de se haïr pour se mortifier, parce que la récollection intérieure lui découvre tant de sujets de haine, lui découvrant ses continuelles misères, qu'il est impitoyable à se consumer et à se faire mourir de mortification. 3°. Il n'est non plus aveugle pour voir les pressans besoins de cette mortification; car la récollection a toujours l'œil clair et vigilant, pour pénétrer jusqu'à la dernière corruption, et à la dernière malice de la nature. N'est-ce donc pas encore une fois une indispensable nécessité de vivre toujours dans le recueillement, pour être toujours dans la mortification ?

§ III.

La troisième chose absolument nécessaire au chrétien, est la connaissance de soi-même : et un esprit sans récollection n'y parviendra jamais.

1. Car, pour entrer dans cette connaissance, il

faut une veille toujours éclairée, à raison que les mouvemens du cœur sont grandement obscurs et subtils, et si ce regard n'est vif et perçant, s'il n'est intimement appliqué, ces mouvemens échappent facilement à sa connaissance. Comment voulez-vous donc qu'un esprit dissipé se puisse connaître, lui qui a toujours ses regards hors de lui-même vers le sensible et vers la créature?

2. Pour se connaître ne faut-il pas encore que cette attention vigilante soit continuelle, puisque continuellement tout ce qui est dans nous se convertit en corruption? Et si un esprit évaporé a quelque recueillement, ce ne sont que de certains bons intervalles qui disparaissent comme des éclairs, et que les objets, l'inconstance et le dégoût dissipent.

3. Ne faut-il pas encore pour se bien connaître, faire des retours, des réflexions, des comparaisons sur tous ses mouvemens intérieurs, afin d'en faire un discernement exact, et de ne les pas confondre? Et où trouverez-vous qu'une personne dissipée puisse distinguer ces mouvemens, puisqu'elle ne retourne jamais sur elle-même, ne demeurant jamais dans son fonds.

C'est donc, Théonée, la seule récollection qui vous peut donner la connaissance de vous-mêmes; car étant tout recueilli, 1°. ne voyez-vous pas par votre expérience, qu'insensiblement vous devenez attentif à ce qui se passe en votre cœur, et que vous en découvrez les ressorts les plus cachés? La récollection est comme une glace, où se voient les mouvemens de l'âme les plus secrets, et comme une profonde tranquillité, où se font sentir les souffles les plus légers : et si le spirituel, comme dit saint Paul (1 *Cor.*, 2), c'est-à-dire, l'homme

intérieur pénètre les secrets de Dieu, quelle difficulté aura-t-il de découvrir les mouvemens de sa conscience?

2. De plus, ayant goûté cet esprit de recueillement, n'est-il pas vrai que ce vous serait un supplice d'en sortir et de n'être pas toujours attentif à vous-même. C'est que cette attention persévérante et fidèle vient de la paix cachée et du secret plaisir de la récollection, dont l'âme ne peut sortir non plus que de son centre; et c'est encore elle qui, par sa perpétuité, étouffe les corruptions naissantes et continuelles du cœur.

3. Enfin, c'est dans la récollection que s'opèrent les réflexions et les retours, pour discerner un atôme d'un atôme; car il n'est point de personne intérieure et recueillie qui ne soit réflexive. Du fond de cette récollection, elle distingue la naissance des passions et de la grâce, leur motif et leur esprit, leurs progrès et leur terme; et c'est là que s'apprend cette science des saints, et cette haute intelligence des opérations de Dieu et de la nature; car l'homme de récollection est un continuel contemplateur de sa conscience, où Dieu et la nature travaillent incessamment.

Ne faut-il donc pas conclure de ce discours l'étroite nécessité de la récollection, qu'à toute personne qui veut entrer dans les voies d'oraison, dans l'esprit de mortification et dans la connaissance de soi-même? Si bien que s'en dispenser, c'est renoncer à toute vertu; et si l'on pense y travailler sans en prendre la récollection comme le moyen, c'est travailler pour courir après un fantôme qui n'a ni figure, ni vérité.

CHAPITRE III.

De l'occupation de l'esprit dans la récollection.

§ I.

Etant convaincu de la nécessité du recueillement, où il se faut établir partout, et d'où il ne faut jamais sortir, vous pouvez tomber, Théonée, dans la même peine où l'on voit quantité de personnes qui goûtent cet état de récollection, et qui s'y veulent donner ; mais qui ne savent pas assez la manière dont il faut s'y occuper. Car il importe que vous sachiez que l'on dégénère facilement à une grande oisiveté qui fait et qu'on y perd son temps, et qu'on s'y nourrit de chimères, et que très-souvent on en prend le dégoût. L'on pense quelquefois avoir tout fait, pourvu que l'on se forme une idée de rentrer en soi, et cependant tout y est dans la fainéantise. L'on parle de simples regards, sans vouloir rien faire davantage, et d'autres semblables termes qui ne servent bien souvent qu'à amuser et à en avoir plus d'opinion de soi-même, ne laissant rien de véritable et de solide.

Ces manières de regards nus et simples sont bonnes à des âmes déjà faites et favorisées ; mais à celles qui commencent d'entrer dans cette sainte récollection, il faut quelque chose de solide et de nourrissant qui les occupe, pour éviter les oisivetés qui y sont trop ordinaires. L'imagination est souvent abandonnée à cent extravagances dont elle est grosse et monstrueuse. On laisse entrer dans l'entendement toutes pensées, bonnes et mauvaises indifféremment, selon qu'elles se pré-

sentent. Les diverses passions touchent la volonté comme il leur plaît ; et les inclinations s'élèvent sans résistance dans le cœur, et y laissent leurs impressions, sans qu'on s'en tourmente beaucoup. C'est ainsi que dans cette grande oisiveté des puissances, plusieurs se forment de creuses idées de récollection, se flattant que c'est assez d'une vue simple et nue sur le cœur, pendant que ces puissances sont en liberté d'aller à leur gré à cent égaremens. L'on demande donc quelle est la façon de s'occuper dans cette récollection. Je vous réponds, Théonée, et je vous en donne deux manières : l'une est pour les personnes qui sont toutes nouvelles à cette divine vie ; l'autre pour les âmes déjà dressées et plus spirituelles.

§ II.

Pour les premières, je serais d'avis qu'elles portassent toujours à la tête et au cœur l'idée de Jésus-Christ, dans la vue de quelqu'un de ses mystères, et qu'en elles-mêmes elles se formassent partout une image de Jésus, ou enfant, ou homme, ou agonisant, ou sous les opprobres, ou à la colonne, ou crucifié, ou sous quelqu'autre posture plus conforme à leur inclination particulière. C'est sur ce tableau où il faut que le cœur se porte, où il faut que l'âme soit toujours appliquée en son recueillement parmi la variété de ses occupations, et ce doit être le lien qui l'attache dans ce fonds, pour empêcher son oisiveté et ses égaremens.

Cette idée de la sainte humanité de Jésus est la plus revenante aux sens, et la plus capable d'arrêter et d'apprivoiser une imagination volage et farouche : elle porte grâce dans son seul regard ;

c'est elle qui est la voie par où il se faut nécessairement engager ; et comme il s'agit dans les commençans de façonner sans cesse leurs mœurs et leur extérieur, il leur est facile, ayant partout la vue intérieure de cette adorable humanité, d'en exprimer en eux-mêmes la manière et les traits. Et par imitation d'un jeune peintre qui a toujours les yeux sur l'original pour en tirer la copie ; de même il faut avoir toujours dans sa récollection le regard sur Jésus, pour en contretirer l'air, la modestie, la parole, le respect, les dispositions intérieures devant la majesté de Dieu.

L'âme recueillie en peut encore porter l'image et l'idée, ou comme d'époux, ou comme d'ami, ou comme de roi, ou sous quelqu'autre qualité qui sera plus à sa dévotion. Cela fait que sans se travailler beaucoup, elle se remplit dans son recueillement de cette divine image de Jésus, et s'en fait en tout temps et en tout lieu une douce occupation. Outre que c'est le moyen qu'une personne commençante se grave Jésus profondément au cœur par cette application continuelle ; car ses regards sont comme le burin qui grave plus ou moins le portrait, selon qu'on le repasse sur le métal, et qu'on l'enfonce ; pareillement ses regards impriment aussi Jésus, et le gravent fortement dans le cœur, à mesure qu'ils repassent et qu'ils sont redoublés sur ce divin objet. Je ne vous détermine pas ici, Théonée, les actes et les entretiens de votre cœur avec Jésus : je laisse cela à votre attrait et à votre liberté, selon les différens visages que cette divine humanité vous présente ; car je ne vous y veux pas gêner d'aucune méthode d'actes, où il me semble que la meilleure manière

d'opérer, est celle qui vient d'un cœur touché et blessé de ce cher objet que l'on contemple.

Avec cette vue intérieure de Jésus, qui doit faire le centre de la récollection, il faut encore que ces personnes naissantes s'occupent incessamment à rompre et à faire mourir leurs passions, qui ne cessent jamais de leur donner matière de s'occuper. Mais elles doivent encore porter plus avant leur occupation ; elles doivent à tout moment faire mourir les actes humains et naturels ; car c'est une chose beaucoup à considérer que le propre de cette récollection est de retrancher tout ce qu'il y a d'humain, de réformer le plus petit mouvement, et de lier incessamment tout l'extérieur aussi-bien que le cœur, sans permettre l'usage d'une seule action libre et naturelle. Si bien que l'esprit de récollection se peut définir le tombeau de la nature, et le couteau qui sans cesse sacrifie notre liberté. Aussi voyons-nous les personnes qui s'attachent à cette récollection, faire en peu de temps d'admirables progrès, et bien autres que ceux qui sont dans les simples pratiques. Voilà donc à peu près l'occupation intérieure où je pense que se doivent exercer ceux qui entrent nouvellement dans le recueillement de l'esprit, afin de ne pas s'amuser dans de pures idées d'imagination.

§ III.

Pour les personnes qui sont déjà faites à la récollection, et qui en ont pris habitude, je leur conseillerais de s'occuper intérieurement avec plus de simplicité. Car ma pensée est,

1. Qu'elles ne doivent point tant se remplir ; leur grand soin doit être plutôt de se tenir au

fond de leur âme fort nûment, avec respect et silence, abandonnées à tout ce que Dieu voudra opérer.

2. Leur second soin doit être une exacte fidélité à suivre les mouvemens de la grâce qui s'élèvent dans cette récollection : ce qu'elles ne manquent jamais de connaître; car la récollection donne cet avantage d'ouvrir les yeux pour voir tout ce qui se passe dans cette glace du cœur, et d'ouvrir les oreilles pour entendre la voix du Saint-Esprit dans ce sanctuaire de la conscience.

3. Je puis ajouter que dans cette demeure intérieure, un troisième soin ne doit pas être moins exact, afin que cette disposition de recueillement soit capable des opérations divines, qui est d'écarter les plus légères imperfections, et comme de garder sans cesse les avenues, pendant que le cœur, tout recueilli et tout abandonné, se tient en simplicité avec son Dieu. O Théonée, que de mystères on apporte à converser avec Dieu, où il n'en faut pas ! Et que les empressemens de bien faire nuisent dans ce divin commerce, où il faut plus de pureté que d'industrie !

Il arrive assez souvent que quelque impression donnée à l'oraison, tient en récollection cette âme occupée tout le jour : il en est comme de la roue qui continue son mouvement pendant que son impression dure; et cette âme continue d'être toute recueillie dans son attrait, tandis que l'impression lui en reste. Mais universellement cette âme est occupée dans sa récollection de ce que Dieu y met, et non pas de ce qu'elle y met, parce qu'elle évite tant qu'elle peut un certain déréglement qui règne dans les consciences ; à savoir, un amour de plénitude, lequel consiste à toujours

avoir, ou lumières, ou sentiment, ou consolation, et être dans un rassasiement des choses intérieures, par aversion et par horreur de ce vide, de cette nudité et de cette pauvreté spirituelle tant recommandée dans l'Evangile : et comme dans sa récollection elle chérit cet état, il se trouve qu'elle est toujours plus occupée de Dieu que d'elle-même.

§ IV.

Agréez maintenant que je donne quelques avis, bons indifféremment pour toute personne qui s'étudie à l'esprit de récollection, afin d'en favoriser l'exercice, ou éloignant les défauts qui s'y coulent, ou y mettant le bien qui peut la perfectionner.

1. Quelquefois Dieu lui-même recueille l'âme, laquelle, par l'opération de son Saint-Esprit, se trouve toute liée et ramassée en elle, sans y mettre rien de sa part. Il ne lui est pas alors difficile de demeurer dans cette douce occupation : mais quand Dieu la laisse à elle-même pour se recueillir par ses propres applications, elle a besoin d'être extraordinairement attentive. Surtout, Théonée, vous avez besoin de cette attention, quand vous sentez tous vos sens éveillés, en de certaines rencontres, car alors, par ces sens ouverts et dissipés, l'esprit de récollection s'évapore et se perd facilement.

2. Ensuite, soyez grandement persuadé que ce trésor d'esprit de récollection, est un bien infiniment délicat; il faut beaucoup pour y entrer, et il ne faut rien pour en faire la perte ; car souvent une petite légèreté, une façon humaine, une sortie volontaire en retire tellement, et mène si

loin qu'on n'y peut après revenir ; et le cœur qui auparavant était si doucement occupé de son Dieu, devient après la proie de cent chimères qui l'occupent.

3. Je ne veux pourtant pas que dans votre recueillement, vous vous tourmentiez pour vous tenir en occupation : je ne veux pas que vous soyez toujours comme en embûche, pour surprendre un mouvement de nature et de passion, ni bandé pour entendre les mouvemens de la grâce, c'est une gêne trop violente, qui n'est point de l'esprit de Dieu. Il vous doit suffir d'être simplement recueilli en vous-même avec quelque douce pensée, disposé d'arrêter tous les mouvemens de la nature et des passions, quand ils s'élèveront, et de suivre ceux du Saint-Esprit, quand ils vous seront inspirés.

4. Si dans cette récollection Dieu vous donne peu pour vous occuper, ou si votre capacité est petite pour vous occuper vous-même, soyez humblement content et paisible dans votre recueillement, sans en sortir pour cela, et chérissez dans cet état votre petitesse et votre pauvreté, pensant que ce vous est trop d'honneur d'être en vous-même le prisonnier et le captif de Dieu.

5. Conséquemment, ne faites jamais de certaines violences et des efforts de tête, pour vous recueillir et vous occuper davantage ; les incommodités et les chaleurs qui vous en reviennent, marquent votre indiscrétion, et que vous en voulez faire plus que Dieu ne veut. La mesure de récollection n'est pas la même pour tous ; si la vôtre est petite, humiliez-vous-en, et ne tâchez pas à en prendre plus que n'est grande votre capacité.

CHAPITRE IV.

Des peines de la récollection.

§ I.

Quelque manière que je vous vienne d'alléguer pour vous occuper dans cette récollection intérieure, et pour vous en faciliter l'occupation, je vous dirai néanmoins qu'elle a ses peines et ses ennuis qui portent la plupart à en abandonner l'exercice, et à quitter la demeure du cœur. Cela vient de ce que se donnant à l'intérieur, et à cette vie de recueillement, l'on y pense trouver des douceurs, des lumières, une suavité paisible et une facilité à entrer et à reposer dans cette demeure: et l'on n'y trouve très-souvent que des sujets de peines et d'amertume. C'est ce qui fait que la plupart se retirent de cet esprit recueilli, et que l'on fuit cette demeure de sa conscience, comme un cachot, comme un lieu de tourmens et comme une chambre de justice, où l'on est toujours traité en criminel. Il est donc à propos, Théonée, que je vous ramasse en peu de paroles, et que je vous mette devant les yeux les peines de cette récollection pour vous y apprivoiser, et les moyens de les adoucir, pour en bien supporter la rigueur.

En voici donc les peines. Quelquefois Dieu est dans un profond silence, et le cœur en expérimente des absences si tristes, qu'il ne sait plus où se tourner. Il a beau se retirer des créatures, et se jeter dans son fonds de récollection, car c'est se jeter dans un sombre désert. Etant ainsi seul dans son recueillement, il pousse des accens amou-

reux et pitoyables vers son Dieu ; et Dieu, ni par aucun rayon, ni par aucune tendresse, ne répond non plus que s'il n'était point. Il s'approche de Dieu tant qu'il peut par ses abaissemens et par ses adorations, en esprit de foi, et il en ressent des absences si éloignées que la distance lui en paraît infinie.

D'autres fois l'âme toute recueillie sent à la vérité Dieu proche de soi, mais avec une indifférence, mais avec un froid de sa face, comme dit le prophète (*Psal.* 147), si rigoureux, que cette peine dans la possession de son Dieu lui est plus dure que tous les supplices. C'est ici que Dieu se fait voir à elle tout de glace et dans ses sévérités, d'une manière qu'aucun gémissement ne peut l'amollir, et qu'un seul soupir n'y peut avoir d'accès.

Très-souvent encore dans la récollection la plus plus profonde, les images des crimes, les représentations les plus humiliantes et les idées les plus funestes viennent tourmenter un pauvre esprit. Vous diriez que le recueillement attire ces horreurs et qu'il ne faut qu'être dans soi pour y trouver un enfer.

Enfin l'on se persuade qu'étant tout approché de Dieu par la récollection, l'on y doit voir aussitôt ses vœux exaucés. C'est pourquoi l'âme cherche la retraite extérieure pour favoriser celle de son cœur, et là se répand toute entière, demande, fait ses instances ; et avec cela elle expérimente un Dieu presque toujours sourd à ses clameurs, sans pouvoir obtenir l'effet de ses désirs.

De ces quatre sources de peines qui s'élèvent du milieu de la récollection, naissent encore les ennuis, les dégoûts, les absences, les épanchemens

au dehors. Et c'est ce qui fait qu'il y a si peu de personnes qui demeurent fidèlement dans cet esprit de récollection, étant épouvantées par les peines qui s'y font sentir.

N'en est-ce donc pas là bien assez pour rebuter les esprits de ce saint exercice? Mais je vous prie, Théonée, ne soyez pas de ces rebutés : trois petits mots, et je vous montre comme il est facile de dissiper ces monstres et d'en faire une matière de haute vertu, sans sortir de votre recueillement.

§ II.

Lorsque Dieu ne vous dit rien au cœur dans la plus grande retraite intérieure que vous soyez, et dans quelque éloignement que vous vous mettiez du créé, vous devez vous tenir avec respect en ce silence divin; et n'ayant rien pu gagner par les soupirs et par les recherches amoureuses de votre cœur, conformer aussi votre silence intérieur à celui de Dieu, imitant ces courtisans qui ne sont pas si indiscrets que de parler, lorsque le prince ne dit mot, et qu'ils remarquent qu'il n'est pas en humeur de le faire. Il faut donc que votre silence soit alors comme un écho du silence de Dieu; et que, retenant vos élans et vos affections, le respect mette tout votre intérieur dans le calme; car il faut plus apprendre à se taire avec Dieu qu'à parler.

Lorsqu'il vous fera sentir son froid et ses sévérités, ne fuyez pas cette face exterminante, sortant de votre récollection; mais supportez humblement votre peine à la façon de Jésus, exposé aux rigueurs de son Père. Tenez-vous ainsi sous les rigueurs de Dieu, sans vouloir éviter au-

cun de ses coups et de ses regards ; car il faut en ce temps que le cœur apprenne à ne refuser pas à Dieu la satisfaction d'être la victime de ses colères.

Lorsque votre esprit sera le plus profondément recueilli, et que tous vos crimes et cent monstres vous y viendront persécuter, recevez alors et buvez en criminel la confusion de vos péchés sans sortir de votre prison. Considérez la posture d'un criminel digne de la roue que l'on conduit au supplice ; il marche sans oser lever les yeux, l'esprit tout enseveli en lui-même sous l'excès de sa confusion. C'est ainsi que vous devez marcher, lorsque les images de vos crimes et d'autres idées terribles vous poursuivent. Le fond de cette conscience vous doit être comme une sellette et un théâtre, où étant recueilli et tout abîmé vous demeuriez toujours sous la honte, exposé à la vue de Dieu. Le prisonnier dans son cachot et dans ses chaînes ne songe point à en sortir lorsqu'il est convaincu, mais il ne pense qu'à sa prison et à son crime. Pareillement, lorsqu'étant recueilli et comme emprisonné dans votre conscience, Dieu vous y attache encore par les images de vos crimes, vous ne devez perser qu'à chérir votre honte, le recueillement de votre conscience et votre prison.

Enfin, lorsque vous recueillant davantage en vous-même pour avoir l'effet de vos plus saints désirs, vous n'en remportez que des refus, et vous n'y trouvez qu'un Dieu inexorable. Ah ! mon cher Théonée, donnez-vous bien de garde de sortir de ce saint lieu, mais attendez en longanimité ; car il n'est rien qui à la fin ne s'accorde à une constante poursuite ; et celui qui sait ne pas se rebuter des

refus et des longueurs de Dieu, en obtient avec le temps tout ce qu'il veut, et le maître se lève enfin pour lui ouvrir la porte (*Luc*, 11), accordant à sa louable importunité ce qu'il n'a pu donner à son peu de mérite.

Ne voyez-vous donc pas que si la récollection a ses peines, elle a aussi ses remèdes qui sont présens? et qu'il ne faut pas facilement s'éloigner d'une si sainte demeure, prenant aussitôt ou l'épouvante ou le dégoût, ou le découragement. Mais la chose va bien plus loin : la récollection n'est pas seulement un théâtre de peine, l'esprit lui-même de récollection exerce sur les sens, et sur les puissances, et sur le cœur une sainte et une continuelle tyrannie; car il ne souffre pas une simple tendresse dans le cœur, les moindres désordres et les plus légères inutilités dans les puissances et dans les sens, un mouvement humain et la plus petite sensualité. Oui, cet esprit de récollection est un immolateur et un sacrificateur perpétuel; car outre qu'il lie et qu'il garotte sans cesse une personne, ne lui laissant pas même un filet de liberté, il égorge aussi à tout moment par la mort des plus innocentes inclinations. Voilà en vérité ce que c'est qu'un esprit recueilli qui ne porte pas seulement des peines dans son sein, mais qui s'en donne saintement par une mortification toujours immolante et qui ne finit jamais?

§ III.

Avec tout cela, quelques sortes de peines qui se puissent figurer dans la récollection, ah! je vous conjure de n'en pas sortir, et de souffrir fidèlement et fortement ces misères intérieures; car toutes les raisons vous y obligent.

1. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que Dieu est un Dieu fidèle, qui promet secours à l'âme, qui soutient, sans se lasser, la longueur et la rigueur de ses épreuves. Si vous lui gardez donc fidélité dans votre attente, sans quitter votre récollection à cause de vos peines, assurez-vous que sa fidélité ne cèdera point à la vôtre; et qu'il ne manquera pas de vous secourir, vous en ayant donné sa parole, comme vous ne manquez pas à votre recueillement, quelques épines que vous y trouviez.

2. Si vous donnez facilement votre créance à un homme de foi, quoique tout homme de soi soit menteur, dit l'Ecriture (*Psal.* 115), ne la donnerez-vous pas à un Dieu nécessairement véritable en ses promesses ?

3. Et puis il vous aime, ce Dieu tout bon, il vous aime, Théonée; c'est assez dire, pour penser qu'il viendra incontinent à votre aide; car ayant les tendresses d'une mère, il en a aussi les saintes impatiences. La mère, après quelques larmes de son enfant, étant surmontée par la violence de son amour, court aussitôt pour le consoler; et Dieu, bien plus tendre qu'une mère, vous voyant pour son amour persévérer dans la retraite de votre cœur et dans l'esprit de récollection, malgré les dégoûts et les misères qui vous y tyrannisent. Ah! qu'il ne manquera pas de les dissiper bientôt d'une main amoureuse et caressante, pour vous laisser le doux repos du recueillement et la pure jouissance de son esprit ?

4. Mais pensez encore qu'il ne fait qu'attendre que, sans sortir de votre récollection intérieure, vous vous abandonniez à toutes les angoisses et les désolations qui vous inondent, pour faire commandement à la tempête qu'elle cesse : car c'est

l'esprit d'abandon qui le désarme ; et voyant une âme courageuse et déterminée à ne sortir jamais de son recueillement, quelque effroyables que soient les peines qu'elle y expérimente, il a justement le but de son attente ; et son attente étant satisfaite, il ne peut plus faire de peine à une âme, dès là que sa peine est aimée.

5. Enfin ce qui vous oblige à ne pas quitter la récollection de votre cœur pour tous ces dégoûts, ces amertumes, ces tourmens et ces rebuts que Dieu vous fait ; je vous le déclare, en un mot, c'est que sans elle il faut renoncer à toute perfection ; car la nécessité du recueillement, comme je l'ai fait voir, est essentiellement attachée à la perfection de l'âme. Je vous pourrais maintenant animer au soutien de ces peines par le bienheureux état et par les divines douceurs qui se savourent dans la récollection ; mais je vous en veux donner un chapitre entier, après vous avoir montré auparavant les châtimens sévères que Dieu tire d'une personne dissipée et sans récollection.

CHAPITRE V.

Les châtimens que Dieu exerce sur une âme dissipée et sans récollection.

§ I.

Après tout ce que je viens de dire de la récollection, vous ne pouvez néanmoins mieux comprendre, Théonée, les besoins que vous en avez, et les volontés absolues que Dieu en a, que par la sévérité des châtimens qu'il exerce sur ceux qui mènent une vie dissipée. Pour vous le faire voir, et pour vous en convaincre pleinement, je n'use-

rai d'aucun raisonnement humain; je ne ferai qu'exposer les pensées du divin oracle, et ce que Jésus-Christ lui-même en a jugé, ou plutôt les coups de foudre dont il frappe les âmes dissipées et sans recueillement. Si la chose est terrible, comme vous en serez surpris, adorez les jugemens de Dieu qui n'ont point d'autre règle que sa volonté, et ne vous en prenez pas à ma plume qui ne sera que l'interprète de ses divins sentimens.

C'est au chapitre quinzième de saint Jean que Notre-Seigneur prononce cette effroyable sentence, prenant la comparaison du sarment, que l'on retranche du cep de la vigne, et que l'on fait passer par quatre manières différentes jusqu'à sa dernière destruction, et frappant ainsi de quatre funestes châtimens l'âme qui se détache de lui par ses dissipations : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.* Je sais fort bien que le sens littéral de ces paroles regarde les infidèles et les hérétiques qui ne demeurent pas en Jésus-Christ par la foi. Mais comme ces divins oracles ont toujours plusieurs faces, selon qu'en parlent tous les interprètes, je m'arrête au sens mystique de ces mots qui semblent n'avoir été énoncés que pour déclarer quatre rigoureux châtimens contre les esprits évaporés, comme si Notre-Seigneur disait : Celui qui ne demeure pas en moi, à savoir, par l'intérieur et par la récollection qui nous fait demeurer en lui et qui nous y attache, sera jeté dehors comme le sarment.

Le sarment étant coupé et séparé de la vigne, on le jette et on l'expose à l'air. Voici le premier châtiment de Dieu sur une personne sans récol-

lection : elle est jetée et bannie hors d'elle-même : *Mittetur foras sicut palmes ;* et c'est ce qu'on appelle l'exil de l'âme. Elle s'exile volontairement et elle est exilée ; mais quels sont ces dehors où l'exil se fait et le bannissement ? Les dehors de l'âme sont les sens, les yeux, les oreilles, le goût, la chair, et tous les objets créés qui ont de la beauté, de la grandeur, du plaisir et de la curiosité.

Une âme donc dissipée s'exile elle-même la première, et demeure dans les sens, dans les yeux, dans les oreilles, dans la chair, et dans tous les objets dissipans. A la façon d'un malade, pourri et couvert d'ulcères, dit saint Augustin (*Conf., lib.* 3, *cap.* 1), « elle cherche au dehors à se soulager et à se guérir de ses épanchemens, ayant une avidité et une soif pour tout ce qui est sensible : » ce qui fait qu'elle se donne aux compagnies, aux nouvelles, et à toutes les satisfactions humaines.

Cet épanchement et ce bannissement volontaire de l'âme vient de ce que ne trouvant point de plaisir avec Dieu dans son fonds, elle en cherche hors d'elle-même. Il vient encore de ce que, ne voulant pas s'unir intérieurement à Jésus par la récollection, elle cherche au dehors à s'unir à cent choses basses et charnelles. C'est aussi ce qui la rend toute terrestre et animale, parce que l'union fait qu'on devient la chose à laquelle on est uni ; celui qui est uni à Dieu devient un même esprit avec lui ; et celui qui est uni à la chair et à la terre devient pareillement chair et terre (*D. Pauli, Cor.*, 1, *cap.* 6, *v.* 17).

Mais ce n'est pas assez, Dieu lui-même chasse l'âme, l'exile et la bannit de son intérieur : *Mit-*

tetur foras. La demeure de l'âme c'est son fonds, c'est sa conscience où elle habite, étant liée et retirée en elle par la récollection ; et c'est d'où Dieu l'exile, parce qu'elle en est sortie par ses dissipations. Elle voudrait bien quelquefois rentrer, étant lassée de ses égaremens ; mais elle ne le peut, trouvant sa conscience toute fermée, et devenue stupide par le commerce des créatures : et si quelquefois elle y fait ses efforts, elle en est aussitôt rejetée de Dieu ; ce qui la fait après retourner à ces viandes immondes. Un exilé dans le siècle est celui que le roi bannit de sa cour en un pays étranger. Et où est la cour de Jésus, ce roi incomparable ? où est son palais ? Dans la conscience où il prend ses délices et où il manifeste ses grandeurs. C'est de là qu'il bannit cette âme dans un pays étranger, qui sont les sens et les créatures, où elle est condamnée à demeurer épanchée, errante et vagabonde, pour punir ses dissipations volontaires.

Il est pitoyable, Théonée, de voir très-souvent des personnes qui gémissent voulant retourner à la récollection du cœur par toutes les industries, et qui ne le peuvent ; c'est qu'elles sont bannies de la cour du prince, comme elles sont vomies du cœur de Dieu, qui châtie, par cette impuissance, la légèreté et l'infidélité de leurs épanchemens. Cette absence et cet exil d'une personne sans récollection opèrent encore une grossière ignorance de l'intérieur ; car comme l'exilé de la cour ne sait pas ce qui s'y fait à cause de son éloignement, cette personne est aussi tout aveugle et stupide pour les choses intérieures, parce que sa dissipation empêche qu'elle n'y fasse jamais de demeure.

§ II.

Le sarment, après le retranchement qu'on en a fait du cep de la vigne, et après qu'on l'a jeté dehors, se dessèche, étant exposé dans le grand air, au soleil et au vent; et c'est ici le second châtiment, dont Dieu frappe une âme dissipée et sans récollection, mais qui est beaucoup plus rigoureux que le premier; car pareillement elle devient toute desséchée sans aucune humeur et sans aucun goût des choses divines. *Et arescet.* L'oraison, la communion, la retraite, et tous les exercices de piété, sont les temps précieux, où Dieu pour l'ordinaire répand l'onction de son esprit, dans les âmes recueillies; parce que la récollection, les fermant toujours du côté de la créature, les ouvre aussi toujours du côté de Dieu, pour en recevoir sans obstacles les communications. Mais une personne dissipée trouve son tourment dans ces exercices de vertu, où elle devrait trouver sa douceur; elle n'y a pas seulement une goutte d'humeur et un filet de rayon; elle ne fait que se traîner à ses devoirs; elle ne fait que gémir et souffrir, où les autres sont avec des délices. Partout ce ne sont que ténèbres, partout une cruelle aridité et une amertume enfiellée: *Et arescet.*

D'où vient cette sécheresse, me demanderez-vous; mais vous, Théonée, répondez-moi, d'où vient que le sarment se dessèche? c'est qu'il est retranché, me dites-vous, et séparé du cep de la vigne, qui lui communiquait toute son humeur et sa vie. Je vous réponds pareillement que cette personne est sans aucun suc de dévotion, parce qu'étant sans récollection, elle est séparée de son

principe ; et ceux qui s'en éloignent, dit David (*Psal.* 72, 27), trouvent leur perte dans cet éloignement. La récollection est comme un filet et un lien, qui attache l'âme à Dieu et à Jésus, cette vigne mystique, ou comme un canal, par lequel s'écoule une divine humeur, et une agréable onction dans l'âme ; ôtez donc cette récollection, l'âme alors par ces sorties étant séparée de son principe, n'a ni suc ni humeur de dévotion, et la sécheresse qui entre jusqu'en son fonds et en ses puissances, lui fait trouver son martyre parmi toutes les actions de piété.

Ah ! quelle désolation de cette âme ! être tout éloignée de son Dieu, ne goûter pas son Dieu, et vivre toujours dans le dégoût et l'amertume des choses divines ! n'est-ce pas là où vous en êtes, cœur évaporé, et vous éloignant de Dieu par vos dissipations, n'en expérimentez-vous pas aussi les éloignemens, par les déplorables sécheresses dont il vous punit et vous persécute !

§ III.

Le sarment étant desséché, on le lie et on le met en fagot. Voici le troisième, mais funeste, mais terrible châtiment que Dieu exerce sur une personne dissipée et sans récollection ; c'est, continue Notre-Seigneur, qu'elle est liée et garottée : *Et colligent eum.* Et de qui ? Des objets créés et des démons dont elle est faite esclave. Son cœur s'écoule, et comme dit un père (*D. L. Just.*), s'épanche tellement de tous côtés par les sens, et va si loin, qu'après, voulant revenir à soi et se recueillir en Dieu, il ne le peut ; d'autant que par ses épanchemens, s'étant donné en proie aux créatures, il est tombé dans leur esclavage. C'est ainsi

qu'une personne est si fort assujettie aux objets des sens, que, par une espèce de déplorable nécessité, elle y est toujours répandue, et ne peut rompre ses liens, tant elle y a contracté d'habitude, et tant elle est charmée.

Mais par sa dissipation elle ne devient pas moins esclave du démon qui la garotte et lui jette les chaînes ; parce que n'ayant pas suivi l'attrait du recueillement et de l'intérieur, quand Dieu l'appelait, c'est une manière de nécessité, dit Tertullien, que le démon la trouvant toute dissipée et hors d'elle-même, en fasse sa conquête et son esclave. Et de fait, il s'en saisit et s'en empare, et il s'approprie si bien cette pauvre malheureuse, la rencontrant à son avantage, qu'elle ne peut plus reprendre avec Dieu dans son intérieur. La voilà donc sous l'esclavage du démon et des créatures, causé par ses épanchemens : *Et colligent eum.* Qu'en arrive-t-il ? ce que j'ai dit, une sorte d'impuissance de se rejoindre presque jamais avec Dieu.

Cette personne voyant bien son désordre, forme de temps en temps des volontés imparfaites de revenir ; mais ce ne sont que des éclairs et de promptes lumières, qui ne servent qu'à lui montrer son malheur, étant retenue de déclarer son retour pour la vertu, par des respects humains qui prévalent et qui rendent ces lumières inefficaces.

D'autres fois étant plus vivement touchée de son déplorable état, dans de certains temps de grâce et de retraite, elle conçoit de généreux propos de sortir de sa dissipation ; mais la force des habitudes qui la lient à ses épanchemens, l'emporte sur toutes ses résolutions.

Enfin, elle fait quelquefois de derniers efforts pour rentrer dans la récollection et dans les voies de sainteté et de salut, connaissant bien qu'elle se perd. Ce ne sont que pleurs et que gémissemens, qu'elle pousse parmi les désordres où elle se voit emportée, afin de fléchir Dieu et de le faire pencher vers sa misère: « mais elle trouve un Dieu » comme inexorable et sourd à toutes ses cla» meurs, qui semble enfin la rejeter après l'avoir » long-temps attendue, dit saint Grégoire de Na» zianze (*Or., 4*), et après qu'elle-même s'en est » détachée la première par ses égaremens. » Voilà l'esclavage et l'état funeste de cette infortunée dans ses dissipations: *Et colligent eum.* Voilà le troisième et le terrible châtiment d'un Dieu.

§ IV.

Le sarment ayant été lié n'est plus bon qu'à être jeté au feu pour y brûler. Nous voici à la quatrième manière prise toujours de la comparaison du sarment, qui achève et consomme la sévérité des châtimens de Dieu, sur une personne dissipée et sans récollection; elle est jetée au feu pour y brûler: *Et in ignem mittent, et ardet.* C'est qu'ayant été garottée comme esclave du démon et des créatures, parce qu'elle s'était éloignée et séparée de Dieu par la dissipation, elle n'a plus aucune aptitude que pour le feu. Il y a le feu des passions et le feu des tentations; et ce sont ces feux qui l'embrasent; car en effet ne voit-on pas que ceux qui sont dissipés et sans recueillement, ont les passions beaucoup plus ardentes? et ne sont-ce pas eux chez qui le feu des tentations jette l'embrasement jusque dans la chair et dans la moelle des os?

« Le sarment, dit saint Augustin (*in Ezec.*), n'a » que deux propriétés : d'être uni au cep de sa » vigne, ou de brûler ; » car son bois ne peut être mis à aucun usage pour en faire quelque pièce de menuiseries ; l'une des deux choses lui est absolument nécessaire, ou l'union avec la vigne, ou le feu. Il en est de même du chrétien, poursuit cet auteur ; car il n'est propre qu'à être uni à Jésus-Christ, ou à brûler ; c'est donc une nécessité, s'il n'est pas uni à Jésus, cette vigne mystique, par l'esprit de recueillement, et si la dissipation l'en sépare, qu'il soit abandonné au feu des passions et des tentations, qui le brûlent comme leur victime. Hélas ! Théonée, les ardeurs infernales où sont de certaines personnes, leur imagination corrompue et grosse des plus abominables peintures, et leurs chutes effroyables en sont de tristes expériences ; et ceux qui ont la clef des cœurs sauraient bien qu'en dire, étant les spectateurs et les témoins des rigueurs que Dieu exerce sur ces esprits extérieurs et sans récollection.

Vous voyez par ce discours comme une dissipation naissante porte avec elle un enchaînement de malheurs ; qu'elle jette l'âme dans l'épanchement et dans l'exil d'elle-même ; qu'elle la désole par les grandes sécheresses ; qu'elle la fait esclave du démon et des objets, et qu'elle l'abandonne à l'embrasement des tentations. « Et elle en est là, » dit Origène (*in can.*), afin qu'elle apprenne par » sa déplorable expérience, quel grand malheur » c'est de vivre toujours hors de soi, dans la con- » naissance de tout ce qui ne nous appartient pas, » et dans la seule ignorance de son intérieur. » Ceux qui liront ces lignes et qui vivent hors de

l'esprit de récollection, se peuvent examiner devant Dieu, s'ils n'en éprouvent pas les colères et les rigueurs, et sous lequel de ces châtimens ils gémissent; ah! que l'examen en peut être triste! Il nous reste maintenant à finir ce traité par la considération du bonheur, que l'esprit de récollection porte dans l'âme.

CHAPITRE VI.

Du bonheur de la récollection.

§ I.

Je pourrai bien, Théonée, vous donner quelque petit trait du bonheur de la récollection; mais il sera si grossier, comparé aux douceurs que l'expérience en donne, que je devrais presque en laisser l'entreprise. Car ceux qui ne sont pas dans cette divine vie, n'en auront pas une assez haute idée, et ceux qui en ont le goût, verront bien que je donne l'ombre pour la vérité. Néanmoins ce que j'en produirai pourra être aussi quelque appas à ceux qui ont déjà entré dans la vie intérieure, et à ceux qui ont pour cela d'assez belles dispositions de nature et de grâce.

S'il y a des peines dans la récollection, comme nous l'avons pu voir, je vous assure qu'on y savoure aussi des délices qui surpassent tous les discours : et si le plaisir n'en est pas connu, c'est qu'il est caché; et il se faut cacher dans la retraite du cœur, pour le trouver et pour le goûter. C'est pourquoi tâchez de rentrer bien en vous-même, pour goûter les vérités que je vais vous exposer. Persuadez-vous donc que dans ce fonds admirable, dans cette infinie capacité, dans cette

solitude de la récollection, il y a deux sources de bonheur, d'où s'écoulent dans l'âme des joies et des douceurs, qui ne sont comprises que d'elle-même.

La première source est de la part des biens, opposés aux peines, dont j'ai fait mention dans le chapitre quatrième. Ce torrent d'épines, pour me servir des termes d'un prophète, est tellement arrosé de faveurs, qu'il en est changé en une source de délices.

1. La première peine de l'âme était ce silence de Dieu, profond et rigoureux, qu'elle ressentait quelquefois, et qu'elle supportait avec courage dans la récollection, c'étaient ces tristes absences et ces éloignemens qui la faisaient gémir; mais elle est après récompensée du retour de sa face, de son aimable présence et d'une divine familiarité; car il n'est pas croyable, ô Théonée! comment Dieu se familiarise avec l'âme dans la solitude de son recueillement, par de simples entretiens. Les colloques y sont amoureux et fréquens dans cet écart de la conscience; c'est là que Dieu blesse incessamment le cœur par la douceur de ses paroles, comme par autant de traits, et que l'âme répond par ses soupirs et par ses élans; c'est là que l'âme, comme un autre Moïse, dans les ténèbres et les nuages de sa récollection, entre avec Dieu en de continuelles privautés. Sainte Thérèse dit d'elle-même, qu'étant dans une solitude extérieure, un petit sifflement qu'elle entendit de la voix de Notre-Seigneur, fut si charmant à ses oreilles, qu'elle en tomba en extase. C'est ce que l'épouse dit aux cantiques (*Cant.*, 5, 6), que sitôt qu'elle eut ouï la voix de son époux,

son âme en elle-même se fondit et s'écoula dans l'excès de ses délices. Dieu parlant ainsi dans la retraite de la récollection ; un seul mot dit au cœur y porte le ravissement : c'est moi, dit-il à l'âme, comme autrefois à ses apôtres (*Luc.*, 4), et une seule parole de cette nature, qui contient éminemment tous les discours, porte et répand dans la substance de l'âme, la paix, la joie et le bonheur.

La seconde peine de l'âme était le froid de cette divine face, et son indifférence, et ses yeux plains de colère, dont l'âme était foudroyée ; mais les retours de Dieu dans le secret de la récollection, sont des caresses ineffables, dont il récompense la longueur et la fidélité de ses attentes. Il est infiniment au delà de toutes les paroles, combien ce désert du recueillement est arrosé et fécondé de mille biens, et quelles sont les manières différentes dont Dieu flatte le cœur. Car n'étant que lui, et l'âme dans cette récollection intime et solitaire, vous diriez qu'il prend son avantage de cette solitude, pour s'oublier de lui-même dans ses communications, tant l'âme et Dieu deviennent une même chose, comme s'il voulait se récompenser aussi-bien qu'elle, de la privation des caresses où il s'était mis.

La troisième peine de l'âme était la représentation de ses péchés et d'autres images funestes, qui faisaient le plus cruel supplice de la récollection ; mais Dieu en efface après tellement les idées, qu'il n'en reste pas un simple trait.

« Tu ne te souviendras plus, lui dit-il chez » Isaïe (*cap.* 54, 4), des confusions de ta jeunesse, » et tu n'auras plus le souvenir de l'opprobre que » te causaient tes crimes, lorsque tu étais éloi- » gnée de moi. »

Car l'âme dans son recueillement, après avoir souffert la persécution de ces monstres, jouit du calme de la plus grande innocence ; elle traite avec Dieu comme si jamais elle ne l'avait offensé, et sentant les dispositions d'une justice originelle, elle a des accès proche de lui, comme une épouse en peut avoir proche de son époux. S'il lui vient quelque mémoire de ses crimes, ils ne sont plus regardés que comme des crimes étrangers, qui ne lui appartinrent jamais : et Dieu essuie tout cela de sa divine main, afin que sa récollection ne soit plus troublée, et qu'elle en goûte les fruits, parce qu'elle en a supporté fidèlement les troubles sans en sortir.

Enfin, la quatrième peine de l'âme en sa récollection, était la surdité et la lenteur de Dieu à écouter ses vœux : mais il arrive une chose prodigieuse, autant qu'elle est aimable : le croiriez-vous, Théonée ? c'est que l'âme, parce qu'elle a été courageuse et fidèle à ne pas sortir de sa récollection pour tous les rebuts de Dieu, et parce qu'elle ne s'est pas lassée de l'attendre, y entre après avec une incroyable facilité, pour jouir de Dieu comme il lui plaît. Vous jugeriez que dans ce fonds d'elle-même, Dieu est à ses gages, dit saint Augustin (3, *in Joa.*), pour en écouter les vœux et pour les exaucer (oh ! que ceux qui en ont l'expérience le comprennent bien !); car elle le goûte quand elle le veut ; elle le voit aussitôt qu'elle l'appelle ; elle s'y unit au premier mouvement qu'en conçoit son cœur ; elle n'a qu'à fermer les yeux pour être en contemplation ; vous diriez que s'étant faite pour Dieu volontairement prisonnière dans sa récollection, elle y tient aussi Dieu comme son prisonnier, ô la merveille ! ô l'amour ! ô le prodige de cet état de récollection !

§ II.

La seconde sorte de bonheur d'une âme recueillie se prend de la part des dons du Saint-Esprit, qui lui en fait pour l'ordinaire une abondante infusion. Je vous donne ici un crayon, qui définit proprement, et qui en même temps découvre l'excellence d'une personne de recueillement. Elle entend savamment les choses divines; car elle a toujours les yeux sur ce grand livre de sa conscience, où Dieu parle et où il écrit, « non pas avec » l'encre, dit saint Paul (2 *Cor.*, 3, 3), mais avec » les caractères de son esprit divin (*Eccl.*, *c.* 4). » Et c'est là où il lui découvre encore ses secrets et où il lui communique des trésors de science. C'est pourquoi vous en voyez qui, ne faisant presque jamais de lectures, parlent néanmoins de Dieu comme des anges; c'est que la récollection où elles sont toujours, est une divine école, dont le maître et le docteur est le Saint-Esprit, qui ne cesse point de leur faire leçon, leur découvrant ses secrets, les trésors de la grâce, et les mouvemens de la nature.

Cette personne savoure avec une admirable facilité tout ce qui est de Dieu; une lecture, une seule parole, un ton de voix, c'en est assez pour toucher sensiblement son cœur. Cela vient de ce que la récollection, d'où elle ne sort point, la conserve toujours dans une divine onction, qui la fait aussitôt goûter tout ce qui porte à Dieu : il en est comme d'un luth toujours bien tendu, qui rend un agréable raisonnement, pour peu que la main en touche les cordes; de même la récollection tient l'âme toujours bien tendue vers Dieu, en sorte que le moindre discours de cette nature

qui lui frappe l'oreille, soit la lecture d'une ligne, soit un seul ton de voix, fait incontinent que son intérieur est doucement ému, et que le corps en tombe quelquefois dans une douce défaillance. Et c'est pour cela que tous ceux qui sont dans ce profond recueillement, ont peine de faire des lectures; parce qu'à l'ouverture du livre, la douceur aussitôt les prend au cœur, et l'occupation les remplit, sans leur permettre de passer outre.

Cette âme recueillie craint encore la moindre imperfection, jusqu'à un acte humain, parce que la récollection où tout se voit, et où tout se sent, la forme et l'habitue à une certaine tendresse de conscience. Il est étrange comme dans cette disposition, une légère ombre d'un petit mal fait peine à l'esprit; de là naît aussi cette continuelle pureté qui est inséparable d'une âme recueillie, et qui en fait une demeure digne de Dieu; car la récollection est une disposition qui rejette incessamment tout ce qui vient des créatures, et qui fait incessamment une évacuation de tout ce qui peut la souiller.

Davantage, cette personne est forte pour soutenir toutes les attaques des hommes et des démons; parce que sa récollection lui est comme un donjon et une retraite, d'où elle regarde les vains efforts qui lui sont faits, et jusqu'où les faibles coups de ses ennemis ne peuvent porter; étant vrai que dans ce retirement intérieur l'âme y est si forte et si assurée avec son Dieu qu'elle y est comme inaccessible à tout ce qui la veut ou blesser, ou corrompre, ou troubler. « Car c'est Dieu, selon Job » (*c.* 1, 10), qui par soi-même environne comme

» d'un fort boulevart, son intérieur et toute la » substance de son âme. »

Ce ne serait jamais fait de vous dire les différentes faveurs que le Saint-Esprit départ à cette personne dans son recueillement ; parce que ce recueillement de l'âme est l'attrait de Dieu ; et pour me servir des termes de Jérémie (*c.* 2, 24), » étant accoutumée dans cette solitude intérieure, » elle attire par l'ardeur de ses désirs le divin » souffle de son amour qui est Dieu. » Ou plutôt ce recueillement se peut en quelque manière définir le centre de Dieu hors de soi-même, où il se rend et se repose ; car il n'attend, sinon que l'âme se défasse de tout le créé, pour venir dans elle, c'est la récollection qui la défaisant prépare la demeure de Dieu.

C'est par cette récollection que l'on devient indépendant des temps, des lieux, des personnes, des occupations, l'âme restant toujours dans ce fonds, où elle est gardée et où elle se retire contre tout ce qui attaque les dehors. Quand l'homme et la femme contractent alliance, ils demeurent sous un même toit, et il n'est rien qui doive séparer ce que Dieu a assemblé et uni (*Matth.*, 19, 6). Quand une âme a pris Jésus pour son époux, elle n'a plus avec lui qu'un même logis dans le fond de cette récollection et de sa conscience; il n'est donc point de créé, point d'objets et d'occupations qui doivent désunir ce que Dieu a conjoint, et retirer l'âme du recueillement de son cœur où Jésus son époux habite sans cesse avec elle.

Après ce que j'ai dit si amplement sur cette matière, ne conclurez-vous pas, Théonée, de vivre tout enseveli et recueilli en vous-même ? Puisque

la récollection est le souverain bonheur de l'âme, l'éminente maxime pour la perfection, le chemin court qui mène à Dieu, la demeure de Dieu, un fonds de science, et une source de douceurs ?

MAXIME II.

Pour bien conduire une âme à Dieu, il en faut purifier sans cesse l'intérieur et l'extérieur.

§ I.

Ne vous étonnez pas, Théonée, si parmi tant de personnes qui se donnent à Dieu, on n'en voit pas beaucoup qui, après une généreuse conversion, entrent bien avant dans les voies de sainteté. Faites-y, je vous prie, réflexion, et vous trouverez qu'il y a souvent des conduites qui y font obstacle ; car c'est une manière pour maintenir la conversion de ces personnes, et pour les mener à Dieu, assez ordinaire à quelques directeurs, de les jeter dans l'extérieur ; aux uns, de les engager dans les pratiques de dévotion ; aux autres, de les porter aux fréquentes communions ; à ceux-là, de les conduire par des pénitences corporelles, et ainsi du reste. Ces façons de conduire sont louables, considérées en elles-mêmes ; mais elles ne le sont plus, si l'on pense par là avoir tout fait pour perfectionner ces âmes, pendant qu'elles ont le cœur et les sens pleins de corruption ; qu'on laisse le mal véritable dans sa source ; qu'on demeure seulement dans les dehors, et que souvent les esprits s'entretiennent d'une dévotion qui n'a que l'apparence.

Le croirez-vous ? qu'on n'ose pas quelquefois entreprendre ce grand travail, de purifier une

personne jusques au fond, en arrachant et en détruisant par toutes les voies d'épreuves et de mortifications, parce qu'on ne veut pas l'effaroucher, de crainte qu'elle ne s'éloigne ? En vérité, n'est-ce pas une chose bien indigne que l'on aime quelquefois mieux perdre la perfection d'une personne, que la personne même, immolant ainsi une âme à ses petits intérêts ?

Les pénitens aussi ne veulent pas joindre souvent à ce travail, de purifier l'extérieur et l'intérieur, par une mortification continuelle ; parce que cet exercice est trop rude, et que pour cela il faut être une perpétuelle victime : quoique cependant ils soient dans la fréquentation des sacremens, dans l'oraison, dans des actions de charité, dans bien des méthodes spirituelles et dans quelques austérités du corps. Toutes ces choses ne font ordinairement qu'entretenir l'opinion d'eux-mêmes, lorsqu'ayant, d'une part, ce dehors spécieux, ils ont de l'autre une corruption universelle d'esprit, de cœur et des sens, qui est cachée sous ce beau voile.

De ce défaut de ne pas purifier son cœur, nous en voyons arriver deux grandes misères dans les âmes : elles n'avancent point dans la vertu, et elles se rendent incapables des dons de Dieu. Car vous n'irez jamais bien avant dans la perfection, que vous ne mouriez à vous-même : cette vérité n'est point disputée. Et comment s'opère cette mort, à votre avis ? Elle s'opère à la façon que toutes les choses meurent, qui n'est point autre que par la séparation. Et c'est cette séparation qui purifie : car le cœur et les sens ne font que s'attacher à tous les objets, dont ils se souillent : je les fais voir tout au long, dans la

maxime de la mortification des sens, livre 1, maxime 6. Il les en faut donc séparer pour les purifier ; et c'est par là que l'on meurt à soi-même, et que l'on entre dans les voies de perfection : ce que vous ne ferez jamais, Théonée, et vous ne ferez que vous occuper d'une ombre de vertu, si vous ne vous appliquez solidement à vous purifier de toutes les façons.

Ce défaut fait encore que l'âme devient totalement incapable des dons de Dieu. Car je veux que vous soyez dans les actions de charité, dans les communions, dans l'oraison, dans quelques austérités corporelles, néanmoins tous ces exercices de piété ne font pas la principale et la dernière disposition de l'âme pour ces dons divins, puisque avec tous ces exercices, les sens et le cœur peuvent être pleins de corruption, comme il se voit en beaucoup de personnes, qui, étant par routine dans toutes sortes de dévotions, ne laissent pas d'être pleines d'elles-mêmes. Mais c'est la pureté intérieure qui donne cette captivité aux dons de Dieu.

Et cela est si vrai, que vous ne remarquerez jamais aucun trait de faveur divine dans ceux qui, étant par coutume en des pratiques de dévotion, ne s'appliquent point à cette vie de pureté ; au contraire, vous verrez toujours de rares communications dans les âmes, de qui tout le soin est de se purifier jusqu'à un regard, et à un point de la plus légère imperfection. C'est donc à cette pureté où il faut aller incessamment pour avoir le cœur ouvert aux dons de Dieu ; sans laquelle, Théonée, vous serez à jamais banni de ce divin commerce, qui demande pour son fonds une âme dégagée, pure et toute morte.

§ II.

De ce que je viens de dire, il faut conclure que dans la vie spirituelle le plus grand soin doit être de purifier l'âme, et non pas de s'occuper d'une infinité d'exercices, bons et louables à la vérité, mais qui ne font pas l'essence de la vertu; en voici la raison.

Dieu et la créature, chacun de son côté a son emploi. Le propre du directeur et du pénitent, à le prendre exactement, n'est point autre que d'ôter et de purifier; parce que cette occupation dépend de l'un et de l'autre, et est proportionnée à leurs pouvoirs. Il n'en est pas de même du reste, comme de s'élever, de voir, de goûter, de comprendre; cela passe notre capacité; ou si l'on y peut quelque chose, l'expérience fait bien connaître que c'est avec des peines et des gémissemens, qui montrent assez que ce n'est pas notre obligation. Mais le propre de Dieu est de mettre dans l'âme, de la remplir, et de lui faire communication de ses dons; c'est-à-dire, de l'éclairer, de l'échauffer, de l'unir, d'y répandre ses douceurs; parce que ses dons sont à lui, et font son propre bien. C'est pourquoi la créature n'a qu'à se tenir aux termes de son devoir et de son occupation, se vidant et se purifiant; et alors étant purifiée par ce vide, Dieu ne manque jamais de faire aussi de sa part, se déchargeant dans ce vide purifié, par l'abondance de ses communications. Car ce n'est pas moins la nature de Dieu, de se communiquer avec profusion à tous les cœurs qui lui sont ouverts et préparés, que ce l'est du soleil, d'entrer partout, et d'éclairer où les objets lui sont exposés, sans obstacle qui en empêche les irradiations.

§ III.

Mais enfin, étant persuadé du besoin de se purifier comme du moyen principal et sublime pour aller à Dieu, vous me demanderez, Théonée, quelle est la manière de cet exercice. Je vous dirai qu'il y en a deux voies : nous nous purifions nous-mêmes, c'est la première voie; Dieu nous purifie, c'est la seconde voie.

La première qui nous regarde a pour son objet tout ce qui nous peut souiller, ou comme péché, ou comme imperfection. Se purifier de ce qui est péché, est une chose commune à tous les hommes; et nous ne parlons pas ici de cette manière de purgation, dont l'obligation n'est pas moins conçue qu'elle est rigoureuse; mais le propre du spirituel est de se purifier des choses les plus indifférentes, et qui ne sont pas animées de l'esprit de la grâce.

Voici donc son emploi et son exercice continuel; il interdit sans relâche à ses sens tout ce qui en peut favoriser les épanchemens déréglés, ou bien en flatter les inclinations; et c'est assez qu'une chose leur soit agréable pour leur en faire le refus. Il étouffe tous les mouvemens du cœur et de l'esprit qui se voudraient contenter par quelque saillie et quelque démonstration; et son attention est incroyable pour réprimer les moindres actes, soit extérieurs, soit intérieurs, afin que l'humeur, la nature et l'esprit humain ne les anime jamais : mais un esprit de grâce et de sainteté. C'est ainsi qu'incessamment il purifie les sens et le cœur, éloignant tout l'agréable, et redressant par un esprit intérieur tous les actes naturels, qui à tout moment sans cela seraient terrestres, et dégénéreraient à une vie animale.

La seconde voie de se purifier se prend du côté de Dieu, qui fait dans l'âme cette opération; et elle a pour objet les consolations, les sentimens et les lumières. Afin de la purifier, il la dépouille souvent de tous ces biens spirituels; et c'est lui seul, et non pas la créature, qui doit faire ce dépouillement. Car comme ce n'est pas vous, Théonée, qui vous remplissez de ces divines richesses, de lumières, de consolations et de sentimens; mais Dieu uniquement qui a la clef de ces trésors, c'est aussi lui seul qui a droit de vous en dépouiller quand il lui plaît, comme c'est à vous de les recevoir humblement quand il trouve bon de vous les communiquer.

Ce serait en vous une témérité et une humilité trompeuse de vous défaire de ces biens dont Dieu vous enrichit sous des prétextes de dégagement et de plus grande pureté. Il vous faut simplement recevoir l'aumône qu'il vous donne pour les fins qu'il connaît, et préférer votre simplicité et la bassesse de votre indigence, au désir affecté d'un dépouillement mal conçu. Il purifie donc l'âme par le dépouillement de tous ces biens de grâce, comme je le montrerai ailleurs dans la seconde maxime du livre 3, parce que, pour spirituels qu'ils soient, le cœur humain ne laisse pas de s'y attacher et de s'en souiller par ses attachemens. De sorte qu'une personne doit être dans l'exercice continuel de cette purification, y travaillant de son côté par l'éloignement de tout ce qui peut flétrir sa pureté, et recevant du côté de Dieu son opération par la ruine et par la mort de tous les biens de grâce, selon les conduites particulières de sa providence.

§ IV.

De ce que je viens de dire il faut tirer quelques conséquences remarquables, Théonée, pour votre conduite: 1. Que le premier de vos devoirs dans la vie spirituelle, et votre grande maxime devant être de vous purifier, vous devez vous y appliquer à tout moment, parce qu'il n'est rien dans vous qui à tout moment ne tombe dans la corruption; et si vous en laissez un peu le travail, vous verrez bientôt ce vase d'iniquité s'en remplir jusqu'à l'excès.

2. Que tous ceux-là perdent temps, qui, pour aller à la perfection, prennent quelque autre méthode que celle de se purifier; car toute autre manière, laissant toujours la corruption dans l'âme, c'est ne rien faire, pendant que le principe du mal n'est point ôté. L'on s'attache à des voies de perfection qui sont éclatantes, ou pour les belles idées, ou pour la rigueur des mortifications, et l'on ne veut point entrer dans cette voie de purification, parce qu'elle est simple, secrète et immolante.

3. J'infère encore que c'est le propre de Dieu d'enrichir l'âme, de l'éclairer, de la consoler et de l'élever, sans qu'elle doive se travailler, pour goûter et sentir, pour voir et connaître si elle s'avance et fait progrès; car son unique travail doit être de se vider incessamment, abandonnant tout autre soin à la conduite de Dieu.

4. Mais aussi j'infère que Dieu ne manque jamais de se répandre dans une âme vide et purifiée, non plus que le rayon d'entrer dans une chambre aussitôt que les fenêtres en sont ouvertes. De sorte que, sans tant se tourmenter pour se perfection-

ner, pour comprendre et pour goûter les choses divines, elle se trouve, et dans les goûts, et dans les lumières, et dans les ardeurs, et dans les élévations aussitôt qu'elle s'occupe simplement et se borne à se purifier : parce que ce divin soleil qui bat et rayonne toujours sur une âme, ne trouve plus d'obstacles à son opération.

C'est donc bien en vain se tourmenter pour trouver Dieu, lorsqu'on court après cent conceptions belles et recherchées, puisqu'il ne faut qu'ôter pour le trouver. Oh! que cette divine pureté a besoin d'être comprise! et c'est ce qui m'oblige, dans la maxime suivante, de donner tout le jour que je pourrai à ce dépouillement, où j'estime que consiste le véritable point de la vie spirituelle.

MAXIME III.

Le directeur doit avoir pour soin principal de dépouiller le cœur de toute affection trop tendre et trop naturelle, pour petite qu'elle soit.

Comme mon dessein n'est pas de présenter des maximes pour retirer du vice les personnes qui y sont engagées, mais seulement pour favoriser les saintes âmes dans les voies de perfection ; ma pensée n'est pas aussi de condamner tout amour des créatures, puisqu'il y a des sujets et des circonstances où l'on peut aimer raisonnablement, non plus que de m'arrêter à combattre celui qui est essentiellement mauvais, puisqu'il porte avec soi sa condamnation.

Je ne veux parler que de certaines inclinations trop naturelles et sympathiques, et de certaines amitiés qu'on se persuade être innocentes, où il

se voit des personnes spirituelles et vertueuses s'en embarrasser quelquefois comme les autres.

C'est pourquoi je dis qu'il faut apporter un soin très-attentif et délicat pour en dépouiller entièrement les âmes que l'on conduit. Et comme les effets de ces amitiés trop naturelles, et de ces inclinations faussement innocentes, sont les caresses, les paroles affectives, les tendresses manifestées, et toutes les autres manières douces et engageantes qui entretiennent ces liaisons et ce commerce; c'est ce que je dis qu'il faut retrancher et faire mourir totalement. En voici les preuves, les motifs et les avis, que je pense être capables de persuader et de rappeler des esprits qui ne seront pas révoltés.

§ I.

Il faut renoncer à toute amitié tendre et naturelle, Théonée, et en étouffer les mouvemens, comme un agréable poison qui corrompt le cœur, lors même qu'il le satisfait (ô la dure sentence pour ceux qui sont dans l'erreur, qu'on ne peut vivre absolument sans quelque douceur de confidence et d'amitié!) il y faut pourtant renoncer, parce qu'ordinairement le cœur repose dans la personne qu'on aime et non pas dans Dieu, qui doit être l'unique repos du cœur humain; car faites réflexion qu'on a un certain acquiescement dans la personne aimée, où l'esprit demeure comme dans son centre. L'on n'a de douceur que dans sa possession, l'on en cherche incessamment la présence, et le cœur sent une paisible satisfaction, quand il est proche de ce qu'il aime.

La chose passe plus avant; une personne qu'on aime d'inclination et d'amitié devient l'idole du

cœur, n'étant rien qui ne lui soit immolé. Car prenez garde, comme elle a toutes vos douceurs et vos tendresses, comme toutes vos pensées y vont pour s'en occuper, comme il n'est point de temps bien passé qu'en sa compagnie. Tout cela n'est dû qu'à Dieu, et on lui dérobe ces doux mouvemens du cœur pour en faire un transport et une immolation à la créature. Ah! quelle lâche trahison et quel indigne outrage fait à celui pour qui le sacrifice de tous les cœurs serait toujours trop petit! Jamais, Théonée, non jamais, vous ne comprendrez assez combien sur toutes choses Dieu a peine que les tendresses du cœur de l'homme soient données à quelqu'autre qu'à lui.

Mais que de troubles et que d'agitations naissent de ces amitiés fades et sensuelles! Si l'on choque ce que nous aimons, son intérêt blessé nous blesse; s'il s'en faut séparer, ce sont des tranchées de cœur et des amertumes qui payent bien les douceurs qu'on a goûtées; si l'on en reçoit de l'indifférence et des froideurs, ce n'est que mélancolie et qu'inquiétude pour en examiner et en découvrir la cause. Mon Dieu! que de tourmens à un cœur qui est engagé, et que ce juste châtiment lui est bien dû!

Ne m'alléguez pas que ces amitiés sont innocentes, car je le veux; mais ne savons-nous pas que pour l'ordinaire les plus innocentes inclinations amollissent, et puis de je ne sais quoi de mol et de tendre, dégénèrent peu à peu à la chair, où la pureté la plus angélique se flétrit souvent, si du moins elle ne fait pas naufrage? Cela vient de ce que, comme il n'est rien qui purifie à l'égard de l'amour divin, parce qu'il porte dans l'âme un feu céleste, dont le propre est de consu-

mer le sujet pour le diviniser; de même il n'est rien qui souille comme l'amour humain, parce qu'il porte un feu terrestre et grossier, dont la matière et la bassesse corrompent la masse du corps, et ternissent le bel éclat de l'âme.

Et si vous en voulez voir encore le principe de plus loin, je vous dirai que la corruption est ordinairement beaucoup plus grande des choses délicates que de celles qui ne le sont pas; cette vérité est évidente dans toutes les choses naturelles. Or la partie de nous-mêmes la plus délicate n'est-ce pas le cœur, où les inclinations et les amitiés s'engendrent? N'est-ce donc pas là où la plus grande corruption de l'homme se forme, et beaucoup plus que de la part de ses autres déréglemens?

Et pour vous mieux découvrir ce poison, sachez qu'une simple tendresse d'amitié naturelle est capable d'étouffer toutes les tendresses divines, dont la délicatesse a cela de particulier, qu'elles veulent être seules et sans mélange d'un mouvement affectif le plus léger, et en apparence le plus innocent. Qu'il faut bien goûter et comprendre Dieu pour comprendre cette vérité!

La conséquence de ceci est que celui qui n'est pas dégagé parfaitement de toute amitié humaine, n'aura jamais l'esprit d'oraison (ô la perte déplorable!), parce que l'oraison est une occupation et un exercice du cœur qui s'unit à Dieu, ce qui ne se peut faire pendant que le cœur est souillé de quelque amitié fade et sensuelle. Se rendre incapable de converser intérieurement avec Dieu. Ah! Théonée, cela se comprend-il?

J'ajoute à tout cela qu'il n'est point d'imperfection et de déréglement d'esprit qui fasse obstacle, et qui apporte retardement à la perfection,

comme les amitiés, parce que les autres misères humaines partent d'un principe moins noble et moins criminel; mais les amitiés coulent principalement du cœur, qui est la plus belle de toutes les sources, dont les écoulemens ne devraient être que pour Dieu. En voilà bien assez pour montrer comme les amitiés sont pernicieuses, et que les plus légères affections du cœur détruisent tous les desseins de perfection que Dieu a sur une âme. Hé! que malheureux donc est le cœur qui aime sa ruine et sa mort pour une si petite satisfaction!

§ II.

Voici quelques motifs pour achever de vous convaincre que vous ne devez aucun mouvement de tendre amitié que pour Dieu. L'avez-vous bien considéré, que votre cœur est proprement le siége et la demeure de Dieu? Il y est en ce monde par sa grâce; il y est par son corps dans la communion; et dans la gloire, il y est par l'exposition et par le spectacle de ses grandeurs. Ne sera-ce donc pas une profanation et un outrage, si ce cœur donne entrée à la créature par quelques amitiés et par quelques inclinations? Votre cœur, Théonée, ah! votre cœur étant le trône de Dieu, aucune idole n'y doit être placée: et vous devez avoir une vénération sacrée pour tous ses mouvemens, afin qu'il n'en sorte pas un seul qui ressente la chair et le sang. Puisque c'est le lieu de Dieu, Dieu seul donc en doit faire toute la plénitude et l'occupation, et le corps ne doit pas être plus plein de son âme seule que le cœur doit l'être de tout son Dieu. Jugez après cela si une amitié molle et humaine doit seulement avoir accès dans ce sanctuaire de la divinité.

Mais n'avez-vous pas conçu comme Dieu ne peut supporter que l'âme s'attache aux sensibilités les plus spirituelles? Il n'importe qu'elles soient hors du sens et de la matière, qu'elles soient intellectuelles et célestes, qu'elles soient divines; c'est assez qu'elles ne soient pas Dieu lui-même, et que l'âme s'y attache pour faire que Dieu aussitôt se retire, tant cet esprit pur veut être seul, à qui nos cœurs se lient uniquement. Si cela est vrai, comment pourra-t-il supporter dans le cœur une sensibilité animale, qui est le fruit gâté et corrompu des amitiés? Et comment n'aura-t-il pas de l'horreur pour un cœur qui est toujours nourri et souillé de ces fades attachemens?

Enfin, pensez que l'amitié qu'on a pour quelqu'un est un outrage fait à la première beauté. Car si la beauté veut l'amour, cette beauté première, pour qui les amours de tout le paradis se consument, ne doit-elle pas uniquement avoir celui de nos cœurs? Et n'est-ce pas pour elle que toutes nos tendresses, toutes nos caresses et tous nos feux se doivent épuiser? Tout ce qu'il y a de grâces et de perfections naturelles dans les créatures, ne vaut pas seulement un de nos regards et un simple mouvement de nos cœurs. Il faut que toutes nos inclinations et nos douceurs soient immolées à cette première beauté, qui en veut rigoureusement les tributs. Car comme elle aime infiniment, aussi veut-elle être aimée de toute notre capacité, sans souffrir qu'une douce parole, et que la moindre tendresse d'amitié lui soit dérobée. Cela n'est-il pas juste, de ne pas déshonorer nos cœurs en les abaissant, et de les anoblir en les élevant à celui qui est le seul beau et le seul admirable.

§ III.

Il me reste à vous donner quelques avis sur cette matière, la plus délicate de toutes les matières. 1. La grande règle qu'il se faut proposer dans la conduite des âmes est de les mener à Dieu par voie de mort, comme je le ferai voir dans la maxime quatrième. Or, entre toutes les morts différentes, dont l'homme est capable, celle du cœur est la plus nécessaire. Car que le cœur vive dans la mort de tout le reste, c'est n'avoir rien fait pour la vertu. Et si le cœur est mort, tout ce qui est dans nous meurt par la même suite, et par la même nécessité que les branches et le tronc meurent, la racine étant morte. Et cette mort du cœur ne s'opère parfaitement que par la privation de tout amour humain qui en fait la vie.

2. Aussitôt que vous sentirez naître en vous une tendresse d'inclination pour quelque personne, ah! pour Dieu, étouffez-la sans différer, quelque innocente et spirituelle qu'elle vous paraisse; parce qu'entre cet amour innocent et l'impur, il n'y a guère de milieu; et il est rare que, commençant d'aimer innocemment, le cœur enfin n'en devienne tout souillé.

3. Mais qu'y peut-on faire, me direz-vous, quand ces mouvemens sont involontaires? car le cœur a souvent des tendresses qui ne sont pas libres, et que l'on souffre avec peine, sans pouvoir les étouffer. Je vous réponds qu'il faut retrancher tout ce qui peut nourrir et fomenter ce feu naissant, que vous devez vous refuser tous les témoignages d'affection, observer tous vos regards, n'être point dans un petit commerce de présens, et n'avoir que les communications nécessaires. C'est

ainsi que vous pouvez fermer la plaie naissante de votre cœur ; ces manières d'agir étant ordinairement celles qui entretiennent le mal et qui l'augmentent.

4. Que si, avec toutes ces vertueuses précautions, votre cœur ne laisse pas de ressentir toujours les atteintes d'une tendre amitié, souffrez-en la tendresse comme un martyre d'autant plus dangereux et moins supportable qu'il est agréable au cœur.

5. Soyez grandement avisé en ce point, de ne jamais manifester votre inclination à la personne qui en est l'objet ; car hélas ! Théonée, hélas ! combien en est-il à qui cette manifestation a été le commencement de leurs malheurs ?

6. Mais quoi, si c'est un directeur pour qui l'on a ces amitiés ? dites plutôt, si vous voulez, que c'est un séraphin incarné, pour qui vous avez ces tendresses ; je vous l'accorde, et je vous répondrai avec tout cela, qu'il faut les faire mourir ; car une inclination est d'autant plus à craindre, qu'elle paraît licite et innocente.

7. Mais derechef toute inclination tendre est-elle blâmable à l'égard d'un directeur ? Je vous réponds encore que je ne suis pas assez dur pour la condamner dans une personne commençante, ou faible, qui en a besoin, afin d'être capable de profiter, par estime de son directeur, et par soumission à ses avis ; quoique cela même doive être encore bien tempéré ; mais je dis aussi que dans des personnes avancées, et déjà fortes, il ne faut nullement tolérer ces inclinations affectives, que l'on doit sans cesse faire mourir par cent façons, afin que dans l'usage d'un directeur, dont on ne doit pas se retirer, le cœur néanmoins apprenne à se former au parfait dépouillement.

MAXIME IV.

Il faut aller à Dieu par voie de mort, de privation, de destruction de soi-même, et non par voie d'excellence et de sublimité, qui est dans la vertu.

J'ose vous dire une chose, Théonée, que nous ne savons que trop par expérience, à savoir, que pour aller à Dieu, une certaine manière dangereuse règne en bien des esprits, qui, laissant la vérité, ne courent qu'après son éclat. Cette manière est que la vertu n'en est plus regardée que comme belle et illustre; et que se portant à la perfection, ils ne le font que dans des idées nobles et relevées, comme si travailler à se faire vertueux, c'était travailler à son élévation.

N'est-ce pas là une chose bien déplorable, que sortant de l'esprit corrompu du siècle, on le transporte jusque dans la région de la sainteté? L'on aspire aussitôt à l'amour de Dieu, parce que le feu en est beau, et que cette voie est noble et sublime. Si l'on s'attache aux austérités, c'est que le courage et la générosité y éclatent; le zèle des âmes emporte souvent, parce que la chose est grande, et digne des grands cœurs; l'on s'étudie à la paix intérieure, parce que la douceur en est charmante; et si l'on travaille à la spiritualité, c'est que cette vie divine a un admirable attrait, et que sa grandeur anime facilement à sa recherche.

Mais combien en est-il qui se proposent d'aller à la perfection par voie de mort, de privation et de destruction d'eux-mêmes? L'on rejette ces idées comme trop tristes et trop rigoureuses, qui ne sont bonnes qu'à effarer les esprits, et qui ne

sont propres, dit-on, que de ces directeurs austères et mélancoliques.

Voilà comme les plus justes conceptions de la vertu sont souvent reçues ; et c'est aussi pour cela qu'en ces sortes de personnes la spiritualité n'est qu'une pure tumeur d'esprit, par un amour secret et caché de sa propre excellence. Pour l'intérieur, l'on aime une certaine plénitude de connaissances et de lumières ; pour l'extérieur, l'on aime à connaître tous les spirituels et les mystiques, à conférer très-souvent, à montrer qu'on en sait et qu'on a la fine intelligence des choses de conscience. Il est donc vrai qu'il y en a qui ne cherchent que le grand, que l'éclatant, que le lumineux, en cherchant la vertu et la perfection : ce qui m'oblige d'avancer trois vérités, que je pense être infiniment nécessaires, pour avoir le bon esprit dans la vie spirituelle.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE VÉRITÉ.

Pour aller solidement à la perfection, il y faut aller par la mort de tous les désirs.

§ I.

Les désirs sont ardens ordinairement en ceux qui commencent, et presque en toutes personnes, aussitôt que la grâce les touche de quelque douce atteinte ; elles déploient alors et étendent tous leurs désirs, et elles portent leur feu à tout ce qui est de grand et de parfait. Je le sais bien, Théonée, qu'il est bon de désirer ; que Daniel est loué dans l'Ecriture, pour avoir été un homme de désirs ; et que le divin Sauveur appelle bienheureux ceux

qui ont faim de la justice ; cela est vrai, et le désir n'est jamais trop ardent, quand c'est le Saint-Esprit qui fait désirer et qui fait gémir ; je dis même qu'il est juste que le chrétien désire les bonnes choses.

Mais, ne m'avouerez-vous pas que tous ces désirs de vertu, et de paix, et de perfection, et de possession de Dieu, sont très-souvent des désirs purement humains, et des feux naturels : je dis pour cela qu'il faut beaucoup faire, sans allumer ainsi humainement tous ces feux ; je dis, avec saint François de Sales, qu'il faut désirer peu en particulier, ou le désirer fort simplement : ce qui me fait avancer cette maxime : Qu'il est très-sanctifiant de mourir à toutes sortes de désirs, puisque c'est l'amour-propre qui en échauffe d'ordinaire les ardeurs. Je veux vous le faire avouer par la propre expérience de votre cœur.

N'est-il pas vrai que les désirs les plus saints d'une chose que vous ne possédez pas, et de quelque événement qui anime votre attente, vous donnent toujours quelque pointe d'inquiétude, et vous causent de temps en temps des tranchées, ou par appréhension que les choses ne réussissent pas, ou par impatience que l'effet en soit trop retardé ?

Mais dites-moi si ce que vous désirez n'est pas beaucoup moins que la paix de votre âme que vous perdez ? Et n'est-ce pas cette paix qu'il faut acheter par la perte de tous les biens les plus précieux, puisqu'elle est tout bien éminemment ?

De plus, ne me confesserez-vous pas que d'ordinaire tout désir se termine au sensible et au délectable ; car l'esprit humain veut insatiablement, où voir, où goûter, où comprendre les choses divines.

Davantage, d'où pensez-vous, Théonée, que l'on doive prendre le principe des désirs ? Je vous le dirai : cela vient de ce que personne ne peut supporter la pauvreté d'esprit ; et ne le pouvant, l'on prétend par les désirs, s'enrichir de ce qu'on n'a pas, fuyant ainsi, comme je le montrerai, la plus sainte disposition de l'âme.

Et ne me dites pas que ce seront souvent des désirs que le cœur a de posséder son Dieu ; dites plutôt que l'on désire la douceur de la possession, bien plus que la chose possédée ; l'usage sensuel que l'on en fait, quand Dieu se communique, en prouve assez la vérité.

Enfin prenez-y garde, que chacun pour l'ordinaire ne désire que ce qui lui plaît, et non pas simplement ce que Dieu veut ; les choses les plus conformes et les plus agréables étant toujours l'objet de nos désirs, qui sont piqués et enflammés par cette agréable convenance et cette conformité. Qui ne désire que ce que Dieu veut, ne fait qu'attendre, rabattant la chaleur de tous ces désirs remuans, et les faisant mourir dans cette divine volonté, en qui la sienne a passé heureusement.

§ II.

Ne voyez-vous donc pas comme tous ces déréglemens, qui se rencontrent dans les désirs les plus saints, vous obligent à y mourir ; et que c'est perdre son plus grand trésor, qui est le calme de son âme, pour aller après des biens que l'immortification et la sensualité poursuivent ?

Resserrez-vous donc dans cette précieuse maxime ; je n'aime, et je ne veux uniquement que l'état présent où je suis, hors le péché, soit pour les dispositions intérieures, soit pour l'extérieur ;

en quelque état déplorable que je sois, dans moi et hors de moi, c'est l'objet de ma volonté et de mon amour, et j'y borne tous mes mouvemens; je laisse le passé, et je ne m'étends point sur le futur; je demeure là sur mon point, et ma disposition présente fait mon centre, où je repose; parce que j'y vois la volonté de Dieu présente et manifeste, où je fais mourir tous mes désirs, ayant mes assurances de ce que j'ai et de ce que je suis, et non pas de l'objet de mes désirs.

Ah! Théonée, que cette maxime est divine, de fixer ainsi sur son point et sur l'état où l'on est, faisant cesser toutes ces agitations du cœur, que les désirs ont coutume d'exciter; c'est ce que je traite fort au long dans la maxime 8, livre 3. Avec cette maxime, toutes les misères sont aimables, toutes les disgrâces, tous les délaissemens, toutes les désolations; l'on se fait une divine chaîne de son état présent; l'on s'enveloppe dans ses pauvretés; l'on y demeure comme dans les embrassemens actuels de Dieu; et l'on ne forme pas même un soupir, pour avoir plus que ce que l'on a et pour avoir moins que ce que l'on possède.

CHAPITRE II.

SECONDE VÉRITÉ.

Pour aller solidement à la perfection, il faut y aller par le soutien de toutes les privations.

§ I.

Il n'y a rien où il faille, ce me semble, être bien façonné dans la vie spirituelle, comme à supporter toutes les sortes de privations, qui sont beau-

coup plus rudes et plus fréquentes que ne sont pas les autres épreuves ; et parce que l'importance n'en est pas assez comprise, les meilleures âmes font des pertes irréparables, au lieu de tirer de grands avantages de leurs disettes. Mais auparavant il faut savoir qu'il ne s'agit ici que de la privation des choses bonnes de leur nature ; comme des vertus, des faveurs, des visites de Dieu et de Dieu même ; de celles qui aident à la perfection, comme le sont, le temps de l'oraison, la solitude, la mortification extérieure, un directeur, des exhortations et des sermons.

Vous remarquerez, Théonée, que dans les voies de la vertu, la jouissance de ces choses est très-courte, et que la privation en est très-fréquente. Les visites intérieures de Dieu sont courtes ; parce que le cœur humain y prenant, s'en souillerait ; la solitude est courte, étant souvent interrompue de cent incidens qu'on ne peut prévoir ; le temps de l'oraison est court, car très-souvent des affaires vous appellent, et vous donnent de la distraction ; souvent on a peu la jouissance et la consolation d'un directeur, parce que la divine Providence, par ses conduites cachées, enlève tout à coup ce que l'on pense bien tenir entre les mains ; les exhortations et les entretiens divins ne sont pas si communs, parce que le plus souvent on manque de personnes qui aient talent pour les faire.

Pour ce qui est des privations de ces mêmes choses, elles sont trop longues et très-ordinaires ; car est-il rien de plus fréquent pour l'intérieur, que de voir les sécheresses, les amertumes, les désolations et les abandons des consciences, et d'en entendre les gémissemens ? Et pour ce qui est de l'extérieur, les assistances favorables pour

sa perfection ne manquent-elles pas tous les jours; n'est-ce pas le sujet de plaintes le plus ordinaire, que forment tant de bonnes âmes, qui passionnent d'être à Dieu ? Il n'est donc que trop véritable que presque toute la vie se passe dans les privations, qui en font l'amertume la plus dure et le sujet le plus dangereux à la ruine des consciences, le pouvant être de leur grande sanctification.

§ II.

Il importe donc de savoir bien user de ces privations, et d'apprendre les industries nécessaires pour en profiter. Le mystère pourtant n'en est pas si grand; il n'est question que de les supporter courageusement.

Par exemple, vous travaillerez avec ardeur pour avoir les vertus, qui ne viennent pas si vite que vous le désirez, et dont le besoin vous fait gémir; supportez cette privation en patience et en longanimité, attendant que Dieu seconde vos désirs, et que le temps fasse ce que votre impatience veut précipiter; sans rien diminuer cependant de votre travail et de votre application.

Si Dieu s'absente de votre cœur, et s'il ne lui laisse qu'une triste demeure, et une générale pauvreté de toutes choses; ah ! supportez cette privation de Dieu avec une profonde humilité, vous estimant même indigne de sa pensée et de ses yeux, bien loin de prétendre qu'il vous donne le goût de sa divine présence.

Hé bien, vous avez des passions pour la pénitence et les austérités; mais les infirmités de votre corps, ou la délicatesse de votre complexion, vous privent de contenter cette sainte haine de

vous-même;aimez-en la privation,avec abjection et avec simplicité, par une meilleure et une nouvelle mortification de votre volonté, ne voulant pas faire plus que vous ne pouvez, quoique l'horreur de vos péchés vous crie pénitence.

Vous gémissez très-souvent, et vous ne savez à quoi vous en prendre, d'être privé de la retraite et du temps de l'oraison, et de n'en pouvoir jouir autant que votre cœur en a faim et soif; car c'est, dites-vous, tout votre élément, et la forte passion de votre âme. A quoi pensez-vous? prenez de plus justes sentimens, et chérissez cette privation, dans la vue que Dieu est le maître du temps et des momens: laissez-le donc disposer des vôtres comme il lui plaît, et préférez toujours votre distraction extérieure, quand elle est ménagée par le cour de sa providence, à la solitude la plus paisible, et au temps d'oraison le plus agréable et le plus long.

Mais je suis privé d'un directeur, qui était si bien à mon esprit, et qui en prenait le plis si à propos, et sous qui je faisais de merveilleux progrès; après cela n'ai-je pas sujet de croire que je suis abandonné de Dieu? et comment voulez-vous que je n'en sois pas abattu à l'excès? Oui, je le veux, Théonée, que vous ne le soyez pas, et vous avez grand tort de plaindre cette séparation avec tant de tourment. Dites-moi si Dieu ne vaut pas mieux que la créature? et s'il n'est pas plus sûr de marcher à la lumière du soleil qu'à celle d'un petit flambeau? Or, sachez que Dieu, par ses ordres et par son adorable conduite, ne vous a point retiré la faible lumière d'un directeur, qu'afin de vous éclairer lui-même par lui-même, et de vous conduire; ou il saura bien vous en envoyer quel-

qu'autre, à qui il donnera des qualités, assez pour ne pas regretter votre perte.

Enfin vous ne pouvez, après tout, arrêter vos plaintes, dans la soif où vous êtes d'entendre parler de Dieu, et cependant être totalement privé de ces divins discours et de ces exhortations, qui conservent le feu et qui l'allument, et sans qui nos vertus et nos ferveurs sont bien languissantes, cela n'est-il pas déplorable, me dites-vous ? Il est déplorable, je vous l'accorde, et c'est une funeste privation à tant d'âmes altérées de la sainteté ; mais secondez ici les intentions de Dieu, qui veut que vous en soyez plus intérieur, vous tenant toujours attentif à cette divine école, où lui-même faisant le devoir de docteur, ne cessera point de vous instruire par son onction et par ses lumières.

Ne voyez-vous donc pas comme toutes les privations sont avantageuses, à qui les sait prendre du bon côté ? et cet avantage arrive : 1°. Parce que la privation de tout ce qui n'est point Dieu, dispose aussitôt l'âme à n'avoir que Dieu, qui ne manque jamais de se donner où il trouve l'anéantissement et le vide. 2°. Parce que la créature aime toujours déréglément la plénitude, à goûter, à voir, à entendre ; et comme cette plénitude fait toute la corruption de l'âme, ce sont les privations qui la purifient, la vidant de cette plénitude. 3°. Parce que qui aime la privation de tous les biens spirituels, montre assez par là la haute estime qu'il fait de Dieu, dont il recherche uniquement la possession, sans se mettre en peine de tout ce qui n'est point Dieu.

CHAPITRE III.

TROISIÈME VÉRITÉ.

Pour aller solidement à la perfection, il y faut aller par l'extinction de tout l'extérieur.

§ I.

Voici, Théonée, une des vérités la plus importante et la plus efficace pour la mort de nous-mêmes; car il n'est rien qui fasse désespérer et périr la nature, qui est portée sans cesse à se produire, comme de s'éteindre à l'extérieur. Il y a deux principes de cette extinction: nous-mêmes, et les créatures; elles le font malgré nous, nous le devons faire de notre part volontairement. Prenez-vous-y donc de cette manière pour y réussir heureusement.

1. Ayez à cœur de vous éteindre incessamment, et autant que vous le pourrez, aux yeux des hommes; éteignez votre esprit dans les entretiens, n'y faisant paraître aucun brillant, mais plutôt vous étudiant à une simplicité de paroles et de pensées, qui arrête toutes ces vaines saillies, et cette suffisance, et ces affectations dont le discours est ordinairement animé.

2. Eteignez vos talens, si vous en avez, pour ne les produire que dans la nécessité, et les produisant, ôtez-moi ces empressemens et ces vanités, de faire toujours les choses avec le plus d'éclat; car il se trouve en vérité, que c'est soi-même que l'on veut faire éclater.

3. Eteignez-vous pour les habits, abhorrant tout ce qui vous peut faire regarder, et vous obs-

curcissant sous les vêtemens les plus négligés et les plus abjects, que votre condition peut permettre; car cette politesse extérieure entretient étrangement l'amour de soi-même, comme des vêtemens humbles et méprisables humilient aussi beaucoup la vanité de l'esprit.

4°. Eteignez-vous d'ordinaire à toutes les compagnies, si elles ne sont de charité, ou de nécessité, ou d'une bienséance vertueuse, et qu'à peine sache-t-on que vous soyez parmi les vivans; car celui qui se produit facilement prend bientôt l'air, et s'épanche hors de soi-même; et qui sait bien se cacher, sait trouver et goûter Dieu.

5°. Eteignez avec un grand soin tout ce que vous avez de vertu, retenant ce qui est capable de donner quelque idée de vous, et ne faisant, et ne disant les choses que d'une manière fort simple et commune; car une vertu connue ne se perd pas moins facilement que l'odeur à qui on donne l'air et le vent.

§ II.

Pour le second principe de cette extinction, souffrez volontiers que les créatures vous abandonnent, soit par lâcheté et par trahison, soit par un mépris de votre personne; étant bien aise et ravi d'en être rejeté, pour être seul avec votre Dieu. Si vous êtes dans quelque communauté, chérissez, comme une faveur singulière, les emplois de rebut, et cachés aux yeux du monde, quand on vous les donnera; car, hélas! quel bonheur de pouvoir dans ces ténèbres posséder Jésus, de qui les délices ont été d'y demeurer presque tout le cours de sa vie! Et si l'on sait à peine que vous soyez, étant laissé là de tout le monde comme

un non être; oh! quel comble de félicité pour vous, Théonée, puisqu'alors vous serez uniquement regardé et recueilli de Jésus! Soyez donc bien persuadé qu'il n'y a point d'inclination plus sûre, moins sujette à illusion, et qui donne plutôt la mort que celle d'être éteint; et c'est là où doit aspirer toute personne qui veut trouver Dieu, à savoir, au fond des ténèbres, au centre du néant, et à sa propre perte, dans l'esprit de toutes les créatures.

§ III.

Pour reprendre donc tout ce discours, concluez qu'il n'est point d'idée de perfection plus solide et plus noble que celle qui est dans les privations, dans la mort et dans l'extinction; parce que ce sont ces voies qui conduisent l'âme à la parfaite pauvreté d'esprit. Les privations vous ôtent généralement tout ce qui peut faire quelque sujet d'attachement, et vous dépouillent de tout ce qui peut vous soutenir. La mort des désirs réduit la volonté à la dernière nudité; car, outre le dépouillement des choses, elle ne souffre pas même le mouvement de les posséder. Et l'extinction ne veut pas seulement que vous soyez en vue aux créatures, et que vous soyez compté au nombre des êtres.

Vous n'ignorez pas que la pauvreté d'esprit est la perfection achevée, parce que cet appauvrissement éloigne toute impureté, et fait que l'âme n'ayant plus rien, n'est plus sainte et parfaite que de Dieu, qui lui est toutes choses. Or cet état appauvrissant est le grand effet qu'opèrent ces privations, cette extinction et cette mort. Après cela, jugez si ceux-là font bien, qui, aspirant à la per-

fection, s'en proposent des idées éclatantes et lumineuses. Ne les imitez donc pas, et n'ayez point de passion et de soin autre que celui de vous éteindre partout, de mourir sans cesse à tous les désirs, et de recevoir à cœur ouvert toutes les privations.

MAXIME V.

Lorsqu'une personne est dans les ennuis et dans les dégoûts intérieurs, il faut la former à l'amour de l'aveuglement et de l'insensibilité.

Le propre de l'Esprit de Dieu est de se produire, et puis de se retirer; et le soleil n'est pas plus inégal dans les beaux et dans les mauvais jours qu'il nous donne, que l'est d'ordinaire cet Esprit divin dans ses communications. « Il ne fera que passer, » dit le prophète, et il n'arrêtera pas (*Ps.* 102, 16). »

Celui qui n'en comprend pas la nature et la manière est aussitôt saisi d'ennuis et de dégoûts dans ses oraisons et dans ses autres exercices spirituels; et n'en demeurant pas là, ensuite il se décourage, il pense que tout est perdu pour lui; et se relâchant dans ses devoirs, cela fait même que souvent il les abandonne. C'est où en sont plusieurs de ceux qui travaillent à la perfection; et c'est, Théonée, où vous m'avouerez vous-même que vous êtes très-souvent, lorsque l'esprit de Dieu se cache après vous avoir visité; car il ne manque jamais à faire que ses visites soient suivies d'absences, d'obscurités et de ténèbres.

Hé! mon Dieu, que d'âmes, pour n'avoir jamais bien appris cette leçon, passent leur vie à se tourmenter et à ne rien faire, comme si elles devaient toujours être dans la jouissance! Il est

donc ici besoin de fortifier les esprits, les tirant de cette molle tendresse, que naturellement on a pour soi-même, de les mettre au-dessus de toutes ces dispositions difficiles à la nature, et de les former à manger du pain des forts.

Mais auparavant découvrons la source de ces ennuis et de ces dégoûts, et ce qui cause dans la vie spirituelle tant de mauvaise humeur, tant de découragement, tant de plaintes et tant d'inégalités; car hélas! quel pauvre spectacle et quel sujet de compassion ne voit-on pas tous les jours dans les consciences?

CHAPITRE PREMIER.

LES CAUSES

Des dégoûts et des ennuis intérieurs.

§ I.

Je trouve, Théonée, que les deux véritables sources et les deux causes de ces désordres ne sont autres que la curiosité et la sensualité.

Pour le premier, il se voit constamment que les commençans, et même assez souvent les plus avancés dans la vertu, sont portés d'un esprit curieux à connaître toutes les voies de Dieu. Il leur semble qu'il se devrait toujours passer des mystères dans leurs consciences, que les lumières y devraient toujours briller, et que les connaissances les plus belles y devraient éclore et s'y multiplier à tout moment. Cela fait que souvent leur imagination tâche par de vains efforts d'avoir plus que Dieu ne leur en veut accorder.

Cette disposition et cette manière d'agir jette

ces personnes dans un état à se persuader elles-mêmes que Dieu leur parle intérieurement ; qu'elles entendent des sentences et des oracles, et que c'est la voix de l'époux qui leur dit au cœur cent paroles mystérieuses. Quelle étrange illusion où tombe un esprit poussé par sa curiosité ! Car ce sont là les agréables rêveries, où les amusemens de l'imagination passent pour une divine familiarité. Il arrive encore du même principe que ces personnes veulent conférer avec tous les esprits éclairés ; et il n'est point de livre mystique dont elles ne recherchent vainement la lecture pour se faire une intime science de toutes ces choses.

Mais aussi vous remarquerez que, parce que ces lumières et ces connaissances leur viennent par des voies purement humaines et naturelles, elles ne portent aucune onction intérieure, laquelle est uniquement attachée aux connaissances et aux lumières qui nous viennent de Dieu. O le travail inutile ! C'est bien là en vérité moissonner de l'air et du vent, et une si vaine curiosité mérite bien une telle récompense. C'est aussi de là que naissent les ennuis et les dégoûts, parce que cette curieuse inclination est toujours trompée dans ses connaissances qui sont beaucoup moindres qu'on ne s'était proposé.

§ II.

La seconde cause de ces ennuis et de ces dégoûts dans les voies de la vertu est la sensualité. Cette corruption est si universelle, qu'il ne se voit presque pas une âme qui n'en soit souillée. Car à peine une personne se donne-t-elle à Dieu, qu'aussitôt elle cherche à goûter et à sentir, tant

la nature est encline à chercher par-dessus toutes choses le doux et l'agréable; et si on lui ôte des satisfactions humaines et charnelles, elle tâche incontinent de se reprendre dans les spirituelles.

C'est ce qui fait que nous en voyons plusieurs qui s'échauffent le sang par des efforts intérieurs, qui font des aspirations et poussent des soupirs, qui s'excitent à des soulèvemens de poitrine, et qui ne sont pas contens si des gestes de mains et des mouvemens de tête ne secondent leur ferveur. Ils cherchent le sensible, voilà tout, et ils ne sont jamais satisfaits qu'ils ne savourent agréablement les choses; ces différens efforts n'étant que des moyens qu'ils prennent pour goûter et sentir ce qui est au-dessus des sens.

Mais, hélas! qu'ils sont abusés. Car, faites réflexion que tous ces tourmens qu'ils se donnent ne font pas qu'ils en goûtent davantage les choses divines, parce que les suavités célestes ont cela de propre qu'elles s'insinuent et coulent paisiblement et sans bruit. Au contraire, il leur en prend une certaine lassitude et un épuisement de corps et d'esprit causé par ces efforts immortifiés. La tête en est incommodée par la bile et par le sang qui y monte. Et s'ils attrapent quelque goût, c'est un goût trompeur qui s'évapore bientôt, parce qu'il n'est fondé que dans l'imagination et dans le sang, et que ce n'est qu'un effet que l'industrie humaine a produit par une violente application.

Vous voyez donc bien, Théonée, comme la curiosité et la sensibilité sont les deux causes des ennuis qui traversent la vie spirituelle. Car c'est une chose trop certaine et trop indubitable que parmi une grande quantité qui travaillent de la bonne façon à l'intérieur, il y en a aussi plusieurs

qui ne cherchent rien moins que Dieu en esprit de vérité; mais pour l'ordinaire, ils sont curieux uniquement et sensuels dans leurs recherches. Et c'est sur ces deux principes de corruption que roule tout le déréglement de la vie spirituelle.

Hé! mon Dieu, où est-ce donc qu'on trouvera une âme qui cherche Dieu constamment au-dessus de tous les goûts et de toutes les lumières? Qui est celui, dit un prophète, qui ferme les portes de ses sens, et qui, étant tout recueilli dans son intérieur, s'y donne purement en sacrifice sans recevoir rien de la part de Dieu? O le beau et le grand cœur, autant digne de Dieu qu'il goûte moins son Dieu de cette manière sensible et sensuelle!

C'est ici, Théonée, où je veux vous former, si je le puis, aux ténèbres et aux dégoûts de votre âme, à qui je tâcherai de donner une grande capacité dans les voies de Dieu. Je le ferai, vous inspirant l'amour de votre aveuglement et de vos dégoûts, par les hautes idées que j'en veux laisser dans votre esprit; et après venez vous plaindre, si vous le pouvez, que vous ne sentez rien et que vous ne voyez rien dans votre intérieur.

CHAPITRE II.

LE PRIX

De l'aveuglement et de l'insensibilité.

§ I.

Pour l'aveuglement où vous marchez, oh! qu'il est précieux! que ce sont de riches et de fécondes ténèbres! Et que ce chemin par où vous allez est

grand et royal, préférable aux plus éclatantes lumières et aux plus profondes connaissances!

Car vous n'ignorez pas que la voie la plus éminente est celle qui nous fait marcher dans les pures lumières de la foi, laquelle seule soutient l'âme et l'anime, étant enveloppée de ses obscurités. Et n'est-ce pas là votre voie, agissant au milieu de vos ténèbres, où vous ne puisez point d'autre appui que Dieu seul et tout pur?

Mais est-il rien de fort et de généreux, comme de suivre Dieu dans votre aveuglement, où vous cherchez ce que vous ne comprenez pas; où vous marchez toujours sans savoir où vous allez, et où vous demeurez fidèlement sans rien trouver ni posséder? Les autres ont la beauté de leurs connaissances et les éclats de leurs lumières qui les font marcher; votre aveuglement est bien plus désintéressé, n'ayant rien de tout cela et ne suivant Dieu que pour Dieu.

Mais qu'il vous aime, Théonée, ce Dieu de bonté; oh! qu'il vous aime, de vous éteindre ainsi, et de vous dépouiller par les ténèbres de votre âme, afin de vous apprendre à être bien vil et abject à vos yeux. Car où est la personne qui soit intérieurement méprisable à elle-même?

Il n'est rien, Théonée, il n'est rien qui enfle comme les belles lumières; c'est pourquoi il n'est pas bien ordinaire de voir des humbles et des simples parmi les doctes; et si ces lumières sont surnaturelles, la superbe en est plus fine à cause de l'excellence du bien. Dites donc que Dieu vous ménage avec un soin très-amoureux, en vous jetant dans ce saint aveuglement, afin que vous soyez à vos yeux ce que vous êtes en vérité, et que vos petits biens trouvent leur sûreté et leur

incorruptibilité dans vos ténèbres. « C'est par là, » vous dit le saint homme Job, qu'il empêche que » la superbe ne s'empare de votre cœur, et que la » corruption ne souille votre âme. » Car souvenez-vous que la beauté conserve mieux son lustre sous un voile, et qu'un trésor ne se conserve jamais aussi mieux que dans l'obscurité. Les trésors de grâces qui sont en vous ne peuvent être en assurance que dans les ténèbres de votre âme, dont la beauté est aussi à couvert sous ce voile ténébreux, étant vrai que toutes nos connaissances et nos vues ne font d'ordinaire que souiller ou que dérober les biens que Dieu met en nous.

Oh! donc, que cet aveuglement intérieur est heureux pour vous! où votre vertu est en sûreté, où vous apprenez à être abject à vos yeux, où vous devenez courageux, fort et fidèle, où la pureté de vos intentions se perfectionne.

§ II.

Mais il ne vous est pas moins avantageux, Théonée, d'être privé de toute sensibilité dans les voies de Dieu, et comme une terre toujours sèche, de n'être jamais amolli d'une seule goutte de consolation divine. Entrez, je vous prie, dans ces considérations.

1. L'on s'oublie le plus souvent parmi ces douceurs intérieures, à la façon d'un enfant qui nage dans les caresses d'une mère; et cette inclination basse et puérile montre bien qu'on est enfant dans la vertu.

2. Savez-vous bien que la vigueur de l'esprit s'écoule dans ces délectations sensibles, quoique pures et célestes? C'est pourquoi nous voyons qu'elles sont ordinairement beaucoup modérées

dans les grands hommes qui travaillent à la gloire de Dieu, et que pour cela saint François-Xavier lui demandait qu'il en diminuât les excès. Il en va par proportion comme des plaisirs du corps, qui lui dérobent sa vigueur et sa fermeté à mesure qu'ils le caressent.

Mais quel abus en ces personnes qui, dans tous les exercices, recherchent des sensibilités d'appuyer sur des choses si coulantes, qui ne donnent le plus souvent que de l'empressement pour les avoir, que de la vanité dans leur possession, et que du regret dans leur perte? Car un nuage ne fond pas plus vite dans l'air que font ces douceurs dans la conscience.

4. Toutes ces tendresses de consolation ruinent ordinairement les dispositions intérieures les plus saintes : car l'âme se retourne alors vers ces sensibilités et s'y applique, prenant ainsi le change au lieu de donner toute son application à Dieu, de qui elle se retire pour s'amuser à ces goûts intérieurs.

5. Considérez combien c'est une chose éminente de souffrir le dépouillement de toute consolation intérieure : les uns le font par un tendre amour de la pureté du cœur, laquelle est facilement ternie par ces suavités, toutes célestes et divines qu'elles soient : les autres le font par haine d'eux-mêmes, ne pouvant souffrir de voir des criminels dans les caresses.

6. Si vous êtes du nombre de ceux qui ont grièvement offensé Dieu, oh! pensez que quand vous êtes dans ce vide et ce dépouillement de toute consolation, ce vous est encore un souverain bénéfice que Dieu vous tolère, et qu'il vous inspire un simple désir de le servir.

Eh bien, Théonée, n'est-il pas avantageux d'avoir le cœur pauvre de toutes les sensibilités et consolations spirituelles ? Et qui ne préférera maintenant une conscience desséchée de toutes ces divines douceurs à celle qui en regorge et qui en est inondée ?

§ III.

Je viens de vous donner des considérations particulières pour aimer l'aveuglement de votre conscience ; je vous en ai encore donné séparément pour en aimer les dégoûts et les insensibilités à tout bien. Je fais derechef un dernier effort, vous mettant devant les yeux des considérations universelles, mais plus pressantes pour vous obliger à aimer l'un et l'autre.

Je vous suppose donc, Théonée, dans l'aveuglement le plus profond et le plus ténébreux ; je vous suppose dans l'insensibilité la plus dure et la plus éloignée de toute consolation ; et je maintiens que de ne voir ainsi rien, de ne sentir et de ne goûter rien, est le plus noble état et la plus sainte disposition où puisse être votre âme.

1. Parce que vous pouvez alors faire à Dieu le sacrifice le plus parfait, lui immolant volontiers toutes vos lumières, pour vous condamner à de perpétuelles obscurités, et toutes les douces consolations de votre cœur, pour en ressentir les dernières sécheresses.

2. C'est en ce temps que vous devez vous réjouir, vous voyant dépouillé de toute lumière et de toute sensibilité ; car c'est uniquement à Dieu que tout ce qu'il y a de lumières et de douceurs, doit aller comme à sa source, et non pas à un pauvre pécheur à qui n'est dû que misère.

3. Il vous en faut encore réjouir, parce que Dieu vous fait l'honneur de s'enrichir en quelque façon de vos biens, et ce vous en est un grand de vous pouvoir montrer à ses yeux dans la pauvreté de votre intérieur, causée par ses divines mains qui vous ont tout ôté.

4. Mais quelle joie doit-ce être pour vous, dans vos plus épaisses ténèbres et dans vos sécheresses les plus désolantes de pouvoir dire : Au moins, si je n'ai rien qui m'éclaire et qui me console, je suis assuré que, dans la privation de ce qui me peut satisfaire, mon âme est riche de tout son Dieu.

5. Et puis, Théonée, sortez de cette fausse opinion du vulgaire qui se persuade qu'il ne fait rien, s'il ne goûte les choses, et s'il n'a de belles conceptions : mais étant mieux persuadé, pensez que dans les voies de Dieu tout consiste à faire, et non pas à connaître et à sentir ; que c'est uniquement dans l'action que la vertu solide et généreuse consiste, qui ne s'applique qu'à remporter des victoires, et à prouver à Dieu sa fidélité.

6. De plus, ayez fortement au cœur ce grand principe que les lumières et les consolations ne sont que pour le ciel qui en est la source et la demeure ; et que c'est bien se tromper de les chercher ici-bas, qui est le lieu de la pauvreté, des ténèbres, du travail et des victoires ; car ce ne serait pas faire une chose moins éloignée du bon sens, que ferait celui qui voudrait voguer sur la terre, ou moissonner sur les eaux.

7. Enfin, pour soutenir votre esprit dans les ennuis et dans les dégoûts, songez, ah ! songez que des connaissances illustres et lumineuses, et que des consolations ravissantes sont réservées

dans le ciel aux âmes qui, pendant la vie, ont été fidèles en ces voies d'aveuglement et d'insensibilité : ce sont elles, bien plus que les autres, qui boiront des torrens de délices, et qui seront couronnées d'admirables clartés ; Dieu voulant ainsi récompenser amplement les dures privations de lumières et de consolation, où elles se sont abandonnées avec un grand courage, et qu'elles ont supportées avec une longue fidélité.

Dites donc, Théonée : O heureux aveuglement de mon âme ! Chères ténèbres de ma conscience ! Aimable insensibilité de mon cœur ! Etat plus précieux que toutes les élévations ! Ce m'est assez, mon Dieu ! que vous me connaissiez, et je consens volontiers que jamais un seul petit rayon ne dissipe l'aveuglement où je suis. Mon insensibilité m'est délicieuse, et je consens aussi, ô mon Dieu ! que jamais une goutte de céleste rosée n'en amollisse la dureté. Oui, ô mon Souverain ! j'accepte de tout mon cœur de ne voir jamais rien, et de ne goûter jamais rien, prenant l'aveuglement et l'insensibilité pour mon partage. Oh ! que ces ténèbres me sont bonnes, où la superbe de mon esprit se perd ! Oh ! que cette insensibilité m'est favorable, où mon amour-propre trouve sa mort ! C'est, ô mon tout ! que je ne veux que vous seul, sans multiplier ma possession ; Dieu tout pur dans mon entendement, sans aucun rayon de lumière ; Dieu tout pur dans ma volonté, sans aucun feu de ferveur ; Dieu tout pur dans mon cœur, sans aucune douceur de consolation. Hé ! que nous serons bien ainsi, Théonée, si nous y savons vivre et mourir fidèlement.

MAXIME VI.

Les distractions de l'oraison bien comprises et bien reçues sont très-profitables à l'âme.

N'est-ce point une témérité, Théonée, d'entreprendre cette matière de distractions, dont la maladie n'a pu encore jusqu'ici trouver de remède? Tout le monde universellement en fait ses plaintes, depuis le commencement des siècles : Job dit que la dissipation de ses pensées faisait le supplice de son cœur (*Job.*, 17, 11); David gémit de ce que les illusions et les fantômes de son imagination ne lui donnaient point de repos : tous les saints, aussi-bien que les âmes communes, souffrent incessamment l'importunité et la misère des distractions ; et sainte Thérèse elle-même parlant de soi, dit qu'après plus de quarante ans d'exercice d'oraison, elle n'a pu trouver de manière pour arrêter la légèreté et les folies de l'imagination.

Voilà bien des choses capables de prévenir un esprit, et de l'empêcher qu'il ne s'engage à traiter ce sujet : néanmoins suspendez un peu votre jugement ; car sans contredire les sentimens de tant de saints, que je respecte, et dont je ne m'écarte point, j'espère aplanir les choses, et vérifier ce que je propose dans cette maxime.

Mais avant que de m'en énoncer nettement, il nous faut distinguer deux sortes de personnes qui souffrent la peine des distractions dans l'oraison : les premières sont celles qui veillent incessamment sur elles-mêmes, et qui travaillent sans relâche à leur perfection ; les secondes sont celles

qui ont toujours les sens épanchés, et qui ne sont jamais guère appliquées à l'intérieur. Je laisse ces dernières, car il ne se faut pas étonner si l'oraison leur est un martyre, et si les distractions ne peuvent aider à leur sanctification; puisque ce sont des effets de leurs affections déréglées, et que ces distractions viennent devant Dieu les tourmenter comme autant d'exacteurs de sa justice, après avoir fait leur plaisir en cent occupations dissipantes et profanes. Elles méritent d'être la proie de ce qu'elles aiment; et vraiment c'est bien pour elles qu'est réservé le repos de l'oraison, elles qui ne font que le prendre sans cesse, autant qu'elles peuvent, dans la chair et dans le sang.

Je ne veux donc parler que des distractions importunes de ces personnes qui sont toujours appliquées à leur perfection : car, pour vertueuses que soient ces bonnes âmes, elles en souffrent souvent si excessivement; et, pour me servir des termes et de la pensée de saint Augustin (*In Psal.* 102) : » Les entre-deux, les foules de fantômes et les » suggestions les travaillent tellement, que leur » oraison est comme une fourmilière de vers qui » s'engendrent et qui se remuent en ce fond de » corruption. » Leur peine est grande assurément, et je les plains beaucoup : toutefois je ne les puis excuser, ni vous non plus, Théonée, si vous en êtes là, de ce qu'après de longues années dans l'exercice de l'oraison, elles s'inquiètent et se tourmentent de leurs distractions, comme des novices les plus nouveaux ont coutume de faire.

Je tâcherai donc en ce discours de les redresser, et pour les consoler dans leur trouble, de leur faire voir comme les distractions involontaires qui

les travaillent, leur sont une semence de grands biens spirituels. Elles appréhendent trois choses, je le sais bien : 1°. Que ces distractions ne fassent obstacle à l'union avec Dieu ; 2°. qu'elles n'empêchent le mérite ; 3°. et qu'elles ne les fassent même tomber en péché : mais je montre tout le contraire, Théonée : 1°. qu'elles favorisent la contemplation ; 2°. qu'elles sont innocentes ; 3°. et qu'elles sont une occasion de grand mérite.

CHAPITRE PREMIER.

Les distractions favorisent quelquefois la contemplation.

§ I.

Pour le premier, c'est une chose connue que la contemplation consiste dans l'opération de l'entendement qui n'est, dit saint Thomas, qu'un simple regard vers la première vérité, sans qu'il se forme aucun discours, ni raisonnement. Elle consiste encore dans l'action de la volonté qui est une opération d'amour, par le moyen de laquelle, dit le même saint Thomas, nous sommes faits présens à Dieu, et de sa présence, nous passons dans son union. Il est très-assuré que les distractions involontaires n'empêchent point la contemplation : cela est manifeste ; parce qu'elles ne peuvent empêcher l'opération et le regard de l'entendement, à cause de l'éminence et de la spiritualité de cette puissance, où les fantômes grossiers et terrestres de l'imagination ne peuvent monter.

Cette vérité inconnue à plusieurs, fait que d'ordinaire ils s'inquiètent, confondant les opérations de ces deux facultés, lorsqu'ils se persuadent que

les sottises et les extravagances de l'imagination sont des raisonnemens libres de l'entendement. Hélas ! que de saintes âmes par cette erreur se font tous les jours des croix et des supplices intérieurs, quand elles croient, ou qu'elles se sont élevées contre Dieu, ou qu'elles se sont entretenues en quelque mauvaise pensée, ou qu'elles ont consenti à quelqu'autre désordre qui s'est élevé en leur cœur ! Ne vous en inquiétez pas, âmes désolées ! tout cela n'est qu'un feu d'imagination, que vous prenez pour un raisonnement de l'esprit; consolez-vous, pauvres affligées ! consolez-vous, votre entendement est inaccessible à toutes ces extravagances, et son innocence demeure toute entière parmi les rages et parmi les embrasemens d'une faculté animale et indomptable.

Je vous avouerai néanmoins, Théonée, que ces fantômes et ces distractions importunes ne laissent pas de troubler le repos de l'oraison, dérobant quelque peu de l'attention de l'esprit par leur effort et par leur vivacité : c'est pourquoi Dieu les suspend quelquefois par privilége, pour laisser à l'âme la plus pure et la plus douce jouissance de son repos.

Mais pour l'opération de la volonté qui est une opération amoureuse, j'estime qu'elle ne peut être empêchée par les folies de l'imagination; parce que l'amour ne peut être empêché et détruit que par son contraire qui est le péché ; et l'imagination de soi n'ayant rien de criminel, elle ne peut nuire à cette occupation amoureuse, où s'exerce la volonté ; de même que le feu, pendant qu'il ne manque point d'aliment et de matière, ne peut s'éteindre que par l'eau qui est son contraire. Pour une preuve évidente de cette vé-

rité, faites, je vous prie, réflexion, que quand votre cœur est doucement occupé de Dieu dans l'oraison, les distractions quelquefois vous mènent bien loin; et que néanmoins, lorsque vous en revenez à vous-même, vous vous trouvez dans la même douceur, sans que le repos et la jouissance de votre cœur aient reçu aucune altération de toutes ces extravagances. Cela veut dire que l'imagination ne peut rien sur la volonté, pour en empêcher l'occupation affective avec Dieu, et qu'au milieu de mille impertinences qui voltigent en foule, ce divin feu peut toujours brûler paisiblement.

§ II.

Je fais encore un second pas, et je dis que les distractions favorisent même la contemplation. Cette pensée vous surprendra peut-être comme bien d'autres, de dire que le contraire semble favoriser son contraire; mais cela est pourtant vrai. Vous n'ignorez pas que la contemplation est une union de l'âme avec Dieu; néanmoins il faut savoir que Dieu a coutume de cacher à l'âme son union, et que le voile dont il se sert très-souvent, sont les distractions qui, à la façon d'un nuage, lui sont mises devant les yeux.

Dieu fait en cela ce qu'il a coutume de faire dans toutes les choses naturelles, où il cache à nos yeux et à nos intelligences les unions les plus communes. Les parties se voient dans un continu, et l'union ne s'en comprend pas : il n'est rien de connu, comme l'âme et le corps qui font un tout; mais il n'est rien d'inconnu, comme l'union mutuelle, dont ils sont liés : les esprits et les cœurs ont leur union; et qui est celui qui en peut dire

ni concevoir parfaitement la liaison ? Que si ces unions les plus grossières passent nos connaissances, ne vous étonnez pas si la plus précieuse des unions nous est voilée, qui est celle du cœur avec Dieu.

Toutefois, l'ignorance que nous avons des unions naturelles ne fait rien pour les conserver dans la liaison ; mais elle fait infiniment pour conserver l'union du cœur avec Dieu, parce que nos connaissances inspirant je ne sais quelle corruption, par leurs complaisances et par leurs retours, l'obligent à rompre ce divin commerce : c'est pourquoi il permet souvent des distractions, pour nous cacher l'admirable alliance qu'il a avec nos cœurs, et pour nous en continuer la grâce et le privilége. Outre que tous les mystères de Dieu, qui se passent dans l'âme veulent ordinairement être ignorés, l'âme en ce monde n'étant pas capable de comprendre sa propre grandeur et son élévation.

Oh ! Théonée, que cette ignorance est sainte, qui conserve le don de Dieu ! Que les distractions sont obligeantes d'être comme une sauvegarde de ce divin trésor ! Et que Dieu est bon d'humilier l'âme par ces imaginations volages, lorsqu'il l'élève par ses communications !

CHAPITRE II.

Il est montré quand les distractions ne sont point des péchés.

§ I.

La seconde chose que j'ai à vous faire voir, est que toutes ces distractions ne sont point des péchés. Ce que je viens de dire en devrait être une preuve suffisante ; car s'il est vrai qu'elles favo-

risent la contemplation ; la suite en est bonne, qu'elles ne peuvent être criminelles. Mais comme il faut parler plus clairement à des esprits scrupuleux et embarrassés, et comme il y en a tant qui se troublent, se pensant coupables parmi les distractions, je les veux ôter de peine, les convainquant par une preuve différente.

Pour y mieux réussir, je distingue auparavant quatre sortes de distractions. 1°. Les unes viennent des affections déréglées qui impriment cent images, étant une nécessité qu'un cœur et des sens épanchés laissent mille impressions extravagantes. 2°. Les autres viennent de ce qu'on n'est point habitué à la prière et à l'oraison ; car celui qui fait peu ce métier ne peut y porter qu'une infinité de chimères qu'il ramasse de tous côtés. 3°. La troisième sorte de distractions, est un pur effet d'imagination faible, vive et pleine de feu ; car il y en a de qui les mouvemens ne sont pas moins furieux et violens que les idées en sont folles et ridicules. 4°. La quatrième et dernière sorte de distractions, sont celles qui arrivent par pure permission divine, lorsque, pour éprouver ces âmes, Dieu donne en proie leur imagination à toutes les opérations du démon.

Or, il ne s'agit pas ici de ceux à qui les affections désordonnées et le défaut d'exercice causent dans l'oraison une infinité de distractions ; car des effets ne peuvent être innocens, dont la source est criminelle : ces sortes de personnes déshonorent plus Dieu dans l'oraison qu'elles ne le glorifient, et elles sortent avec de nouvelles souillures du lieu où les autres vont pour se purifier. Je ne veux parler qu'à la consolation de ceux dont les distractions viennent, ou d'une faiblesse d'imagina-

tion, ou d'une conduite de Dieu particulière qui les éprouve, ayant au reste tous les soins et toutes les bonnes volontés de se défaire de ces images dissipantes, pour s'unir à Dieu.

C'est donc à vous que je m'adresse, âmes souffrantes et fidèles! c'est à vous-même, Théonée, si vous êtes du nombre de ces affligées; pour vous dire que vos distractions ne sont point des péchés, et que les uns et les autres, vous n'en devez pas être plus inquiétés que ceux qui goûtent le repos de la plus douce contemplation. Car, pour être criminelles, elles doivent être libres, c'est un point de foi : et comment le seraient-elles, puisque l'imagination qui les produit est une puissance brute et animale; puisque votre cœur, par les miséricordes de Dieu, n'est engagé avec délibération dans aucun déréglement, puisque les difficultés ne font pas que vous abandonniez l'exercice de l'oraison : tout cela n'est-il pas vrai? Il n'y a donc point de péché, puisqu'il n'y a point de liberté.

Mais ces distractions me pénètrent, me répondez-vous, et m'assiégent en tant de manières si importunes, que j'ai tout sujet de croire que j'y offense mon Dieu. Mais moi, je vous demande si elles ne vous déplaisent pas; hélas! oui, me répondez-vous, elles font mon supplice et mon tourment, et j'en suis tous les jours au martyre : si cela est, pacifiez-vous donc, Théonée, et vous consolez; parce que le déplaisir que vous en avez, est votre défense et votre justification; car pour pécher, il est nécessaire qu'on se plaise dans la chose qui fait la matière du péché.

M'alléguerez-vous encore que vous ne laissez pas toujours de craindre que quelques complai-

sances et de secrets consentemens ne s'y glissent, qui rendent vos distractions et votre conscience criminelles ? Cette crainte est mal fondée, car je vous fais encore cette demande si vous ne rejetez pas ces extravagances, et si vous n'y faites pas un généreux renoncement : hé! mon Dieu, me répondez-vous, je le fais incessamment, jusques à me fatiguer l'esprit et la tête, pour éloigner toutes les folies qui me viennent en foule. C'est où je vous convaincs manifestement que vous craignez mal à propos, puisque votre résistance est une preuve manifeste que vous n'aimez pas ces distractions ; car l'on n'aime pas ce que l'on souffre contre son gré.

« Dieu ne vous fera jamais coupable de toutes » ces misères, dit Blosius (*Inst. sp.*), et jamais il » ne vous imputera ces distractions, qui ne vien- » nent que de fragilité, bien moins celles qui » vous font soupirer et gémir pour en avoir la » délivrance. » Ce n'est pas à ces misères nécessaires et désagréables qu'il attache ses colères ; car il connaît trop le fond qu'il a fait, et il est trop bon et trop juste pour en condamner les involontaires productions.

Mais enfin vous me pourrez toujours dire qu'il vous reste quelque doute que ces distractions n'arrivent par votre faute, et qu'elles ne soient un effet de quelque déréglement de votre cœur, et qu'à cause de cela votre conscience n'en soit coupable. Je lève facilement ce doute, et pour le lever, je vous donne une règle infaillible dans la morale. Lorsque vous doutez si vous avez péché en quelque matière, il faut vous consulter vous-même, et voir si vous avez coutume d'y pécher ; si vous trouvez qu'il est rare que vous le fassiez,

et que vous en avez même de l'horreur, concluez, levant votre doute, qu'assurément vous n'y avez point péché, parce que, dans vos dispositions douteuses, il faut recourir à l'habitude pour déterminer du bien et du mal, selon la maxime du philosophe, que dans les rencontres de surprise, nous agissons par habitude; et comme votre habitude dans vos distractions est que votre volonté en est autant éloignée par ses résistances, qu'elles sont proches pour vous faire souffrir, vous devez conclure, abattant votre doute, que vous n'y commettez aucun péché.

Pourquoi donc vous en tourmenterez-vous davantage, Théonée, avec tant d'autres bonnes âmes : n'est-ce pas assez que ces distractions vous soient pénibles, sans vous en faire encore un second travail? Pourquoi vouloir faire du péché où il n'y a que de la souffrance et de l'innocence? Pourquoi vous mettre en quelque façon de parti contre vous-même, et faire de vos distractions l'instrument de votre martyre, leur donnant une noirceur qu'elles n'ont pas? Croyez-moi, Théonée, et vous toutes, ô âmes saintes, un peu de soumission de jugement vous fera ici tous les biens du monde; et étant d'ailleurs assez coupables par des péchés effectifs, ne vous opiniâtrez pas à l'être par des péchés imaginaires.

CHAPITRE III.

La manière de faire bon usage des distractions est expliquée.

§ I.

Mais afin de vous pacifier parfaitement, je vous présente le troisième avantage des distrac-

tions, vous montrant les adresses d'en bien user, et comment elles sont un grand fonds de mérite à ceux qui savent leur donner le bon tour. Ne vous en tourmentez donc plus : 1°. soit qu'elles arrivent de quelque légère faute, comme quelquefois il pourrait être; 2°. soit que la faiblesse et le feu de l'imagination en soient la cause ; 3°. soit que leur excès vienne d'une conduite de Dieu toute particulière; car je vous montre comme dans ces trois manières vous le pouvez faire grandement réussir à la sanctification de votre âme. Les plus vertueux s'en inquiètent quelquefois, et y perdent le temps, et je veux que vous y trouviez une moisson de paix et de sainteté.

Je suppose donc que les distractions de l'oraison soient les suites et le châtiment de quelque faute que vous aurez pu faire; qu'elles vous y dérobent tous les bons sentimens ; qu'elles y étouffent toutes les lumières; qu'elles vous ôtent toutes les saintes appréhensions des vérités. Vous voilà sous la main de Dieu, qui se venge de quelque légère infidélité et de quelque sortie hors de vous-même; car la délicatesse de l'Esprit divin est inconcevable, et il ne se peut dire combien il est sensible et combien il punit, particulièrement au temps de l'oraison, les échappées que les sens et le cœur ont pu faire auparavant. Hé bien! Théonée, tout est-il perdu pour cela; parce que vous en sentez la disgrâce, et que l'obscurité et l'embarras de vos distractions vous en dérobent la jouissance?

Apprenez, dans cette disposition, à demeurer humblement sous la verge qui vous frappe, aimant ainsi à satisfaire pour vos infidélités dont vous sentez le reproche. Chérissez la pauvreté de

tous les biens où vous êtes, et souffrez volontiers le déchirement des distractions qui vous font gémir comme un supplice que les ministres de la justice divine exercent sur vous. Mais principalement je souhaiterais que vous prissiez alors cette pensée dans l'oraison. Représentez-vous, je vous prie, le trône le plus magnifique où repose la majesté royale, et au pied de ce trône, un ver immonde rampant dans sa bave que l'on y souffre : dites, Théonée?

Voilà ce que je suis maintenant au pied du trône de cette majesté terrible et adorable, comme un ver immonde en la bave et l'ordure de mes distractions : hélas! c'est encore trop d'honneur pour moi, que l'on me souffre dans cette divine présence. Si je ne suis pas digne de ses yeux, comment le serai-je de ses caresses? Je suis ici pour satisfaire à sa justice, puisque je suis indigne de contenter son amour; et je ne voudrais pas être, oh! non, d'une autre manière, étant ravi de payer présentement à la colère de mon Dieu, par mes pauvretés et par mes délaissemens.

C'est la façon dont la peine de vos distractions se peut relever, quand elles sont le châtiment de quelque faute, que la malice, ou la faiblesse, ou la légèreté a commise; car, en vérité, une âme humble ayant fait faute, ne peut supporter que Dieu la caresse dans l'oraison, et sa joie est d'y voir la criminelle punie et rejetée comme une proie et une victime des distractions. Il n'y a que les superbes qui, après leurs lâchetés, osent encore prétendre aux douces visites de l'époux.

§ II.

Je veux, en second lieu, que les distractions qui vous fatiguent dans l'oraison, soient l'effet d'une imagination violente et volage, qui ne se peut fixer ; car c'est la plainte que vous me ferez, que vous l'avez si vive et si ardente, que vous ne pouvez retenir votre cœur recueilli presque un moment, et que vous avez apporté toutes les industries pour la lier, mais qu'elle vous échappe incontinent, vous laissant bien loin de Dieu parmi cent folies, au lieu du repos de l'oraison que vous cherchez. J'ai donc, me direz-vous, une entière incapacité pour ce saint exercice, puisque la vivacité de mon imagination m'en donne de si grands éloignemens, par les extravagances qui m'enlèvent toujours de la demeure de mon cœur, où je devrais être uniquement.

Vous vous trompez, Théonée, vous vous trompez, si vous croyez que ces distractions ne vous puissent pas être fort profitables, et que vous ayez de l'incapacité pour l'oraison. La vôtre n'est pas d'une agréable jouissance, mais elle peut être d'offrande et d'immolation. Entendez une bonne fois cette maxime : qu'il n'y a rien qui plaise à ces yeux divins, comme d'accepter et d'offrir nos impuissances.

Une âme revêtue de ses impuissances, qui s'approche ainsi de Dieu humblement, attire tout Dieu en soi. Cette impuissance reconnue, aimée et offerte, ah! qu'elle est un puissant charme sur ce divin cœur. « Car alors on peut tout, » parce qu'on ne peut rien (*D. Paul.* 1 *Cor.*, 2.). » C'est ce qui ne se comprend pas assez, Théonée; tout le monde aime à être riche en pouvoir, et

personne presque n'aime à se voir infirme, faible et impuissant. Oh ! pourtant, que cette petitesse, et que cette pauvre et indigente misère est précieuse ! et que la leçon en est belle de savoir se présenter à Dieu dans l'oraison, tout nu, pauvre et impuissant ! Vous êtes justement dans l'exercice de cette sainte maxime, quand votre imagination, emportée de cent distractions, ne vous laisse dans l'oraison aucun pouvoir de vous recueillir. Dites donc alors amoureusement :

Ce sont vos divines mains, ô mon Dieu ! qui m'ont ainsi fait, et non pas les miennes : c'est vous qui m'avez donné une telle imagination, qui en avez prévu les transports et les égaremens, et qui avez voulu que je fusse ainsi esclave d'une furieuse. Oh ! que j'aime et que j'adore ces chaînes, et l'état d'impuissance où vous m'avez mis d'en pouvoir davantage. Que les hautes conceptions et que les pures délices de l'oraison soient pour vos favoris ; pour moi, je me contente d'être si mal fait, que je ne puisse rien, afin que vous fassiez tout.

A votre avis, Théonée, n'est-ce pas là un bon usage de vos distractions, et pouvez-vous maintenant vous plaindre du travail que vous font les sottises d'une imagination faible et volage ?

§ III.

Il arrive enfin que ces distractions, dont l'esprit est travaillé dans son recueillement le plus retiré, vont quelquefois jusqu'aux derniers excès. Ce ne sont plus les effets d'un cœur déréglé ou d'une imagination vive et blessée ; ce sont les fantômes les plus horribles, soit qu'ils fassent une peinture des crimes du passé, soit qu'ils en

fassent des choses nouvelles, qui ne sont pas moins horribles et fatigantes; tant y a que ces images, ou qui portent le reproche et la honte, ou qui inspirent le désespoir, ou qui sollicitent au péché, ne laissent aucun moment de repos dans l'oraison et la prière.

Il est facile de voir que ces embrasemens si étranges de l'imagination ne sont point de pures opérations de la nature; il faut donc dire qu'ils sont de permission divine, qui donne alors pouvoir au démon sur cette faculté, pour y jeter le feu, pour y peindre toutes les figures les plus épouvantables, et pour en faire un théâtre de désolation.

Ces sortes de distractions ne sont pas moins profitables que les autres; donnez-vous bien de garde de vous en effrayer, et de juger de votre perte par leurs horreurs; mais il les faut prendre du biais qui leur est propre; et voici le biais; c'est de faire à Dieu une immolation particulière de son imagination. Le croiriez-vous, que l'on voit quantité de saintes âmes, à qui, ce semble, rien ne manque pour être à Dieu, par toutes les voies d'abandon, de biens, de réputation, de corps, d'intérieur, et qui toutefois comprennent à peine ce que c'est d'immoler à Dieu leur imagination? Et si on les veut porter à cette manière de sacrifice, elles y trouvent, après tant d'autres victoires, la même peine que ferait une personne nouvelle dans la vertu.

Il faut donc, Théonée, que quand vous serez travaillé de tous ces monstres de distractions, dont vous ne pouvez absolument vous défaire, vous entriez dans cette grande maxime; d'immoler à Dieu votre imagination, comme le siége de toutes les hor-

ribles idées qui s'y passent ; et que vous l'immoliez, pour être tout ensemble le fonds et l'instrument des plus effroyables opérations. Vous le pouvez, car il n'y a point de péché, n'étant point une puissance libre ; vous le devez, pour avoir le mérite et la paix, puisque ce vous est une nécessité d'être dans ce tourment, et que cette nécessité vous déclare les volontés divines. Car ces embrasemens, ces peintures, ces rages, ces transports, ces noires et ces infâmes représentations, sont des effets que Dieu, par de grands desseins, permet au démon d'y opérer ; n'abandonnant pas moins à sa rage et à sa fureur votre imagination, pour n'y rien épargner, qu'il lui abandonna autrefois le corps de Job.

Regardez-vous donc alors sous la main de la justice divine, dont l'exécuteur est le démon, l'instrument votre imagination, et vous la victime; ou bien pensez que votre imagination est comme le théâtre du supplice, et que vous êtes le criminel que le démon exécute. C'est ainsi que vous donnerez un bon tour à ces terribles distractions, et que vous seconderez les desseins que Dieu a sur la sainteté de votre âme.

§ IV.

Je veux finir par le sage avis que suggère Blosius à tous ceux qui sont tourmentés de distractions. « Détournez, dit-il (*Inst. sp.*), prudemment ces » perplexités intérieures, ces impétuosités, ces » pensées trop ardentes et ces efforts; et ne recher- » chez point avec trop de soin et de sagesse, tant » de manières différentes et tant d'industries, » pour vous défaire de vos distractions et pour » vous recueillir. » Voilà le sentiment de ce grand

homme, qui ne veut pas qu'on s'en tourmente si fort, mais qu'on y procède avec plus de simplicité. Tâchez tout doucement à les écarter, et à vous en écouler par de saintes pensées. Si les distractions continuent, continuez aussi à vous en échapper toujours le mieux que vous pourrez, sans vous ennuyer de la fuite, puisqu'elles ne s'ennuient point de vous poursuivre; et si leur opiniâtreté est grande et trop échauffée, il faut vous y faire en patience, comme avec de mauvais hôtes, dont on souffre l'importunité, ne s'en pouvant pas défaire comme l'on voudrait.

Si vous n'usez pas de ce sage conseil, et si vous vous tourmentez indiscrétement pour chasser vos distractions, voici les inconvéniens inévitables où vous tomberez.

1. Elles vous emporteront souvent dans de plus grands égaremens, lorsque vous serez trop appliqué à les retenir; car c'est vous engager vous-même dans la même distraction, sous prétexte de l'arrêter; comme si quelqu'un voulait joindre un ennemi plus fort que lui, au lieu de l'éviter avec adresse, et de rendre, en fuyant, tous ses efforts inutiles.

2. Ces distractions deviennent souvent plus échauffées et plus furieuses, quand on les veut dissiper avec une application violente, à cause de l'effort et de l'opposition qui se fait de part et d'autre.

3. On n'en remporte, sortant de l'oraison et de la prière, qu'un bandement de tête, qu'un sang échauffé, et, ce qui en est la suite, un dégoût de tout cet exercice, que l'on voit être sujet à tant d'incommodités.

4. Disputant trop avec ces distractions, l'on se

prive des saintes pensées, où il faudrait doucement faire pencher son esprit ; et l'on prend justement le change que présente le démon, s'amusant d'une occupation tuante et inutile, au lieu de s'attacher à quelque chose de bon.

5. Ce travail excessif que l'on se donne pour bannir ses distractions, n'est au fond autre chose qu'un désir excessif de goûter les douceurs de l'intérieur dans le calme et la paix de sa conscience : ce qui n'est ordinairement qu'une pure sensualité de l'esprit, qui parmi ces distractions s'impatiente de n'être pas dans la jouissance.

Mais voulez-vous jouir d'une grande liberté dans l'oraison, et avoir l'imagination bien dégagée de ces foules de distractions ? 1°. Ignorez, autant que vous le pourrez, tout ce qui se passe dans le monde, et même dans le domestique où vous vivez. 2°. Ne permettez pas que vos sens reçoivent les images de leurs objets, et qu'ils s'en remplissent. 3°. Ne vous occupez jamais intérieurement de choses amusantes et superflues. 4°. Et ne laissez jamais posséder votre cœur de rien de créé.

Ce sont les quatre sources, d'où viennent les fantômes et les images qui grossissent l'imagination de distractions continuelles ; si vous les savez bien fermer, ah ! que de repos d'oraison ! Théonée, que de calme et de silence ! Car Dieu donne alors comme le signal aux puissances, pour les ramasser, dit Zacharie (*c.* 10) ; et afin d'achever cette grâce, ajoute un autre prophète (*Am.*, *c.* 9.), il établit l'âme chez elle-même, et lui fait comme prendre racine dans son propre fonds, ne permettant plus que l'imagination l'en fasse sortir par ses extravagances. Mais si ses sources sont toujours ouvertes, je veux dire, les sens, c'est à tort

et fort mal à propos que l'on se plaint d'avoir l'esprit travaillé de cent folies pendant la prière, puisqu'on n'y peut porter que ce qu'on amasse tout le jour de tous côtés ; et celui-là mérite bien d'être rejeté de devant Dieu, quand il se présente à la prière et à l'oraison, qui hors de l'oraison et de la prière n'y pense non plus que s'il n'était point de Dieu.

MAXIME VII.

Il n'est rien qui nous unisse à Jésus comme l'abjection.

CHAPITRE PREMIER.

Une personne abjecte fait proprement les délices du cœur de Jésus.

§ I.

Plaise à l'Esprit-Saint, qui repose dans les âmes abjectes, de conduire ici ma plume en un sujet où il se trouve d'autant moins d'imitateurs, que la chose a peu d'estime et d'approbation ; quoiqu'elle fasse dans sa bassesse la sublimité de tous les états où une âme peut être élevée. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Théonée, qu'ayant à vous parler du souverain bonheur d'une personne qui est dans la bassesse et l'humiliation, mon dessein n'est pas de parler de croix. Je laisse là les persécutions, les tentations, les souffrances ; ce n'est pas où j'en suis à présent. Je m'arrête précisément dans ce discours à l'abjection, à l'obscurité, et à l'état méprisable, où quelqu'un peut

vivre, et qui fait le sujet de plainte le plus ordinaire, quand on se voit rebuté.

Mais pour avoir une juste idée de cette matière, il faut savoir que l'état d'abjection et de bassesse regarde deux objets, ou les occupations et les emplois, pour ceux qui vivent en communauté, lorsqu'on n'a que le rebut, et qu'on est la lie d'un corps; ou toutes sortes de personnes universellement, quand on a de nous une idée fort basse, et quand notre réputation, cette vie délicate, et que les plus gens de bien passionnent, est éteinte dans les esprits.

Cela étant bien entendu, je prétends vous faire voir que, dans quelque sorte de bassesse que vous puissiez être, c'est pour une âme chrétienne la plus haute félicité où elle puisse arriver en ce monde. Je sais bien que cette proposition n'est pas bien intelligible, et que le goût n'en est pas moins difficile que la vérité en est précieuse; mais donnez-vous patience, et j'espère qu'avant que je finisse ce discours, le Saint-Esprit vous en donnera l'onction, pour tenir compagnie à Jésus en une chose, où, parmi tant d'âmes éclairées et spirituelles, il est quasi seul et abandonné.

C'est pourquoi je vous prie de lire ce petit traité, par une tendre compassion vers l'aimable Jésus, de ce qu'il est presque sans compagnon dans sa bassesse, afin que cette triste solitude où il est puisse attirer votre imitation : et pour vous mener au point que je désire, je vous mettrai devant les yeux quelques vérités tout de suite, et par ordre, afin que les idées vous en demeurent plus avant dans l'esprit.

Je vous dirai donc qu'une personne abjecte est celle qui fait proprement les délices du cœur de

Jésus. Quel honneur, ô Théonée! et quelle douceur tout ensemble, de pouvoir faire les délices de ce divin cœur! Et où est l'âme qui, à cette seule pensée, ne veuille fondre au centre des abaissemens? Cela est pourtant vrai qu'une personne abjecte fait ses délices parce que ce divin Sauveur, par opposition, ne les prend que dans tout ce que le monde rebute et méprise. Le monde n'a de rebut que pour tout ce qui est abject, et Jésus n'a d'inclination que pour le fond et la lie de l'abjection.

Oui, Théonée, il l'aime si tendrement qu'il ne sait quel nom se donner, et sous quelle posture se mettre pour se perdre dans ce précieux état. Il dit qu'il est moins qu'un homme, s'appelant un ver (*Psal.* 21, 7); ou s'il est homme, il dit qu'il en est l'opprobre : et par amour de cette adorable abjection, il est toujours éteint et caché, comme de honte, dit Isaïe (6, 53). C'est ainsi qu'il ne sait où aller, et pour les paroles, et pour la situation, afin de témoigner l'excessive passion qu'il a d'être dans cet état abaissé. Après cela ne direz vous pas qu'une personne qui est dans le mépris et l'abjection doit faire les délices de son divin cœur, parce qu'il y trouve ce qui se rapporte parfaitement à ses inclinations?

J'ajoute qu'à le bien prendre, Jésus ne peut se plaire qu'où règne la sainteté. Or, soyez bien persuadé de cette vérité, qu'une personne devient sans peine juste et sainte, dès là même que toutes les créatures ne la regardent pas plus entre les hommes que la boue et la fange qu'on foule aux pieds. Cet état d'abaissement fait sa sanctification, et le fait d'autant plus que sa bassesse est honteuse. Cet état conséquemment fait aussi le

sujet des délices de Jésus, qui demeure dans l'âme de son épouse, élevée en sainteté, à proportion qu'elle est abaissée et anéantie aux yeux des hommes et dans leur esprit.

Je dis encore que c'est une nécessité que les personnes abjectes fassent les divines délices du cœur de Jésus, parce que ce lui est une nécessité d'aimer son image, cet amour n'étant pas libre, non plus que de s'aimer soi-même. Là-dessus je vous demande si vous avez jamais bien compris qu'une personne abjecte, humiliée et dans l'obscurité, est l'image la plus exacte de Jésus? Entrez, je vous prie, avec moi dans une vérité, qui après nous conduira sans peine où je veux vous mener. Dans toutes les choses parfaites, il y a toujours un je ne sais quoi qui en est comme le fin et le dernier trait, et qui, faisant son achèvement, fait aussi proprement son caractère. Et, à votre avis, quelle est la chose qui, dans la vie et dans la passion de Notre-Seigneur en a fait le trait le plus admirable? Peut-être, Théonée, n'y aurez-vous jamais bien pensé. Pour moi, j'estime que ce ne sont ni ses souffrances, ni ses persécutions, ni sa flagellation, ni son crucifiement précisément (de grâce, remarquez bien ce que je dis), mais j'avance que ce sont ses épouvantables abaissemens et ses opprobres.

Oh! que saint Paul l'avait bien entendu, quand il a prononcé ces mots d'oracle : « Que le Verbe » divin s'est anéanti prenant la forme d'un es» clave (*Phil.*, *c.* 2, 7). » Il n'a pas dit qu'il s'est anéanti par les souffrances, par les agonies, par la flagellation et par la mort même, mais par l'esclavage. C'est donc, au sentiment de saint Paul, cette forme d'esclave qui fait son propre

caractère; et c'est pour cela qu'Isaïe l'avait auparavant appelé le très-méprisé et le dernier des hommes (*c.* 53, 3).

Il est donc véritable que ce profond abaissement est le propre caractère de Jésus, et que son dessein étant d'être au centre de l'abjection, il ne l'a pu être davantage et s'éloigner davantage de lui-même, et pourquoi? Parce que souffrir, absolument parlant, et de son essence, n'est pas une chose qui soit si indigne de Dieu que d'être abaissé honteusement; d'autant que la souffrance est assez conforme à la générosité des grandes âmes, mais l'abjection et l'opprobre ne sont que pour les viles et les abjects. Par où vous voyez que la bassesse et l'état méprisé sont le trait le plus noble et le plus beau de Jésus, et comme la différence propre de sa personne.

§ II.

J'ai voulu vous étendre un peu cette vérité, Théonée, afin qu'il vous reste une idée grande et exacte des linéamens et du caractère particulier de Jésus; d'où il ne vous est pas difficile d'inférer maintenant que les personnes méprisées et abjectes font les délices de son cœur, parce qu'elles en sont l'image la plus noble et la plus parfaite.

Lorsque vous serez donc sous les coups des persécutions, pénétré de tentations, avec un corps que les maladies feront tomber en lambeaux; oh! sans doute, je vous estime souverainement heureux, puisque le partage de la croix est celui des favoris. Mais estimez infiniment plus que tout cela les ténèbres de votre abjection et d'une réputation perdue et déshonorée; car c'est où Jésus attache ses complaisances; c'est où il ar-

rête et appuie ses regards. Un portrait, qui prend parfaitement le point et le vrai air du visage qu'il représente, est rare, et on en fait une pièce de cabinet ; or, ce sont ces personnes abjectes et méprisées qui, par leurs bassesses, prennent le point et le vrai air de Jésus, et c'est pour cela qu'elles sont des pièces rares à ses yeux, pendant que le monde ne les regarde, pour me servir du terme de saint Paul (1 *Cor.*, *c.* 4, 13), que comme des excrémens que l'on vomit, et qui font mal à les voir seulement : oh ! quelle iniquité du jugement des hommes.

J'ajoute enfin qu'elles sont les délices du cœur de Jésus, parce qu'il est vrai de dire d'une personne abandonnée, et dans le dernier rebut, que Jésus en est l'unique possesseur. Bel avantage, que toute âme qui a quelque inclination pour ce cher maître doit ambitionner passionnément. Le voulez-vous voir évidemment ?

N'est-il pas vrai que, dans quelque état que l'on soit de souffrance, de travail, d'emploi, tel qu'il puisse être, l'amour-propre y entre toujours, ou par estime de créatures, ou par intérêt, ou par quelque autre manière d'immortification ? Mais dans l'abjection, c'est où véritablement le tombeau de l'amour-propre se trouve ; et une personne abjecte en est là, que Jésus seul la possède.

L'amour-propre n'en veut point, parce que la bassesse fait crever sa superbe. L'estime des hommes ne s'y rencontre pas, parce que l'on n'estime que ce qui éclate. De tous côtés dans la conversation et les compagnies, le monde s'en défend et personne n'en veut, parce que ou elle est mal faite pour toutes les façons du siècle, ou elle

n'est d'aucun service, ou sa seule présence porte la honte à ceux qu'elle aborde, ou elle passe pour indigne d'être parmi les vivans. Il se peut dire d'elle, ce que Pilate disait autrefois aux Juifs de Notre-Seigneur, le leur exposant : Que ferons-nous de Jésus (*Matth.*, *c.* 27, 22) ; comme s'il n'eût été bon qu'à être jeté, à la façon de ce qui se jette parmi des immondices. De même on peut dire de cette personne fondue dans l'abjection et dans le mépris, que fera-t-on d'elle, puisque de toutes parts on n'en veut point. Ce qu'on en fera, Théonée? voici le profond secret et le grand trésor. C'est Jésus seul qui la reçoit et qui la possède; et c'est ce qui fait qu'il y prend ses délices, parce qu'il en est l'unique possesseur.

Vous savez, comme il est dit (*Osée*, *c.* 2, 14), que ce divin amant conduit l'âme à l'écart de la solitude, pour s'y familiariser et lui communiquer ses délices. Quelle est à votre avis cette solitude? Je vous réponds que c'est l'abjection. La solitude est un lieu où rien ne se trouve que celui qui y demeure; et la sainte abjection est un lieu tellement éloigné des créatures, que tout le monde la fuit et l'abhorre. C'est pourquoi le céleste époux conduit l'âme qu'il chérit tendrement dans la solitude de l'abjection et de la bassesse, afin d'y prendre avec elle ses divins plaisirs, parce qu'il y est sans compagnon et sans rival qui partage avec lui sa conquête.

Quelle aimable industrie de cet amant passionné de nos âmes! qui, pour s'y complaire tout à l'aise, et pour en être l'unique possesseur, nous réduit et nous pousse dans un état où personne ne veut de nous, afin qu'étant seul, il puisse aussi être seul dans la jouissance du cœur humain.

§ III.

Je veux encore que vous conceviez par ce trait quels sont les plaisirs qu'il prend dans une personne, quand elle est abjecte, rebutée, et comme un non être dans le monde. Ils sont extrêmes, parce que, dans cet état d'abjection et de délaissement, elle conserve une grande pureté intérieure.

Pendant qu'on n'est regardé des créatures, ah! qu'il est vrai, mon cher Théonée, qu'elles ne font que souiller la conscience en cent manières : par affection, par entretien, par estime, et par d'autres façons qui font la vie des sens et du cœur! Qu'il est à craindre pour ceux qui sont trop connus, et mis en vue à des villes et à des provinces, par l'éclat de leur talent! Mais celui qui est dans la bassesse et dans l'humiliation, est hors de ces impuretés, parce qu'il n'a de la part de ces créatures, ni estime, ni affection, ni réputation, ni emploi; et toutes ces choses corrompent d'ordinaire l'intégrité du cœur. Voilà comme la précieuse abjection le met hors de ce malheureux commerce, et l'y mettant, est un rempart à sa pureté.

Mais aussi n'est-ce pas dans la pureté de l'âme où Jésus est uniquement avec plaisir? N'est-ce pas là où il repose? et n'est-ce pas en elle où il trouve son lit nuptial? Ne faut-il donc pas conclure qu'entre toutes les personnes souffrantes, ce sont les abjectes, les obscurcies et les méprisées qui font les délices du divin cœur de Jésus.

O disposition! ô état plus souhaitable cent fois, et plus glorieux que les plus hautes élévations! puisque, par ma bassesse et par mon anéantissement, par ma perte et par mes mépris, je puis

contribuer aux satisfactions et aux divines délices de Jésus. Cela seul vaut le paradis, de pouvoir par son état faire les délices de ce divin cœur: et je ne sais comment à cette considération toutes les âmes, qui ont quelque doux mouvement pour Jésus, ne passionnent pas de se voir plus basses que la boue, plus obscures que les ténèbres, plus méprisées que la lie, et plus en horreur que le même déshonneur.

Car on peut dire un cœur vivement touché de l'amour de ce cher maître, si je ne suis bon à rien en ce monde, ou par la bassesse de mes talens, ou par le mépris qu'on fait de ma personne, je puis au moins servir tout entier au plaisir de Jésus dans le fond de mon abjection et de mes ténèbres. N'est-ce pas là pour moi un usage trop glorieux ?

CHAPITRE II.

Jésus seul fait les délices au cœur d'une personne abjecte.

§ I.

Pour entrer toujours plus avant dans ce précieux état, et pour en donner le goût aux véritables amateurs de Jésus, je les veux encore intéresser par eux-mêmes : car si une personne abjecte et méprisée fait les délices de ce divin Sauveur, je dis aussi que mutuellement Jésus seul fait les délices de son cœur.

Représentez-vous-en donc quelqu'une sans estime, sans talent, sans emploi, comme un néant dans le monde et dans les communautés. Parce qu'elle est perdue chez les créatures, ce lui est une nécessité de rechercher ses satisfactions dans

Jésus-Christ, où elle se trouve, d'autant qu'elle y est rejetée comme l'écume et la bave de la mer, et qu'elle est dans le monde comme une infection qui fait horreur. N'est-il pas naturel que chacun cherche un asile et un lieu de refuge, quand il est banni de son pays? C'est ce que la nature nous enseigne : ceux qui sont dans une vie abjecte et méprisée, sont comme des exilés de la vie humaine et de la douceur des créatures ; c'est aussi ce qui les met dans une heureuse nécessité de chercher leur soulagement et leur asile dans Notre-Seigneur, se voyant rejetés de tous côtés.

Mais n'êtes-vous pas ici étonné de l'admirable et de l'obligeante invention de ce bon maître, ô mon Théonée ! Il veut que vous ne preniez uniquement de plaisir qu'en lui ; et pour y parvenir, il fait, par mille ressorts et par mille détours, que vous tombiez dans la bassesse et l'humiliation, afin qu'étant rejeté des créatures, vous soyez contraint de le chercher et de dire : Au moins, si personne ne veut de moi, j'aurai mon Jésus en qui me contenter.

J'ajoute que Jésus est seul capable de faire les délices d'une personne abjecte et méprisée, parce qu'elle même est incapable de prendre aucun plaisir dans les créatures. Elle s'en voit trop maltraitée par leurs mépris et par leurs rebuts, pour les rechercher ; elle en connaît trop le mensonge, la vanité et la politique, pour ne les pas abhorrer; elle en a été trop souvent trompée pour s'y fier et pour en espérer quelque satisfaction ; voilà son incapacité. D'ailleurs, son cœur ne peut être sans quelque plaisir, car c'est la nature du cœur humain. Il faut donc nécessairement qu'elle le prenne dans Jésus ; parce qu'il se peut dire d'elle (ô le

bienheureux état!) que, dans son abjection et dans le délaissement des créatures, il ne lui reste plus que ce cher maître pour toute consolation. Elle goûte ce qu'elle a dans l'obscurité de sa bassesse, et elle jouit sans trouble de ce bien divin. Cela vient de ce que, comme les apôtres autrefois sur le Tabor (*Matth.*, 17), elle ne voit plus que Jésus, de quelque part qu'elle se tourne, toutes les choses de la terre l'ayant abandonnée; et ce fidèle époux est si bon, qu'il prend plaisir à recevoir ce que personne ne veut, et à caresser ce qui est au monde un sujet de mépris.

Mais goûtez encore avec moi ce dévot et véritable sentiment d'une personne abjecte qui ne peut trouver de délices ailleurs que dans son Jésus. Toute satisfaction naît de la proportion du sujet et de l'objet; et c'est pour cela qu'il est grandement naturel que celui qui est dans le rebut et le mépris, cherche le plus méprisé des hommes, qui est Jésus, et prenne avec lui ses délices.

Mon Dieu! quelle ravissante consolation ce lui est dans cet état méprisable et abandonné, de pouvoir penser qu'il rencontre son semblable dans Jésus, qu'il y trouve toujours un bon accueil, qu'il en reçoit une amoureuse compassion, et que son heureuse disposition lui mérite cette divine compagnie.

Pour moi, Théonée, je vous l'avouerai tout ingénument, qu'à mon sens il n'y a point en ce monde de plaisir et de consolation plus pure et plus sensible, que lorsque, du plus profond de l'abjection, des délaissemens et du mépris des créatures, il pense aux abjections et aux opprobres de Jésus, et là s'y attache et s'y complaît dé-

licieusement, se voyant en ressemblance et un à un avec lui.

Ah! que peu, l'oserai-je dire? mais très-peu sont capables de goûter cette vérité, et même de comprendre les douceurs qui sont réservées aux personnes perdues et obscurcies! Oh! si l'on savait le paradis que porte en soi une personne abandonnée, et dans les ténèbres et le déshonneur de l'abjection, il n'en est point qui n'ambitionnât ce précieux état. Car vous diriez que Jésus ne se plaît à être tout familier qu'avec des âmes de rebut, et qui sont la lie de toutes les bassesses.

§ II.

Après cela, si votre cœur n'est point encore touché d'amour pour la sainte abjection, je porte plus loin mes pensées, et vous intéressant de plus près, je vous découvre deux belles lumières.

1°. L'admirable félicité d'une personne abjecte et humiliée; 2°. et son incomparable grandeur.

Jusqu'où pensez-vous que monte son bonheur, tout infortunée qu'elle paraisse à vos yeux? Ecoutez-le bien, je vous prie, et pesez de près les considérations que je vous présente. Dieu en fait ce qu'il veut, n'y trouvant point de résistance; car, comme dans la pauvreté de sa bassesse, elle n'a plus aucune prétention sur la terre du côté de la créature, et elle n'attend qu'à se voir anéantie; Dieu, à cause de cela, n'y trouve point de résistance à ses desseins; et cette sainte disposition fait qu'il en use comme il lui plaît, qu'il augmente ses confusions et ses abaïssemens, qu'il les change, qu'il les retire et qu'il les rappelle, sans qu'il tombe à cette âme une seule parole d'opposition. Pétrissez-

moi, dit-elle, comme la boue, et me mettez à la manière qui vous sera la plus agréable. N'est-ce pas là un souverain bonheur, que sa disposition fasse que Dieu en triomphe?

Elle est encore heureuse, car heureusement tout est perdu pour elle. Toute personne qui aspire, qui veut gagner avec le monde, qui a une réputation à conserver, qui a des prétentions et des adresses; ah! ne m'en parlez point, c'est une misérable; car elle est, et tous les gens de cette sorte, dans des soins perpétuellement inquiétans, ou d'aller à leurs fins, ou de bien tenir ce qu'ils ont, ou de sortir de misère. Mais une personne qui en est venue à la sainte abjection et aux ténèbres de l'humiliation, est affranchie de tous ces soins dans une belle et agréable liberté, n'ayant plus rien dont elle puisse appréhender la perte. Quel aimable bonheur!

Ce n'est pas assez; il est de cette personne abjecte et perdue aux yeux et à l'estime des hommes, comme de celle qui, du fond et de l'obscurité d'une caverne, voit bien plus distinctement ce qui se passe au dehors dans la lumière du jour. Pareillement, celle-là voit clair de la profondeur de son abjection, comme d'une nuit obscure, la vérité et la vanité de tout ce qui se passe et de ce qui amuse les esprits, tout étonnée de l'aveuglement universel où ils sont ensevelis, pour ne pas voir les grandes vérités du christianisme : et c'est à la faveur de ces abaissemens, et de cette vie ténébreuse où elle est, qu'elle jouit des plus pures lumières pour voir le mensonge de toutes les choses; pendant que ceux qui sont au dehors, dans le jour et dans l'éclat, sont frappés d'un funeste aveuglement pour ne pas voir leur malheur,

N'appellerez-vous pas cela une grande félicité?

Elle ne se termine pas encore là : vous savez que c'est dans cet état d'abjection et de délaissement que se font les plus grandes opérations de la grâce, d'union divine, de plaisirs célestes, de prodigieuses privautés avec Dieu, et d'autres ineffables communications. Car la grâce se plaît à faire des chefs-d'œuvre dans les états les plus obscurs et les plus humiliés; à peu près comme nous voyons que c'est dans les lieux déserts et abandonnés, que les plus rares productions de la nature se forment. Sur quoi je vous demande si ce n'est pas à une âme abjecte et humiliée un bonheur extrême, que son humiliation et son abjection lui donnent une si noble capacité aux plus élevées opérations de la grâce?

Je pourrais ajouter à cela qu'il est d'une personne fondue dans la bassesse, à la façon de la semence perdue au sein de la terre, d'où elle sort et monte après heureusement, tirant ainsi son avantage de ce qu'elle a été cachée dans ses entrailles : de même il se trouve que cette personne, éteinte dans son obscurité, est comme un germe caché et fécond, qui devant Dieu, mais bien loin des yeux des hommes, produit d'admirables fruits d'éternité.

§ III.

Voilà, Théonée, la souveraine félicité de ce divin état; mais en deux mots voulez-vous encore en voir la grandeur incomparable? Parce que celui qui est abject, petit et délaissé, n'a aucune estime de la part des hommes, n'en ayant pas seulement un regard, il a toute l'estime de Dieu, qui en pèse la valeur sur un autre pied. Est-il rien de plus précieux?

Parce que sa réputation même est souvent déshonorée, portant les livrées de Jésus-Christ, sa récompense est qu'elle est toute entière devant Dieu et devant ses saints anges. Peut-il être de réputation plus illustre?

Parce qu'il est éteint et perdu parmi les créatures, ne se comptant non plus qu'un néant, il se retrouve dans Dieu avec une gloire admirable, pour y avoir un être plus glorieux.

Parce qu'il est tout obscurci dans ses propres ténèbres, il arrive que, comme le soleil pénètre les lieux ténébreux pour mieux faire briller sa lumière, de même Dieu cherche ces âmes pour y faire éclater les lumières de sa grâce. N'est-ce pas là donc un bonheur et une grandeur qui n'ont rien de pareil?

Entre les saints qui sont tous à la vérité grands devant Dieu, il y en a pourtant d'illustres, et la marque et le caractère de ces illustres, selon la pensée d'un père (*S. Dor.*), n'est point autre que l'excès des humiliations et des bassesses, qui les nourrissant et les soûlant, les distingue et les relève au-dessus des autres; que l'on peut dire du commun, n'ayant pas été dans ces anéantissemens et dans ces pertes ignominieuses. Si c'est donc l'abjection qui donne à quelques saints cette grandeur particulière et plus éclatante, jugez, jugez de l'estime et de l'amour que vous devez avoir pour un état si divin, et combien vous devez vous conjouir de cet insigne bonheur, si jamais Dieu vous en favorise.

Suite du même discours.

Mais que devons-nous inférer de tout ce discours, sinon que les désavantages d'une personne

humiliée, ou de peu de talent, sont les avantages de la grâce, puisque la grâce cherche toujours les âmes humbles et abaissées. Que sa ruine dans l'opinion des créatures est son établissement dans Jésus, puisque Jésus reçoit et chérit tout ce qui est le rebut du monde; que sa paix est inaltérable puisqu'elle est au plus bas, où la tribulation la puisse jeter; que sa vertu est en assurance, puisque personne n'envie et n'estime sa condition; qu'elle a enfin tout le loisir de vaquer à soi-même, à sa conscience et à Jésus; puisqu'étant dans l'oubli de toutes les créatures, elle n'en reçoit aucun empêchement. Ne sont-ce pas là des biens incomparables de l'état de bassesse et d'humiliation?

Allons donc, ô vous tous, qui faites une profession particulière d'être les amateurs de Jésus, allons à ce divin centre de bassesse. Car qui ne voudra être présentement dans l'abjection pour y trouver ce cher maître; puisque, comme un pauvre abandonné, il y a toujours fait sa demeure? Qui n'embrassera volontiers tous les abaissemens pour donner quelques délices à son divin cœur? Qui ne s'immolera volontiers aux ténèbres, aux mépris, à l'obscurité, pour faire le gain de Jésus? Et qui ne renoncera, ah! de tout son cœur, à paraître jamais aux yeux des hommes, puisqu'alors, comme un misérable banni, il est si bien reçu dans le cœur de cet adorable Sauveur?

Dites, Théonée, dites avec une grande dilatation d'âme : Si je suis dans l'abjection, parce que j'ai peu de talent et d'avantage de nature, n'est-ce pas Dieu qui m'a ainsi fait; et ne dois-je pas aimer la divine main qui ne m'en a pas donné plus, et qui prévoyait que de plus grands avantages seraient à ma perte? Si quelques accidens de la vie

et des effets inespérés d'une providence humiliante me rendent abject et méprisable, puis-je me plaindre de me voir en même place avec Jésus, qui s'est fait opprobre pour mon amour? Ne dois-je pas me conjouir et triompher dans ce centre de bassesse et de confusion, étant le centre où Jésus repose?

C'est en vérité ne pas comprendre ce que vaut la possession de cet aimable Sauveur, de ne pas aimer les abjections les plus profondes, et se plaindre quand on est oublié, abaissé et méprisé, c'est se plaindre honteusement et indignement que les délices et la compagnie de Jésus ne sont pas préférables à une folle et vaine opinion des hommes.

Ah! la malheureuse condition de ceux qui cherchent à se produire, et de quelle infatuation sont-ils frappés, de courir en insensés pour se faire des misérables? Mais ceux-là ne sont guère moins misérables et malheureux, qui font tous les efforts pour sortir de l'état humble et abject où Dieu les jette, puisque l'horreur qu'ils en ont n'est point autre que l'horreur qu'ils ont de Jésus abject et méprisé.

Quoi! Théonée; car c'est à vous à qui je parle; dans quelque bassesse que nous soyons, serons-nous jamais au bas comme l'a été ce divin Maître? Mais qui osera se plaindre qu'on le laisse là, et qu'on n'a point d'égard à son talent et à ses mérites? Qui l'osera, dis-je, regardant un Jésus soûlé d'opprobres, et les plus riches talens d'un Dieu perdus et éteints; et puis, qu'on vante son esprit, ses belles qualités, ses beaux talens et ses autres avantages, et qu'on se plaigne, si l'on peut, qu'on est dans l'abjection.

Mais encore, quelles sont ses bassesses ? Hélas ! ses bassesses sont de prendre la forme d'un esclave ; ses bassesses sont d'être compté entre des scélérats ; ses bassesses sont maintenant de venir tous les jours dans des consciences impures ou sacriléges. Après cela, nos abjections ne doivent être, sinon d'être jetés à la voirie, bien loin de nous plaindre d'être humiliés, ou par nos misères ou par notre peu de talent, ou par l'oubli des créatures.

Ce serait s'oublier du nom de chrétien que l'on porte, et que nous sommes des hommes morts, à qui n'est dû que le tombeau et que le mépris. Comme la superbe de nos esprits va toujours à l'éclat, il faut aussi que tout le mouvement de nos cœurs aille à l'abjection et aux ténèbres ; et y être avec joie quand Dieu nous y met, comme aller avec crainte à tout ce qui est d'éclatant, quand Dieu nous y appelle.

Je finirai ce traité avec un sentiment que je prie le divin Esprit de vous imprimer au cœur. Dites donc avec toute la tendresse de votre âme : J'aime mieux incomparablement la bassesse des confusions, les dernières ténèbres, l'état de vie le plus éloigné des créatures, avec Jésus dans mon cœur, que toutes ces approbations, et ce grand éclat, et toute cette vaine réputation parmi les hommes, avec un cœur sec, et vide de Jésus ; car c'est ce qui s'y trouve pour l'ordinaire ; oh ! mille fois trop heureux, si ce bonheur m'arrivait, de vivre et de mourir rebuté, méprisé et inconnu de toute la terre !

MAXIME VIII.

L'amour des confusions est la voie sublime pour la perfection.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses sortes de confusions sont expliquées.

Quoiqu'il y ait bien des choses dures à la nature, qu'elle fuit et qu'elle abhorre pour éviter sa mort, il se peut dire néanmoins que la confusion est celle qui lui est le moins supportable et la plus terrible. Je la distingue des abaissemens, des humiliations et des mépris, qui nous peuvent venir de la malice des créatures, ou de leur ignorance, ou de leur intérêt, ou de quelque autre incident, sans qu'il y en ait aucun sujet de notre part. Mais la confusion est une certaine honte et une vergogne, qui naît de la manifestation de quelque chose de bas et de méprisable, qui est en nous.

C'est pourquoi la source étant dans nous, et supposant toujours de notre côté quelque défaut confondant et honteux, qui est mis en évidence, il n'est rien, entre toutes les choses humiliantes, qui soit tant en horreur à l'esprit humain. C'est ce qui me fait avancer qu'il n'est point de voie sublime pour aller à la perfection comme l'amour des confusions. Oui, Théonée, elle est si sublime, que l'on pourrait, ce me semble, demander où sont, entre les personnes les plus ferventes, celles qui chérissent les confusions, et qui en font leurs premières maximes?

Il se peut dire, si je ne me trompe, que ce n'est

pas le chemin qui tient la direction ordinaire, et que c'est un langage que la délicatesse des pénitens ne peut guère souffrir : aussi est-il peu de vertus qui aillent jusqu'au bout, ne sachant pas boire une confusion de bonne grâce. Le seul mot de confusion fait peur, et parce qu'on en abhorre même l'ombre aussi-bien que la vérité, l'on ne voit communément que des vertus timides et tremblantes, qui ne sont jamais à toutes les épreuves de Dieu et des créatures.

Je tâcherai néanmoins d'en inspirer l'amour à tous ceux qui prétendent à la solide et à la sublime perfection; et pour y procéder clairement, vous saurez qu'il y a trois sortes de confusion : 1°. devant Dieu, 2°. dans la confession, 3°. et devant les hommes. Je vous prie d'en bien entendre la nature, puisque je la puise du fond et de l'expérience des cœurs, qui ne se comprennent pas assez eux-mêmes.

§ I.

La confusion que l'on reçoit devant Dieu, est lorsqu'intérieurement, et sans témoin, il confond l'âme, et la poursuit par le rappel et par la représentation des péchés les plus humilians et les plus horribles, dont par le passé elle s'est souillée. La pauvre criminelle ne sait ici où aller, pour se cacher à ces vues; car il est incroyable combien Dieu la presse et la tourmente par ces épouvantables représentations; de telle sorte que, plus elle se veut retirer de ses poursuites et de ces vues intérieures, plus elle s'en voit confondue et pénétrée. Ce sera quelquefois au temps de l'oraison et des plus saints exercices, que ces images viendront en foule, et feront toute son occupation.

D'autres fois, les jours entiers et les semaines, ces horribles peintures seront si pénétrantes et si familières, qu'il n'est point de moment où elles ne se représentent, et de lieu où elles n'accompagnent. Tantôt Dieu permettra fréquemment au démon de faire de son corps le sujet de la confusion la plus humiliante, en faisant la matière de la plus honteuse tentation.

Jugez, par ces assauts, du supplice de sa conscience, et singulièrement, si c'est une âme qui soit alors dans une grande innocence; oh! quelle abîmante confusion! Mais aussi, que Dieu est admirable dans ses conduites! Il veut qu'elle en boive, et qu'elle en boive jusqu'à la lie. Et pourquoi cela? 1°. Parce qu'il veut que ces choses confondantes, que maintenant elle ne veut pas, payent et satisfassent pour celles qu'autrefois elle a voulues. 2°. Il veut que, par une industrieuse conduite de son amour, ces impuretés représentées purifient son âme maintenant dont l'effet et la vérité l'avait autrefois corrompue. 3°. Il veut que ce qui par le passé avait fait le sujet de son plaisir et de son crime, le même présentement soit son bourreau et l'instrument de son supplice.

Mais que fait ici une personne sans intelligence et sans conduite? Hé! mon Dieu, que d'immortification! Elle s'inquiète, elle se tourmente, elle se tourne en elle-même en cent manières, pour dissiper ces images; elle s'afflige et se tue le corps sans mesure et sans discrétion. Demandez-lui ce qui la fait ainsi se tourmenter; elle vous dira que c'est l'appréhension du péché; mais elle se trompe, et qu'elle en cherche bien la source, elle trouvera que ce qui lui paraît crainte du péché, n'est que superbe, laquelle ne pouvant souffrir ces re-

présentations humiliantes, qui lui reprochent son épouvantable faiblesse, et les chutes qui ont déshonoré son âme, fuit par ses efforts, autant qu'elle peut, la confusion qui la couvre.

Où vous prendrez garde, Théonée, que je ne dis pas que cette personne doive devant Dieu rappeler les images honteuses de sa vie passée, et s'y complaire; mais je dis que quand Dieu permet, d'une façon pénétrante et inévitable, ou que ce tableau du passé lui soit mis devant les yeux, ou qu'un nouveau lui soit tracé, de chose que jamais elle ne commit, alors elle doit humblement souffrir ces vues par immolation, et boire sa confusion à l'aise, et tout au long; suivant ce que dit un prophète (*Ezec.*, *c.* 16): « Que l'âme en ce » temps doit se confondre volontairement, et por» ter son ignominie. » C'est en quoi vous trouverez à peine une âme entre mille, qui sache se donner en sacrifice, ou qui le sachant veuille en être la victime, tant cette confusion est cruelle, et demande une personne autant abîmée en humilité que généreuse.

§ II.

La seconde sorte de confusion est dans la confession où les secrets les plus cachés de l'âme sont manifestés. C'est ce que tout le monde fait ordinairement, en étant bien peu qui, pour éviter volontairement la confusion, fassent des confessions sacriléges, ou célant les péchés qui les peuvent confondre, ou les déguisant par des explications criminelles. Or, il faut être bien persuadé que, dans la confession, vous ne devez avoir rien tant à cœur comme la confusion de vous-même. Car vous y devez apporter un esprit de pénitence,

et le moyen le plus efficace de satisfaire à Dieu ; et je maintiens qu'il n'est point de pénitence dure et rigoureuse, qu'il n'en est point de satisfactoire, comme une volontaire confusion.

Vous le savez, si vous avez commis des crimes considérables, combien il vous a coûté de les dire à un confesseur, et que les plus sévères pénitences que l'on vous a pu imposer, n'approchaient pas de la confusion à les déclarer. Puisque souvent, pour me servir des paroles de l'Ecriture (*4. Reg.*, *c.* 8, 11), « le trouble de l'esprit est allé jusques » à porter la confusion sur votre visage. » Il faut que tout pénitent recherche principalement cette confusion, et il doit penser que c'est elle qui fait le plus éclatant caractère de la pénitence, et qui paye à la justice divine, plus que toute autre rigueur qui pourrait être imposée.

§ III.

La troisième sorte de confusion, où vous pouvez tomber, est devant les créatures : ce qui vous peut arriver, ou quand quelque faute et quelque tache particulière et domestique, qui était auparavant dans les ténèbres, est mise en évidence ; ou bien quand quelques défauts naturels vous sont reprochés en face ; ou quand vos desseins et vos entreprises, vos conseils et vos conduites, ont des événemens qui vous déshonorent, et qui vous tournent en ridicule. Dans ces confusions visibles, ordinairement l'esprit se révolte, parce que ses taches et ses défauts sont manifestés ; ou bien il fond et s'abat, parce que les succès déshonorables condamnent sa conduite.

CHAPITRE II.

Il est montré comme la confusion conduit à l'éminente perfection.

§ I.

Après ce que je viens d'exposer dans le chapitre précédent, je dis maintenant que toutes ces confusions bien prises devant Dieu, dans la confession, et devant les créatures, sont la voie de perfection la plus efficace et la plus sublime; parce que nous allons à Dieu efficacement, et d'une éminente manière, à proportion que nous marchons dans les voies de mort. Est-il rien qui fasse mourir jusques à la racine, comme la confusion! Les souffrances remplissent le calice dont il faut que tout le monde boive; mais si elles ont de l'amertume, il faut dire que la confusion est excessivement plus amère, à raison que c'est elle qui fait la lie du calice et des afflictions. C'est pourquoi Isaie dit (*c.* 51, 17) « qu'il en faut boire jusques » à savourer le fond du calice, c'est-à-dire jus» ques à la lie. » Car comme la lie est l'excrément le plus grossier de la liqueur; et comme cette lie qui prend le fond du vase, est le terme de ses impuretés, il se peut aussi dire que la confusion est l'égoût des tribulations qui vont là comme à leur centre, et où se rend tout ce qu'il y a de plus enfiellé et de plus amer. J'appellerai encore, s'il vous plaît, la confusion, comme la crême des souffrances, en étant le plus délicat; car après elle, il n'est plus rien où la souffrance puisse aller pour aller plus avant.

Dites-moi, si vous le pouvez, Théonée, quel-

que sorte de peine, qui ne soit au-dessous, et s'il n'est pas constant qu'une personne souffrante s'estime toujours épargnée, quand elle n'est pas confondue? Et pour une preuve manifeste de cette vérité, n'est-il pas vrai qu'il n'est rien qu'on n'évite et qu'on n'immole; qu'il n'est point de rigueur où l'on ne s'abandonne, pour ne pas tomber en confusion? Les damnés, pour éviter celles qu'ils auront au jour du jugement, se condamneraient volontiers dans les enfers à de nouveaux supplices, dit l'Ecriture (*Luc.*, 16, 23). C'est qu'il n'est rien d'amer et de cruel à la nature, comme d'être confondu, se pouvant dire, quelque affligée qu'elle soit d'ailleurs, qu'elle vit toujours et qu'elle subsiste, pendant qu'elle n'est pas en confusion.

S'il faut donc être tout mort, afin d'être à Dieu éminemment, est-il rien qui mène à cette grandeur comme la confusion, puisqu'il n'est rien qui nous fasse mourir comme elle fait? O précieuse vie et délicieux état, la gloire et le faîte des tribulations! Hé que celui-là me semble un prodige en souffrance, et un favori entre les souffrans, qui est venu au comble des confusions!

Mais puisque cet état tient le lieu le plus éminent, et que c'est le chemin abrégé de la perfection, vous attendez que je vous donne quelque instruction qui vous apprenne comme il y faut marcher, et en bien user. Je le ferai, et du même cœur que je vous souhaite confondu, autant que je passionne que vous soyez un saint.

§ II.

Pour bien boire donc la confusion, et pour en savourer la lie et l'amertume, lorsqu'intérieure-

ment mille images infâmes et humiliantes de vos crimes passés, ou des choses dont vous n'avez point été coupable, vous persécuteront par leurs représentations inévitables, accoutumez-vous à vous établir intérieurement dans la posture d'un criminel devant la justice de Dieu, tout couvert des plus horribles abominations; aimez d'être ainsi exposé à ses yeux, car c'est la vérité; et partout ne sortez point de cette situation intérieure; mais buvez doucement et volontiers la confusion des horreurs qui vous pénètrent le corps et l'esprit, selon l'avis que nous en donne l'Ecriture: Que la confusion ne doit jamais tomber de l'esprit, ni s'effacer de dessus le visage (*Ps.* 108). Dites, voilà mon Dieu, voilà cette confection de pourriture et d'horreur; et c'est tout ce que je suis. J'y demeure puisque vous le voulez, et j'y demeure exposé à la pureté de nos yeux, laquelle fait ma honte et mon supplice; et puisque vous le voulez encore, je me nourris, ô justice adorable! de toutes ces confondantes misères, ne m'étant point dû d'autres délices que la confusion de mes crimes.

Mais, pour soutenir généreusement votre cœur dans cette disposition intérieure et humiliée de criminel, représentez-vous, je vous prie, Théonée, l'âme du divin Jésus toute couverte et toute pénétrée des abominations de la terre, et ainsi, par cette imputation, un objet elle-même de malédiction aux yeux de son Père, comme dit saint Paul (*Gal.*, 3, 13). C'est la posture où il fut toute sa vie à ces yeux divins, toujours abîmé de confusion, toujours en criminel, toujours demeurant dans la boue et les horribles immondices de toute la nature. C'est aussi à cette posture et à ces confusions intérieures de Jésus, qu'il vous faut

accoutumer d'unir les vôtres, quand vous êtes plein, et de corps et d'esprit, de tous les effets et de toutes les représentations les plus humiliantes. Il fut dans cette honte toute sa vie devant son père; et vous ne l'êtes que pour quelques heures. Il ne fut honteux que de vos infamies, dont il se revêtit; n'est-il pas juste que vous le soyez de ce qui vous appartient? Tenez-vous donc intérieurement en idée de criminel, humilié dans vos honteuses pauvretés, et toujours uni à l'âme de Jésus couverte de confusions que lui causaient les impuretés de tous les hommes.

§ III.

Pour la confusion de vos confessions, accoutumez-vous de la présenter à Dieu, comme le plus juste payement que vous lui puissiez faire : mais faites plus que ce qui se fait communément. Voici là-dessus un avis que je pense vous pouvoir être fort utile ; ouvrez-y si bien votre cœur et votre esprit, que jamais il n'en tombe.

Vous remarquerez que quand on boit la confusion, cela s'accorde presque toujours à la nécessité, dont on ne se peut dispenser, ou physiquement, ou moralement. Ces confusions intérieures qui naissent du tableau intérieur de nos crimes, et celles qui nous viennent par la manifestation involontaire de nos défauts aux yeux des hommes, sont d'une nécessité physique, à laquelle on se soumet, parce qu'on ne s'en peut défaire ; et le travail qu'on apporte à les dissiper est un témoignage qu'on y est avec contrainte. Pour la confusion qui se prend dans la confession, elle est d'une nécessité morale, parce que l'obligation que nous en impose le sacrement, par la déclaration de notre péché, est indispensable.

De sorte que la nécessité et la contrainte sont la loi de la confusion ; mais qu'il se trouve une âme qui se confonde volontairement ; c'est un miracle dans les œuvres de la grâce ; et il se peut dire qu'il est peu de vertueux qui ne meurent avec ce reproche au cœur : Je ne me suis jamais confondu pour Jésus une seule fois en ma vie, par le pur amour de la confusion ; quel indigne reproche à un amant de Jésus ! Ce n'est pas que je sois de sentiment que l'on fasse des choses inconsidérées et extravagantes, pour en recevoir de la confusion. Les mortifications les plus sensibles ne sont pas toujours les plus vertueuses, si la prudence ne les conduit.

Mais je vous conseillerais grandement, Théonée, que de temps en temps vous confessassiez quelques péchés humilians de votre vie passée, « prenant et ramassant votre confusion, vous dit Jérémie (*cap.* 10, 17), de votre terre et de votre propre fonds, selon que le mouvement de la grâce et du divin Esprit vous en touche le cœur. » Vous les avez déjà confessés, il est vrai, et le besoin n'en est plus ; mais je souhaiterais que vous le fissiez, seulement animé du motif de contenter la justice de Dieu, par votre confusion volontaire. O le rare et le sublime sacrifice ! et qu'il est peu de ces volontaires sacrificateurs ! Car, ne sait-on pas que la fine et la superbe délicatesse fait assez souvent qu'on fuit de découvrir les hontes de sa vie passée, ne voulant pas laisser une idée désavantageuse de soi dans l'esprit d'un confesseur ?

Mais que fait une personne qui aime sa mort et son anéantissement ? De temps en temps, elle se manifeste en confession de quelque chute honteuse du passé, pour boire ainsi à plus longs traits sa confusion : elle a pour fin de contenter la divine

justice en se confondant; et elle ne pense pas le pouvoir mieux faire qu'en se ruinant de réputation, si elle peut, dans l'opinion de son confesseur. C'est pourtant le point où se ménagent très-soigneusement les personnes de vertu superbe et immortifiée, qui ne disent que ce qui est capable de donner à croire qu'elles ont toujours été innocentes, et qui écartent avec adresse tout ce qui pourrait faire penser que dans de certains temps elles se sont égarées comme les autres. Néanmoins il y faut de la circonspection pour voir si le confesseur est capable de cette confidence (car tout confesseur ne l'est pas, il s'en faut bien), et pour n'y rien faire que par l'impression de la grâce. Heureuse l'âme qui sait ainsi offrir à Dieu des sacrifices de confusions! puisqu'entre toutes les odeurs des souffrances, celle-ci lui est le parfum le plus odoriférant, et que cette âme se peut dire parmi les autres, sa royale et sa divine victime.

§ IV.

Enfin il nous reste à voir de quelle manière il faut bien recevoir la confusion qui nous arrive devant les créatures, lorsque des défauts cachés sont manifestés, ou que de certains accidens nous couvrent de honte. Comme ces sortes de confusions sont les plus ordinaires, je vous conjure, Théonée, de bien prendre cette pensée.

Quand vous serez dans ces pénibles conjonctures, vous devez vous y soumettre par un véritable amour de votre propre anéantissement devant les hommes, n'étant rien qui détruise jusqu'au principe comme la confusion. Et vous l'aimerez en vérité à mesure que vous serez passionné de l'amour de votre perte et de votre destruction.

Pensez que vous devez aimer vos confusions

aux yeux des hommes pour des sujets bien légers, puisque Dieu vous épargne des confusions horribles, pour des péchés encore plus horribles en bassesse. Car où en seriez-vous si les horreurs de votre vie cachées à la connaissance des créatures; si ces crimes commis où vous savez, et avec qui vous savez, étaient mis au jour? De quelle confusion terrible ne seriez-vous pas couvert? Est-il d'abîme où vous ne vous jetassiez plutôt que de paraître? C'est là pourtant ce que Dieu vous épargne, afin que vous buviez volontiers cette légère honte devant le monde.

Mais hélas! combien est-il de grands spirituels et de grandes spirituelles qui, ayant l'estime et la vénération de tous les esprits, en auraient pourtant l'étonnement, l'horreur et l'exécration, si l'on savait les abîmes où ils sont tombés? « C'est » à vous de porter volontiers votre confusion, » puisque vous avez péché plus grièvement que » les autres par des péchés beaucoup plus énor» mes (*Ez. c.* 16, 52). » Songez encore que c'est à vous singulièrement, puisque vous êtes les grandes conquêtes des miséricordes de Dieu, d'aimer plus que tout autre, et d'adorer les petites confusions dont il vous fait présent. Que ce sentiment donc vous pique souvent et vous pénètre le cœur. Oh! si l'on savait ce que j'ai été et d'où je suis venu; et si ce plâtre de spiritualité et de vertu était à bas, quelle abomination ne serais-je pas à ceux qui étant trompés me révèrent? Ce sont les vues que vous devez avoir pour être content et paisible sous le poids des confusions.

Je n'ai plus qu'une considération à présenter à tous ceux que la confusion accueille devant le monde, et surtout aux amans de Jésus. Représentez-vous ce doux agneau avec une divine mo-

destie dans le prétoire de Pilate, et le moment auquel sa robe lui étant ôtée de dessus le corps pour être flagellé, il se vit tout nu, exposé aux yeux lubriques et infâmes d'une insolente canaille de soldats. Ah! quelle abîmante confusion, où tout le ciel, où tous les anges du paradis se couvrirent de honte à ce spectacle de leur divin Maître abîmé de confusion. C'est particulièrement cette vue qui vous doit être familière, lorsque la honte vous vient, ou devant Dieu, ou dans la confession, ou aux yeux des créatures. Vous devez vous tenir aux pieds de Jésus, dans cette posture effroyablement confondante, et là, pour me servir des termes d'un apôtre, écumer toutes vos confusions, et les boire volontiers dans la compagnie de celui dont la confusion prise pour votre amour, est grande comme un océan. Je vous laisse, Théonée, prosterné à ses pieds, pour comprendre, si vous le pouvez, la confusion dont il est soûl et pénétré, et pour en adoucir et détremper la vôtre, afin de faire mourir votre superbe, et de vivre et de mourir une victime de confusion.

MAXIME IX.

Le silence sanctifie les croix.

CHAPITRE PREMIER.

Le silence à ne pas se justifier, sanctifie les accusations et les calomnies.

§ I.

Nous sommes trop persuadés qu'aujourd'hui les croix font très-peu pour la sanctification des

âmes, tant elles sont mal reçues. Cela est bien surprenant, Théonée; néanmoins il ne le sera pas tant, si nous considérons que le monde étant il y a déjà long-temps réprouvé de Dieu, est dès cette vie la victime de sa justice, attendant à l'être dans l'autre éternellement.

Mais ce qui est plus digne de compassion, est que tant de personnes qui veulent tout à fait le bien savent ordinairement si peu user des croix comme il faut, que si de temps en temps elles y méritent quelque chose, elles en font aussi très-souvent une naturelle matière de châtiment. L'on se souille dans le lieu où l'on devrait se purifier; l'on conserve sa rouille au milieu du feu des tribulations; et ayant de quoi payer la justice divine, l'on y contracte de plus rigoureuses dettes.

Il n'est, dit-on, presque point de pur amour de Dieu sur la terre; mais il est aussi peu de croix purement souffertes pour Dieu; et il est aussi rare de voir de véritables triomphes de la croix que de véritables triomphes de l'amour. Il faut pourtant avouer que ceux qui souffrent mal, sont moins excusables que ceux qui ne savent pas bien aimer? Car il faut moins pour la bonne souffrance que pour le parfait amour. Il ne faut que savoir bien retenir sa langue, et l'on a quasi tout fait, étant vrai que c'est elle qui perd tout et qui trahit les consciences les plus généreuses parmi les tribulations. Il est donc facile de s'y sanctifier, parce qu'il n'est pas difficile de se taire, et celui-là serait bien ennemi de son bien, qui perdrait à si peu de frais l'occasion d'une si belle conquête.

C'est ce qui m'oblige d'avancer en ce traité cette grande maxime : Que le silence dans les croix sanctifie les croix, afin que les plus imparfaits

soient inexcusables, et que les plus vertueux soient honteux de leur lâcheté, où il ne s'agit que de fermer la bouche et d'empêcher la sortie de quelques paroles.

Mais comme il y a beaucoup de sortes de croix, aussi le silence qu'on y garde est bien différent; et, pour y voir net, je vous en suggère de trois manières : 1°. Il y a le silence dans ses justifications, qui sanctifie les accusations et les calomnies; 2°. le silence dans les occasions de plaintes, qui sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies; 3°. le silence de respect et d'adoration, qui sanctifie les peines intérieures. Dans ce chapitre nous allons voir comme le silence dans les justifications sanctifie les accusations et les calomnies, et comme ces nobles sujets de mérite nous échappent des mains, si la langue, par sa retenue et par son silence, ne sait pas en empêcher la perte.

§ II.

Nous, devons ici supposer deux vérités, Théonée : la première, que suivant les voies ordinaires, l'homme n'est jamais dans les croix, que la nature ne se trouble, et que les passions aussitôt ne soient émues. Nous y sommes piqués, le sentiment en est vif, et souvent le feu prend au cœur et à la tête : c'est que la grâce communément ne détruit pas la nature, qui de son fonds est toujours sensible, et par cette inévitable sensibilité est vivement pénétrée de tous les traits qui lui sont portés. La seconde vérité est que dans ces altérations involontaires du cœur et de l'esprit, lorsqu'elles sont violentes, une personne le plus souvent est peu capable de produire des actes in-

térieurs de vertu, tant elle devient stupide, éteinte et étouffée en elle-même, par l'excès du trouble qui la pénètre, et qui lui ôte ainsi presque toute la vigueur de l'esprit : d'où il arrive qu'elle reste dans une morale impuissance de faire aucune opération intérieure, pour relever ses croix et pour les sanctifier.

Vous voyez par là comme ce n'est pas un effet de votre liberté, lorsque, dans les assauts et dans l'amertume des souffrances, vous sentez un certain bruit, un feu et un soulèvement de nature qui se veut révolter. C'est pourtant une erreur fort ordinaire que je plains beaucoup en de bonnes âmes qui, étant dans ces accès, et craignant le péché sans aucun sujet raisonnable, s'inquiètent pour cela, s'en embarrassent elles-mêmes, et, pour se défaire d'un trouble qu'elles ne veulent pas, en causent un second mal à propos. Sans doute elles méritent de la compassion, et cette ignorance est bien à plaindre.

Vous voyez encore, comme il ne vous est pas bien libre, dans ces feux de passions révoltées sous les coups des adversités, et sous la pesanteur des croix, d'élever votre esprit à de nobles opérations, puisque, par ces mêmes troubles et par ces obscurités, la capacité lui en est ôtée, ou l'aveuglement n'est guère moins à plaindre de ceux qui pensent que dans cet état ils devraient se porter à Dieu de la même manière, et avec la même facilité et les mêmes élévations que lorsqu'ils n'étaient point tentés.

Quelle est donc la chose qui dépend d'une personne souffrante et troublée ? Je vous réponds qu'alors il n'est uniquement que le silence qui soit en sa liberté, et qui puisse sanctifier ses croix.

Il s'en voit, je le sais bien, qui étant tout pénétrés de douleur, s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes par des actes héroïques, qui la reçoivent avec autant de plaisir que de résignation, et qui s'immolent encore à cent fois plus que ce qu'ils souffrent: mais il faut pour cela une vertu consommée, et tout le monde n'est pas capable de la noblesse de ces opérations. Il n'en va pas ainsi du silence, et c'est ce qui rend quelque personne que ce soit inexcusable; car il n'en est point, pour affligée qu'elle soit, et de quelque petite vertu qu'elle puisse être, qui n'ait le pouvoir de retenir sa langue.

Vous pouvez donc, si vous le voulez, dans les accusations et les calomnies, fermer votre bouche à toutes sortes de justifications; et en le faisant, votre silence alors sanctifie cette sorte de croix. Mais où sont ces âmes, hélas! où sont-elles, qui par un sacré silence s'immolent à toutes les accusations et les calomnies? Il faut pourtant que je vous y fasse venir, et que je tâche à vous gagner par le prix et par la grandeur de cet état.

§ III.

Je dis donc que ce refus de justification rend les accusations et les calomnies souverainement sanctifiantes, parce qu'en cela vous faites à Dieu le plus noble de tous les sacrifices, qui est celui de votre réputation.

L'on gagne assez facilement sur soi de souffrir toutes choses, excepté la perte de sa réputation et de son honneur, et cette immolation se fait par le silence qui est le couteau dont s'égorge la victime, pour être présentée comme la plus agréable aux yeux de Dieu. Car, que peut-on lui donner

au monde rien de pareil? Cherchez au fond de l'âme et du corps ce qu'il vous plaira, regardez ce qui vous environne, comme au dedans; tout cela ne vous coûtera guère avec la grâce, pour vous résoudre à en faire un sacrifice, pourvu que votre réputation demeure toute entière.

N'est-ce pas pour cette raison qu'il se voit quelquefois des spirituels qui sont sensibles comme l'œil, lorsqu'on les accuse ou qu'on les calomnie; et qui, après avoir débité tant de belles maximes et prononcé tant de beaux oracles, ou ils s'échauffent dans leurs justifications, ou bien usent de cent détours et de cent adresses pour se purger. C'est ce que dit Job (*c.* 35, 9), « qu'ils » crieront et qu'ils élèveront leurs voix, se voyant » sous les langues d'une foule de calomniateurs.» Cette mortification leur est intolérable, parce que le premier des sacrifices est celui de la réputation, et c'est le silence dans les accusations et dans les calomnies, qui en fait l'immolation. L'amour qu'on a pour cette bonne estime produit dans l'homme cette inclination naturelle, et ces mouvemens vifs et prompts de se justifier aussitôt qu'on est dans le blâme; mais le silence étouffe ces mouvemens, et ruine peu à peu cette inclination, opérant à la fois la sanctification de cette peine et la ruine d'un si mauvais fonds.

Mais voulez-vous voir manifestement l'excellence et le prix de ce silence dans les accusations? Jetez seulement les yeux sur l'exemple des saints. Vous en verrez qui ont éclaté en toutes les vertus, et qui, par un long usage, s'en sont fait un sujet de divertissement et de plaisir; mais aussi les mêmes ont gémi lorsqu'il a fallu se taire sous la noire malice de quelques faux accusateurs, parce

que la calomnie trouble le sage, dit le Saint-Esprit (*Eccl.*, *c.* 7, 8), ayant plus avancé auprès de Dieu par un seul refus de leur propre justification que par cent autres manières d'agir les plus vertueuses.

Et puis, si en vérité vous aspiriez à la mort et à la destruction de vous-même, dites-moi s'il est rien qui porte le coup de mort à la nature et à la propre volonté comme cette sorte de silence? Les autres voies de mortification font des plaies, mais elles ne sont pas mortelles, n'allant pas jusqu'au principe et à la partie la plus délicate. Pour ce silence et ce refus de sa justification, oh! il porte le coup de mort, donnant jusqu'au plus sensible, au plus délicat et au dernier retranchement de l'esprit humain, à savoir, à l'amour de sa propre estime.

Suite du même discours.

Mais je veux que toutes ces considérations soient sans vigueur et sans force, pour vous obliger à mourir par ce silence au milieu des calomnies et des opprobres; pourrez-vous davantage résister, ô Théonée! à la vue du prodigieux silence de Jésus dans sa passion?

Admire donc qui voudra tous les sacrés mystères de ce temps de douleur; pour moi, le sujet d'étonnement qui me saisit, est son profond silence parmi les opprobres, les calomnies et les fausses accusations. Jésus ne disait mot; c'est tout le panégyrique que lui font les évangélistes (*Matth.*, 26; *Marc.*, 14)? Hélas! l'innocent agneau et l'aimable Jésus! Il pouvait, par un seul mot de sa bouche, confondre ses accusateurs, ou en abattre la rage par le moindre charme de ses re-

gards ; mais il a mieux aimé, se condamnant au silence, perdre toute sa réputation, pour nous apprendre à nous taire avec lui en de semblables rencontres.

Que je me plais de l'accompagner sur tous ces théâtres différens, où il fait un divin personnage en ne disant mot ! 1°. Je suis avec lui chez Pilate, et je vois qu'il n'a pas une parole à dire sous un nuage et une tempête d'accusateurs ; il y passe pour un stupide. 2°. Je l'accompagne chez Hérode ; et là il aime mieux être traité comme un fou, que de rompre son silence. 3°. Je le considère toute la nuit chez Anne ; et, au milieu des injures et des opprobres d'une insolente canaille, je n'entends pas un seul mot de sa bouche, et un seul gémissement pour s'en plaindre, étant comme un insensible, sous les coups de langue et de main. 4°. Je le contemple avec un vieux lambeau de drap rouge sur les épaules, le roseau en main et la couronne d'épines sur la tête, mais encore plus couvert des outrages dont la rage et la calomnie le chargent ; et, parmi tout cela, ayant les yeux modestement baissés et la bouche fermée, il chérit plus d'être le jouet et la fable de ses bourreaux, que de violer son sacré silence.

Ce sont ici les quatre stations où je vous conjure de promener souvent votre esprit pour y apprendre le silence et le refus de vos justifications, jusqu'à être perdu d'estime dans l'opinion des hommes ; et je ne pense pas, si vous n'êtes un transfuge de Jésus, qu'étant tout attendri vous ne preniez de saintes conclusions en voyant son exemple. Mais hélas ! le cher Maître, qu'a-t-il pourtant gagné, sinon d'être seul, et que pendant que son humble silence immole sa réputa-

tion, ses serviteurs le plus souvent s'arment la langue de fiel et de bile pour se justifier?

Pour Dieu, ne soyez pas de ce nombre, Théonée, et gravez en votre cœur ces deux avis : Le premier, qu'étant accablé d'accusations et de faux rapports, et étant dans un trouble d'esprit qui dispute s'il doit se justifier ou non, jamais vous n'écoutiez vos propres raisonnemens; car la raison humaine est partout une ennemie déclarée des maximes de Jésus; le second, que vous n'écoutiez non plus les doux sifflemens de ces amis qui paraissent entrer dans vos intérêts, et qui néanmoins sont comme autant de serpens qui viennent pour vous séduire.

Ah! les malheureux amis qui, par leur prudence charnelle et par leur conduite politique, font plus de tort à la vertu que les plus déclarés ennemis de la croix. Ce sont ces demi-dévots, il le faut dire, et ces mondains qui, étant travestis sous des habits modestes, portent la corruption et l'esprit du siècle jusque dans les plus saintes âmes, y faisant couler le poison de la prudence humaine que saint Jacques (*c.* 3, 15) appelle terrestre, animale, diabolique. Et où est l'ami qui fortifie un ami pour laisser ruiner sous les calomnies sa réputation par son silence? Il s'en voit, mais hélas! il se peut dire qu'ils sont très-rares; aussi est-ce au silence de Jésus qu'il faut porter ses regards, pour en être persuadé plus que de toutes les créatures.

Mais encore, que pourriez-vous alléguer pour défendre votre estime par vos justifications; car voilà où ces sortes d'amis vous mènent; qu'il vous importe grandement de la ménager. Quoi, Théonée, votre réputation est-elle plus précieuse que

celle de Jésus? Mettez, mettez-vous en comparaison, et produisez vos raisons, vous dit Isaïe (*c.* 43, 26), « pour voir si vous avez rien qui soit » capable de vous justifier. » N'est-ce donc pas une chose véritable, que les accusations et les calomnies sont hautement sanctifiées par le silence et par le refus de ses justifications?

§ IV.

Mais après tout, n'est-il pas quelquefois permis de se justifier ? Je satisfais à votre doute par trois réponses : 1°. La chose n'est pas seulement permise, elle est même d'obligation, lorsque l'intérêt d'une tierce personne y est engagé; car un devoir de charité se doit préférer à notre mortification particulière. 2°. Cette obligation est encore lorsqu'une personne publique par son silence se rendrait incapable de continuer à Dieu ses services ; car un moindre bien ne doit pas nuire à un plus grand bien. Cette raison pourtant n'a point lieu dans les personnes particulières, dont le silence ne peut préjudicier au bien public; c'est pourquoi il ne leur est que très-avantageux de laisser périr leur réputation, ne répondant point aux calomnies, pour seconder les conduites de la Providence qui les jette dans ce passage. 3°. L'on est obligé de rompre son silence, pour faire jour à sa justification, lorsque ceux qui ont pouvoir sur vous, vous interrogent de la vérité ; car l'obéissance est le premier des sacrifices : quoique néanmoins vous deviez y apporter beaucoup de réserve et de modestie, afin de ne donner pas lieu à une décharge de cœur, sous prétexte de vos devoirs; car souvent ce qui se commence avec justice se continue et se termine avec passion : et

comment ? L'on découvre la malice des calomniateurs ; l'on fait voir l'innocence de ses intentions; l'on s'élève d'action et de voix dans le discours.

Mais vous devez refuser de produire vos justifications à l'importunité de tant de particuliers qui vous en sollicitent ; ou ce ne sera jamais fait, non plus que vous ne cesserez point d'animer votre passion, bien loin de faire comme de certains, que l'on voit professer la dévotion, et qui néanmoins la scandalisent par l'immortification de leur langue; car il est étrange comme souvent ils se remuent, comme ils cherchent les auteurs des discours faits contre eux, et comme ils vont incessamment à toutes les personnes et à toutes les manières, où ils croient pouvoir prouver leur innocence. Pour vous, Théonée, je vous laisse volontiers dans ce divin silence, tout perdu et déshonoré avec Jésus le plus déshonoré des hommes : votre honneur est rendu trop illustre en si bonne compagnie.

CHAPITRE II.

Le silence, dans les occasions de plaintes, sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies.

§ I.

Ces trois dispositions différentes, de persécution, d'humiliation et de maladie, sont un sujet de plaintes si ordinaire, qu'il serait miraculeux si on y gardait un silence exact. Les uns parlent en criminels, les autres, à juger de la façon qu'ils y apportent, parlent en gens de bien ; mais les uns et les autres, par leurs discours, perdent tout le fruit de leurs souffrances, pour ne savoir

pas comment le silence est capable de les sanctifier. Les premiers disent, ou qu'ils souffrent trop, ou qu'ils souffrent sans sujet, ou ils s'en prennent violemment à ceux de qui ils se pensent outragés. On ne les peut excuser de péché, vous le voyez bien, étant un effet de passion tout manifeste. Les seconds parlent bien d'un autre langage : leur bouche ne s'ouvre qu'aux actes de soumission; on les entend bénir la main qui les frappe, faire gloire de leurs adversités, prêcher leurs consolateurs, et s'ouvrir le cœur par la voix en mille remercîmens.

Ne diriez-vous pas que tout cela est pur, et que leurs croix sont reçues de la manière la plus sainte? Il s'en faut bien, Théonée. Ce n'est pourtant pas que je blâme des manifestations si chrétiennes, Dieu m'en garde; je les loue comme bonnes et édifiantes : mais je veux dire que dans ces témoignages extérieurs de sa soumission aux croix, la vanité souvent s'y retrouve, l'opinion de vertu et de grand courage, et un agrément secret dans les approbations qui nous sont données; et je veux encore insinuer une manière plus sublime de sanctifier ses persécutions, ses humiliations et ses maladies, à savoir, un profond silence dans toutes ses sortes de tribulations.

Je vous propose donc un esprit grand et généreux, mais humilié, persécuté, avec un corps frappé de toutes les maladies; à votre avis, comment se comportera-t-il pour diviniser ses souffrances? Il ne dira pas le mot, et c'est ce sacré silence qui lui inspire cette éminente grandeur : et afin que vous n'en doutiez point, je vous y mène pas à pas : je vous prie, suivez-moi.

§ II.

Il se tient dans le silence, parce qu'il fait peu de cas de toutes ses peines, ou plutôt il les estime comme rien, quand il porte ses yeux sur de plus grandes qu'il n'a pas. Il ne fait nul compte de ses maladies, pendant que son corps étant mangé de pourriture ne tombe point en lambeaux; ni de ses humiliations, pendant que sa réputation n'est pas entièrement flétrie; ni de ses persécutions, pendant qu'il ne se voit pas foulé aux pieds, et qu'on ne l'a pas encore traîné par les cheveux, comme son divin Sauveur. C'est ce qui fait que ce grand cœur n'ouvre jamais la bouche, estimant toutes ses souffrances indignes d'une seule parole, et ne pouvant presque avouer ce qu'il endure.

Mais bien moins le peut-il avouer, quand il regarde les supplices éternels qu'il a mérités, où il devrait être et où il n'est pas. Car alors quelque rigoureuses que soient ses tribulations, il se regarde dans un état de faveur, et ne comprend pas comment une âme criminelle peut dire en ce monde qu'elle souffre.

Il n'est pourtant que trop vrai, que dans ses persécutions, dans ses humiliations, dans ses maladies, ordinairement on y fait mystère, tout autant que si c'était quelque chose de grand; c'est aussi de là que naît cette tendresse sur soi-même; ou lorsqu'on se plaint de l'excès de ses maux, ou lorsque, faisant les vertueux, on manifeste ses résignations avec une secrète bonne opinion, comme si l'on souffrait quelque chose d'héroïque.

Tout cela, Théonée, tout cela n'est que petitesse de cœur, qui ne demande qu'à blâmer ou à vanter ses peines; mais une grande âme comme

elle ne fait qu'un point de toutes ses souffrances, aussi n'a-t-elle pas un mot pour en parler. Car, pour me servir des belles paroles d'un saint, elle ne regarde les ignominies, les opprobres et toutes ces ombres et ces fantômes de peines, que comme des plaies, que les faibles mains d'un enfant sont capables de faire : c'est qu'à un petit cœur tout est grand ; mais à un grand cœur tout est petit.

Davantage, il se tient dans le silence, parce qu'il ne veut que Dieu seul pour témoin de ce qu'il endure. Que les traits des persécutions tombent dessus lui ; qu'il soit dans l'abîme de humiliations ; que les maladies de son corps en fassent un martyr ; alors condamnant sa langue il se retire en lui-même ; et là, ne voulant que Dieu pour spectateur, il ne veut aussi que lui pour consolateur dans ses agonies. C'est dans ce fond de lui-même, cette sainte et divine retraite, entre Dieu et lui, et seul à seul, qu'il digère tout, sans y appeler jamais la créature : et parce que Dieu seul est appelé au secours, oh ! quelles caresses ne faut-il pas souvent à son cœur ! récompensant ainsi sa générosité, sa confiance et son abandon ; il n'est que l'âme souffrante et solitaire qui le puisse comprendre. Mais, par cette même raison, je comprends bien aussi comme nous sommes indignes que Dieu nous visite amoureusement dans nos peines ; parce que nous nous écoulons aussitôt vers la créature, pour y trouver de la consolation par la communication de nos maux, et Dieu ne mêle jamais ses consolations avec des consolations humaines ; ce qui fait que la consolation des créatures étant insuffisante pour adoucir nos plaies, nous sommes punis par l'appui que nous cherchons, restant toujours dans l'amertume, sans en sortir.

Je dis enfin que ce grand cœur, qui sait souffrir comme il faut, se tient dans le silence ; parce qu'il attache toujours ses regards sur la patience de Jésus et des saints, qui étant exposés à de biens plus rudes croix, de persécutions, d'humiliations et de maladies, ont toutefois gardé un silence très-profond. Ces grandes âmes ne baissaient jamais les yeux vers leurs souffrances, et n'en faisaient quasi jamais d'occupation, se mettant au-dessus, et n'en contemplant que le divin ressort et la cause. Mais d'ordinaire qu'arrive-t-il ? Il arrive que si l'on est ou humilié, ou malade, ou persécuté, on ne considère que sa peine ; l'esprit s'en entretient et s'en amuse ; il s'y plonge et il s'y abîme par de continuelles rêveries de son mal : et c'est la cause pourquoi le cœur et la langue se déchargent en cent paroles. Mais parce que cet esprit, grand et courageux dans ses croix, s'en sépare tant qu'il peut, se retournant incessamment vers les souffrances, et vers le silence des saints, il s'en retire sans peine, estimant que c'est une bassesse trop lâche de parler pour si peu, où les plus effroyables peines des saints ne leur ont pas fait sortir une parole de la bouche.

§ III.

Voulez-vous donc, Théonée, une généreuse maxime, afin que ce germe de tribulations reçues en silence, pousse heureusement, et opère la sanctification de votre âme ; souffrez à la façon d'un stupide et d'un insensible. Un insensible ne dirait pas un mot, n'étant point piqué de parler par la pointe du sentiment ; et personne n'aurait pour lui de compassion, si l'on croyait qu'il ne

fût pas plus ému et touché qu'une souche. Voilà justement où nous devons tâcher d'être dans nos souffrances ; c'est-à-dire, pendant que le cœur et l'âme sont à l'agonie, et qu'au dedans les passions irritées nous font crever, être alors au dehors sans parole, et sans démonstration de sa peine, comme si on avait de l'insensibilité. La simple connaissance que l'on a de nos peines, quand nous nous en manifestons, soutient et flatte agréablement la nature, et nous sommes assez satisfaits, pourvu que l'on sache que nous souffrons généreusement.

Mais ôtez cette sortie à l'esprit humain, et que l'on paraisse ou brute, comme si l'on ne voyait pas les sanglantes pièces qu'on nous fait ; ou souche, comme si l'on n'en était pas touché : c'est ce qui est cruel et intolérable à la nature, à qui on ôte par là ce qui fait vivre son orgueil. Oh ! que cette manière de se comporter est précieuse, et qu'il faut une élevée grandeur de courage pour ensevelir ainsi toutes ses croix dans le silence comme dans un tombeau. Mais que de pertes déplorables ne se font point tous les jours, des maladies, des humiliations et des persécutions ! étant assez malheureux pour souffrir, et n'étant pas assez heureux pour mériter, parce qu'on ne sait pas garder le silence. Et ne m'objectez point que votre cœur ne laisse pas de gronder, et de frémir, pendant que votre langue ne dit mot ; car votre silence animé des vues que je vous ai suggérées, rend toutes ces altérations involontaires et innocentes ; et puis, persévérant toujours à vous taire, ces révoltes intérieures se calmeront peu à peu, n'ayant plus la parole qui les entretenait, à la façon qu'on voit le feu s'éteindre,

quand on lui retire sa matière. Jugez donc si je n'ai pas eu raison de dire qu'il n'est point de manière qui sanctifie noblement les persécutions, les humiliations et les maladies, comme le silence.

CHAPITRE III.

Le silence de respect et d'adoration sanctifie les croix intérieures.

§ I.

Pour comprendre cette manière de silence, nous devons auparavant exposer ce que ce mot de silence porte en sa définition. Je dis que ce n'est autre chose qu'une cessation de discours, d'où je conçois qu'il doit y avoir des façons de silence autant différentes qu'il y a de différentes façons de paroles. Or, comme il y a une parole intérieure, aussi-bien qu'extérieure, nous inférons qu'il doit être aussi un silence intérieur. Notre question est maintenant que, comme le silence de l'extérieur sanctifie les croix extérieures, celui de l'intérieur sanctifie aussi les peines intérieures : et s'il est vrai que le discours corrompt au dehors le bon usage des souffrances, il ne l'est pas moins que le discours intérieurement détruit souvent le bon usage des peines du cœur et des puissances.

Car représentez-vous une âme dans les tentations, dans les ennuis et les délaissemens, que fera-t-elle? Je veux qu'elle ne cherche point au dehors de consolateurs, néanmoins dans son fonds elle ne fera que multiplier sans cesse des actes, que gémir et soupirer, et que se tourner en cent postures. Pourquoi cela? ou pour chercher sa consolation, ou pour se défaire de sa peine, ou pour

en trouver la diminution, se flattant qu'elle n'est pas si mal, parce qu'au dehors elle garde une patience bien spécieuse : voilà comment tout son temps se perd dans ces opérations faites mal à propos, et comment ses souffrances intérieures ne lui sont d'aucun profit.

Pour les rendre donc saintes et fructueuses, je vous dirai que dans ces dispositions pénibles et crucifiantes, la bonne manière est que tout l'intérieur soit dans le silence. Mais vous me demanderez quelle est cette manière dont il faut tenir un silence intérieur. Je vous satisfais, Théonée, et je le fais bien volontiers, parce que c'est un sujet extrême de compassion, de savoir tant de bonnes âmes qui étant tourmentées intérieurement, se tourmentent encore elles-mêmes par de continuelles productions de cœur et d'esprit.

Pour le bien entendre, vous saurez qu'il y a deux sortes de silence : le premier est un silence respectueux, qui vient de ce que l'âme considère que Dieu permet, ou opère les peines qui font son supplice. Cette permission, ou cette opération engendre en elle le respect, et fait qu'elle se tient intérieurement en humilité sous la main de Dieu, s'appesantissant et s'anéantissant, sans oser pousser ni gémissement, ni sanglots, ni remuer au dedans par le moindre bruit. Et pourquoi ce respect ôte-t-il toute parole intérieure? Parce qu'elle sait que c'est Dieu qui, comme le souverain, opère ces dispositions douloureuses. Il en est comme des apôtres qui, voyant Notre-Seigneur après sa résurrection sur le bord de la mer Tibériade, et étant saisis de respect, n'osèrent parler, sachant, dit l'évangéliste (*Joann.* c, 21, 12), que c'était le Seigneur : de même cette âme voyant que c'est

le souverain et le maître qui fait, ou permet ces peines intérieures, étant recueillie en elle-même par respect, autant que par amour qu'elle a pour ces divines opérations, elle se tient profondément dans le silence, sans oser gémir, en sorte que cet amour respectueux, dit un prophète (*Soph., c.* 3), lui ôte tout le discours.

Le second est un silence d'adoration, qui vient de ce que l'âme regarde les angoisses et les détresses de sa conscience, comme quelque chose de divin, et comme Dieu même. Ce regard fait qu'intérieurement elle se répand toute entière pour rendre ses hommages à ces divines croix, pour les reconnaître et pour les aimer : et cet épanchement respectueux de tout son être, disant beaucoup mieux ses soumissions et ses acceptations, que ne feraient pas ses actes, elle reste parmi toutes ses agonies dans un silence de perpétuelle adoration. A votre avis, cette manière est-elle beaucoup comprise et pratiquée? et est-ce la vôtre, Théonée, lorsque vous êtes dans ces dispositions douloureuses de vous tenir toujours comme une victime proche de Dieu?

§ II.

Or, ce silence d'adoration et de respect, anoblit et relève admirablement nos peines intérieures. Car, premièrement, il n'en est point de dures et de cruelles, comme celles de l'esprit et du cœur ; ce n'est donc pas un sacrifice qui soit commun, que l'âme se taise dans ces rigoureuses épreuves, et qu'elle s'interdise même le soulagement d'un soupir, abîmée dans son silence par respect et par adoration ; se consumant ainsi en ne disant mot, pour me servir de la pensée de

Job (*c.* 13, 19). Dans les autres sacrifices qu'elle fait en se taisant, il y va tout au plus du corps, des biens et de la réputation ; mais dans ces cruelles agonies, l'âme est blessée en elle-même dans sa propre substance ; en sorte que se retenir, et ne point gémir dans ces rigoureux accès, c'est une éminente manière de sanctifier et de diviniser ses souffrances.

De plus, la rigueur de ces sortes de peines a du rapport avec celles du cœur de Jésus dans son agonie, dont l'excès était intérieur et caché ; et celles de l'âme sont toutes ramassées en son fonds, ce qui en rend la douleur plus amère ; mais aussi ce qui fait que ce silence les laissant dans leur amertume, les laisse dans toute la pureté.

Enfin, ce silence sanctifie, autant qu'il est généreux, parce qu'au moment que l'âme est toute pénétrée de ses peines, et qu'au dehors elle n'admet aucun consolateur, elle se refuse intérieurement la consolation d'un seul acte et d'un seul gémissement, s'immolant ainsi de la plus sublime immolation par le silence où la met l'esprit d'adoration et de respect. « C'est ainsi, selon la » pensée de Job (*c.* 10, 15), qu'étant pleine et » soûlée d'affliction et de misères, elle n'en » lève pas même la tête pour chercher quelque » soulagement. » Fut-il jamais de plus cruelle mort, et des souffrances plus divines ? Oh ! que l'on sait peu se taire dans les tribulations ! Que ce silence est ignoré ! et que son ignorance apporte de retardement aux grandes âmes dans les voies de Dieu ! Car il semble que très-souvent il serait beaucoup meilleur, et plus sanctifiant dans la vie chrétienne, de donner des instructions et de faire des leçons de silence, que d'un si grand

nombre de choses qui ne font le plus ordinairement qu'embarrasser les consciences, que multiplier nos esprits, et qu'étouffer en nous celui de Dieu.

Que vos souffrances donc, ô Théonée! soit intérieures, soit extérieures, vous consument plutôt que de trahir par votre langue la cause de Dieu. Il n'y va que de la mort, ou de votre réputation, ou de vos plaintes, ou de vos gémissemens: hé! qu'à la bonne heure fussiez-vous bien mort: c'est tout le plus grand bonheur que vous deviez prétendre en ce monde, si vous voulez vivre de Dieu; car il n'est point de disposition et d'état, où cette divine mort se trouve plus facilement que dans le tombeau du silence.

§ III.

Pour lever toutes les difficultés qui pourraient vous rester sur cette matière, à savoir, s'il ne faut jamais parler de ses croix, vous saurez qu'il y a trois sortes de personnes à qui elles peuvent être communiquées: à un supérieur, à un directeur, et à un ami saint et vertueux. L'obligation est toute entière de le faire à un supérieur et à un directeur, et la chose se peut faire à un ami vertueux et fidèle. C'est ce qui se fait tous les jours; mais pour cela ne vous imaginez pas que la chose se passe sans de notables déréglemens; car hélas! il n'est presque point de bien qui ne porte sa corruption et son poison: c'est pourquoi je vous dirai les défectuosités et les vices de ces communications, et le bon esprit de ces mêmes communications.

Pour le premier, vous devez être persuadé qu'à peine raconte-t-on jamais ses croix, que l'on ne

se justifie, étant fort rare que quelqu'un soit assez ennemi de lui-même, pour faire sa cause mauvaise ; puisque le plus souvent on la colore pour donner le tort à autrui. Davantage, parce qu'il est permis, et que le devoir même y oblige quelquefois d'exposer ses souffrances, la nature prend son avantage de cette obligation, pour se contenter et pour s'emporter tout au long dans ses récits. Ajoutez que, quelque modération que vous apportiez à dire vos peines, vous vous y étendez ordinairement toujours plus qu'il ne faut, soit que vous les fassiez plus grandes par vos paroles, soit que vous y méliez de la passion.

Voici donc la manière et le bon esprit qu'il faut apporter dans ces communications de vos souffrances.

1. Ne les communiquez point afin de vous y satisfaire, mais parce que le devoir, parce que l'obéissance et la simplicité le demandent, soit que l'on vous écoute volontiers, ou qu'on vous rebute, soit que vous en sortiez avec le cœur dans la consolation ou dans l'amertume. L'ordinaire est que l'on s'y recherche étrangement, car nous voulons être écoutés, nous voulons qu'on entre dans notre douleur, et que l'on fasse cas de notre peine ; et il faut que la pure obéissance nous ouvre la bouche, et que la simplicité fasse le récit de nos afflictions.

2. Vous les devez encore communiquer par un véritable esprit d'humilité, vous soumettant à ces voies de communication ; parce que Dieu a voulu que les hommes dans leurs conduites fussent soumis aux hommes. Vous le ferez donc pour humilier votre esprit ; mais vous le ferez aussi quelquefois, quand vos peines seront excessives, pour y

trouver quelque soulagement à votre douleur; car souvent le refus que l'on fait d'aller à quelque consolation raisonnable par des voies justes, vient plutôt de superbe, que d'un esprit de mort et de l'amour des souffrances.

3. Il se faut accoutumer à dire en peu de paroles ses douleurs et ses peines; car la nature nage, se plaît et ne finit jamais dans ses décharges.

Je veux conclure par ce mot; rapportant vos angoisses à un ami, Théonée, oh! qu'il soit de bon choix; car il n'est presque aujourd'hui que des amis qui trahissent la conscience en flattant les peines, en aigrissant le cœur, en prenant un intérêt humain, et en écoutant avec un esprit de chair : ce sont les amis du siècle. Mais faites choix d'un homme qui, pour vous être un parfait ami, doit auparavant être ami de Jésus-Christ et de la croix; n'étant que ceux-là qui soient capables d'une bonne amitié, et de vous écouter sans préjudice.

MAXIME X.

L'esprit de parfait abandon est nécessaire pour faire régner Dieu sur une âme.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit d'abandon à la variété de tous les états.

§ I.

Il faut ici, Théonée, que j'abandonne mon esprit et ma plume à tout ce que l'Esprit-Saint m'inspirera pour vous parler de l'abandon, et

que je tâche moi-même de mettre en pratique ce que je voudrais faire passer dans tous les cœurs, pour être à Dieu de véritables sujets de gloire et de triomphe. Car c'est une première vérité, que jamais Dieu ne peut régner sur un cœur et s'y glorifier, si ce cœur n'est dans une disposition d'abandon sans réserve à toutes les opérations de la grâce et à toutes les conduites de la Providence, lui étant fait par là un holocauste d'odeur et de parfum très-agréable. Vous saurez donc qu'il y a trois sortes d'abandon, où je prétends établir votre cœur, pour en faire un sujet de plaisir au cœur de Dieu, et un spectacle de gloire à ses yeux.

Le premier abandon d'une âme généreuse, est à la variété de tous les états qu'elle regarde de même œil. Elle ne fait ici aucun discernement de ces différences de dispositions intérieures. C'est pourquoi elle s'abandonne également à toutes les dispositions imaginables de l'intérieur, à y porter un enfer ou un paradis; à être toute bête devant Dieu, comme le prophète, ou à être pleine de lumières et de consolation; à y pouvoir tout ou à n'y pouvoir rien opérer; à être le sujet des caresses de son Dieu, ou celui de ses indignations.

Pour le corps, ce saint abandon porte avec même égalité à la santé comme à la maladie; à ressentir cent petites incommodités qui rendent la vie ennuyeuse, comme l'établissement de la meilleure constitution; à des stupidités de tête, et des impuissances de s'occuper aux choses divines, comme aux plus grandes facilités d'y entrer; à être attaché à une infirmerie, importun à tout le monde, et un fardeau inutile de communauté, avec la même joie que si l'on avait une santé qui mît dans une parfaite indépendance.

Cet abandon à la variété des états va encore plus loin : il veut d'une âme, qu'elle fasse aussi peu de cas des discours de toutes les créatures que de leur silence ; que ce lui soit une même chose d'en voir sa réputation déshonorée ou d'être élevée par leurs approbations ; et qu'enfin elle soit indifférente, ou de gémir sous les calomnies, ou d'avoir une réputation à l'épreuve et invulnérable. C'est que tout ce qui peut venir des coups de langues, qu'elles soufflent le froid ou le chaud, lui doit être également une même chose dans des sujets où elle se dévoue avec une pareille disposition.

Et pour couronner ce saint abandon à la variété de tous les états, une âme vraiment immolée s'abandonne encore volontiers au renversement de tous ses desseins, qui font même le plus à la gloire de Dieu. Les personnes zélées qui se veulent consumer par l'amplification de cette gloire, se troublent quand elles voient tous leurs desseins dissipés, et tant de divins projets confondus par les intrigues et par la rage du monde et de l'enfer. Pour cette grande âme tout abandonnée comme immolée, elle regarde en paix le renversement de ses plus glorieux desseins : et comme elle ne s'élève point, et ne s'enfle point dans leur succès, aussi n'est-elle point abattue dans leur ruine, étant aussi paisible dans sa confusion que dans sa gloire.

§ II.

Mais, à votre avis, Théonée, qui fait l'âme et le soutien de ce saint abandon à la variété de ces états si prodigieux, pour ne les voir que sous un même regard, et pour faire que parmi tous ces

flots et toutes ces attaques, une personne demeure toujours égale et ferme sur son pied? C'est une suprême indifférence; parce que toutes les choses ne sont point son Dieu, et ne lui ôtent point son Dieu. Voilà le fonds sur lequel appuie cette souveraine et admirable indifférence, dans la perpétuelle variété de tous les états imaginables qui sont hors du péché.

Car quelle joie, pouvez-vous dire, et quel attachement puis-je avoir à chose aucune dans ce monde, pour l'intérieur et pour l'extérieur, pour les demeures, pour les conditions et pour toutes les dispositions agréables, même les plus saintes qui se puissent concevoir, puisque tout cela n'est pas mon Dieu? Et quelle peine raisonnablement me peut venir de toutes les situations de mon cœur, de mon corps, de mon esprit, si tout cela ne m'ôte point mon Dieu? Il n'est que Dieu seul capable de donner de la joie et de l'attachement à mon âme, et il n'est que sa perte capable de m'affliger. Donc tout ce qui n'est point mon Dieu m'est infiniment indifférent : et parmi tous les succès, parmi les choses les plus agréables aux sens et les plus délicieuses à l'esprit, les plus innocentes, les plus célestes, les plus divines, je me dis toujours à moi-même : Tout cela n'est point l'objet de ton cœur, n'étant pas ton amour et ton Dieu. Donc tout ce que l'on appelle les états les plus déplorables de la vie pour l'extérieur et pour l'intérieur, m'est aussi souverainement indifférent, parce que tout cela n'est pas capable de m'arracher Dieu du cœur.

Ce sont ici les deux grands principes qui mettent l'âme au-dessus de tous les changemens de la vie, qui lui font voir tous les états sous un

même regard, et qui lui font dire qu'il n'y a point de chose au monde qui vaille la peine qu'on y mette de distinction, puisqu'elles ne sont pas le Dieu de notre cœur, et qu'elles ne l'en peuvent ravir par tous leurs efforts.

Ce qui fait le trouble des cœurs dans cette grande vicissitude des choses humaines, est la différence qu'on y met, et cette différence empêche l'abandon : mais aussi sachez que vous serez toute votre vie misérable, et que vous porterez une âme et une conscience toujours déchirée, toujours en guerre et en confusion, pendant que vous ferez quelque cas de ce qui vous arrive, et que vous ne serez pas totalement abandonné à ces choses, qui vous doivent toutes paraître d'une égale indifférence.

Oh! que Dieu est bon! car considérez encore qu'il fait passer le cœur par tous ces différens états, afin qu'il n'appuie sur rien, non pas même sur les croix, qu'il ôte et qu'il redonne, parce que les grandes âmes s'y attachent avec le temps, par je ne sais quelle étrange manière; je le fais voir bien au long dans la maxime 3, livre 3, étant chose bien étonnante, comme le cœur ne peut vivre sans liaison à quoi que ce puisse être.

§ III.

Dieu a encore pour fin de voir si la fidélité du cœur est incorruptible, s'il ne se retire point dans les disgrâces, et s'il ne se souille point dans les faveurs; car c'est par ces continuelles alternatives de dispositions qu'il est mis à l'épreuve. Aussi remarquons-nous tous les jours la légèreté perpétuelle et l'instabilité des consciences, quand elles passent par des états différens, ce qui fait le sujet

de leur retardement dans les voies de Dieu, et de leur infidélité dans leurs résolutions ; étant vrai qu'il faut je ne sais quoi de grand, de ferme et d'élevé, pour ne point changer dans le changement continuel des choses qui se passent en nous, et hors de nous. Or, une suprême indifférence donne cette fermeté de rocher, et anime cet abandon sans limite dont nous parlons.

Ne vous prenez donc jamais par attachement, Théonée, à aucun état, ni disposition intérieure et extérieure ; car la demeure et l'appui du cœur n'est pas son état, mais son Dieu : et laissez passer toutes ces dispositions différentes comme elles viennent, ne regardant vos biens que comme des biens étrangers et d'emprunt ; et vos maux, que comme des maux qui se présentent pour s'évanouir bientôt. C'est ainsi que vous vous abandonnerez sans peine à cette variété continuelle des choses ; mais surtout, cela ne vous sera pas difficile, si vous vous considérez comme une grande victime de la Providence, laquelle, vous menant par ces changemens continuels, vous veut immoler autant de fois qu'elle change ses conduites, pour faire mourir votre volonté et vos inclinations, par la nouveauté perpétuelle des dispositions qui vous arrivent. De sorte qu'il ne vous reste autre chose que de suivre le pas de cette Providence adorable, et demeurant dans son sein tout abandonné, de regarder et d'aimer tous les états, simplement pour le temps qu'elle les fait subsister, sans les rappeler quand ils sont passés, ni s'y attacher quand ils sont présens, ni s'en tourmenter quand ils s'affligent.

CHAPITRE II.

De l'esprit d'abandon à toutes les peines des tentations.

§ I.

La seconde sorte d'abandon est de s'abandonner aux peines de toutes les tentations imaginables. Je vous conjure de ne vous pas effrayer l'esprit d'abord, et d'en suspendre un peu le jugement, jusqu'à ce que je vous ai mis au jour ma pensée. Je vous l'avoue, qu'il y a souvent sujet d'être touché très-sensiblement, voyant tant de pauvres âmes tentées, se faire à elles-mêmes une seconde matière de supplice. Et d'ordinaire où pensez-vous qu'elles soient? Et vous-même, Théonée, à qui je parle, où en êtes-vous dans ces accès? Vous y êtes comme elles justement à vous inquiéter par mille efforts; à vous rompre la tête de prières et de résistances indiscrètes; à faire cent pratiques; à consulter tous les directeurs et les livres, pour vous affranchir de votre tentation. Et ne pouvant venir à vos fins par l'éloignement de votre peine, ce ne sont que gémissemens, qu'abattemens de cœur, qu'inapplication de votre intérieur aux choses divines, que langueurs et que négligences dans vos exercices de piété.

Tout cela n'est-il pas vrai? et que là-dessus l'on veuille vous relever le cœur par de saintes considérations, vous aimez déplorablement à rester dans votre inquiétude, vous flattant que la seule appréhension du péché vous met dans cette agitation: n'est-ce pas là un tourment volontaire? Ce n'est, Théonée, ce n'est en vous qu'une pure impatience de nature, qui ne peut se tenir long-

temps sous la main de Dieu : ce n'est qu'un amour déréglé de votre repos, qui, par une certaine sensualité spirituelle, ne peut souffrir ce qui empêche ou qui altère le goût des choses divines. Il faut donc que je vous ramène de cette mauvaise disposition, qui est celle que l'on voit être constamment dans les meilleures âmes. Néanmoins ne pensez pas que je veuille que vous ne fassiez rien pour vous délivrer de cette tentation; ce serait aller contre les maximes que la foi nous donne.

Je vous dirai pourtant deux choses :

L'une est que j'approuve avec tout le monde que l'on prie, que l'on consulte, et qu'on aille à tous les moyens judicieux pour sortir de sa tentation; c'est ce qui se peut et se doit universellement conseiller, quoique cela se doive faire sans trouble et sans empressement dans ses poursuites, pour ne rien perdre de sa paix, si l'effet n'en réussit pas.

Mais la seconde chose est qu'il se voit aussi de certaines âmes qui, par un attrait particulier et personnel, sont portées intérieurement à un profond silence et à une cessation de tout acte, pour éloigner leur tentation. Je pense qu'il en faut user autrement avec celles-ci, et qu'elles doivent avoir pour maxime, de rester dans leur tentation avec nudité, sans tant prier ni gémir pour en sortir, sans crier à l'aide et au secours; mais s'en laissant humblement pénétrer, et n'en faisant que recevoir, par une soumission anéantissante, l'impression terrible ou confondante; ou de quelque autre manière que ce soit, demeurer simplement dans leur bassesse et dans l'abîme de leur misère; parce que si cela n'est, ces âmes quittent leur attrait, et

s'écartent des voies de Dieu, outre qu'elles se tourmentent mal à propos, sans pouvoir obtenir l'effet de leur délivrance.

C'est que le même Dieu qui commande la prière, le même a droit de la suspendre dans une telle âme, la voulant pour un temps au pur souffrir, et lui interdire tout gémissement. *In illo tempore me non rogabitis quidquam* (Joann., c. 16, 23). Il veut qu'elle se laisse dévorer et brûler, et à la façon de ces martyrs, qui comme des brebis se tenaient sans remuer et sans gémir sous les instrumens de la cruauté des bourreaux; de même qu'au milieu du feu et de l'embrasement des tentations, qui sont les ministres de Dieu, elle en souffre l'exécution en silence et humilité.

§ II.

Mais afin de savoir encore plus en particulier la manière dont se doivent comporter les uns et les autres, je dis maintenant, pour le regard des âmes qui prient et qui cherchent toutes les voies de se défaire de leurs tentations, que celles-ci, après avoir fait en paix et sans trouble ce que la raison et la vertu demandent, doivent désister de leurs soins, si la tempête continue toujours, la volonté absolue de Dieu leur étant manifestée par cette nécessité de leur peine, et puis s'abandonner humblement et en confiance à l'orage: à peu près comme le nautonnier qui, après avoir combattu long-temps contre la tempête, ne pouvant enfin la dompter et se mettre au-dessus, s'abandonne à celui qui est au-dessus des orages et des flots, restant en repos et sans rien faire.

Voilà justement ce que j'estime que les personnes tentées doivent faire, lorsque toutes leurs

industries n'en peuvent abattre la fureur, c'est de se tenir paisibles et abandonnées au fond de leur cœur, comme Jonas au fond du vaisseau (*c.* 1), et là, se tenant proche de Dieu, se confier du succès à son amoureuse conduite.

Il ne faut donc pas se comporter comme la plupart, qui ne font que se tourmenter eux-mêmes, pendant que la tentation est en feu, perdant ainsi la paix du cœur, et n'avançant rien pour abattre leurs peines qui s'enflamment souvent davantage, et qui sont beaucoup plus irritées par la résistance mal ménagée, et par la violence indiscrète qu'on y apporte.

Je dis aussi pour le regard des âmes, qui, au plus fort de la tentation, n'ont aucun attrait à la prière, pour demander d'en être quittes, qu'elles doivent alors rester dans le simple repos de l'abandon, avec la même assurance et la même douceur qu'un enfant qui repose dans le sein de sa mère. L'attrait qu'elles ont de ne pousser pas seulement un soupir pour leur délivrance, leur est un gage que la main de Dieu les soutient, qu'il prend soin de les conserver, et qu'il fait lui-même son affaire de leur perfection.

Qu'à la bonne heure donc, Théonée, lorsque d'un côté toutes les tentations de l'abîme vous pénétreront, et que de l'autre cet attrait vous liera dans un profond silence, vous restiez sans soin, n'ayant uniquement que celui de demeurer proche de Dieu et en Dieu, qui permettant en vous toutes choses dans un épouvantable désordre, pour ce qui est du sensible, conservera toujours votre volonté dans l'innocence, quoique l'obscurité et la noirceur de la tentation vous empêche d'en voir la pureté. Mais supportez en esprit de foi vos con-

fusions et vos horreurs; et puisque votre époux le demande, refusez-vous à vous-même le moindre gémissement, lorsque toutes choses en apparence sont à votre perte comme à la dernière désolation.

§ III.

Après ce que je viens de dire, vous me demanderez jusqu'où les uns et les autres doivent s'abandonner dans l'effort des tentations. Je vous dirai que c'est en ce point où les âmes les plus assurées tremblent, et qu'il en est très-peu qui, dans leurs tentations, ne mettent quelque borne à leur abandon, ou parce qu'elles ont le cœur petit et timide, ou parce qu'elles se couvrent toujours de quelques prétextes spécieux : mais je vous avouerai aussi qu'il faut une suréminente grandeur de courage pour s'immoler sans limite à toutes les confusions et les horreurs des tentations. Néanmoins il y faut absolument venir, si vous voulez être à Dieu dans la consommation de ses desseins, et porter la sainteté tout jusqu'où elle peut monter. Voici, à mon sens, les extrémités où le parfait abandon d'une âme peut aller dans les tentations.

Laissons là toutes celles qui de leur nature sont innocentes à l'égard de ceux qui les souffrent, comme sont les maladies, les pertes, les persécutions, les calomnies et autres sortes de désolations : car pour tout cela il ne faut à un bon cœur qu'un petit point de vertu solide, et il est trop fort, ayant ses assurances que son Dieu n'est point offensé. Je n'entends parler que de ces tentations, où une pauvre âme craint et se pense toujours être en état de péché; et je dis que son abandon doit

aller jusque-là, pour porter tout au plus haut sa sainteté et la gloire de Dieu.

L'âme se peut trouver en ces trois dispositions: 1°. dans les peines tendantes au péché; 2°. tout sur le bord du précipice; 3°. dans la vue d'être tombée en quelque chute funeste. J'estime que Dieu la menant par ces états, quoique tristes, quoique déplorables, elle doit pourtant y être tout abandonnée.

Je veux donc qu'elle soit dans tout ce qui se peut passer d'horrible en l'imagination et dans la chair, dans le corps et dans l'esprit; et qu'il n'y ait rien de confondant, de terrible et de désespéré, qui ne se fasse sentir en elle. Je dis avec tout cela qu'elle doit s'y abandonner en paix, acquiesçant et demeurant volontiers dans toutes ses horreurs, qu'elle ne doit pas alors moins chérir que l'état le plus délicieux de l'esprit.

Je passe plus avant, et je veux encore que la tentation soit dans une telle violence, que la personne soit au bord du précipice, tout proche du consentement, et dans d'effroyables perplexités, si elle n'y a point consenti. Je dis pareillement que son abandon doit porter jusques ici; et que malgré sa superbe et ses frayeurs, elle y doit faire ployer son esprit par ses humbles et par ses profondes soumissions. C'est ce que je montre tout au long dans la maxime des attachemens, livre 3.

J'ajoute encore, et je mets l'âme dans un état où par quelque triste accident elle soit tombée dans de grands désordres. Je confesse bien qu'elle doit tâcher à faire une pénitence proportionnée à sa chute, et qu'elle en doit concevoir toute la douleur possible: mais je dis aussi que, parmi ses désolations et ses sanglots, et parmi les funestes

dispositions où elle se trouve, il faut encore qu'elle soit paisiblement, doucement et avec esprit d'amour, dans la contemplation de cette profonde et incompréhensible permission de Dieu. Et que cet avis soit à la consolation de certaines personnes qui, à la vue de quelques grands crimes, où Dieu a permis qu'elles se soient précipitées dans une profession très-sainte, et après une grande innocence, sentent ensuite d'étranges soulèvemens d'esprit contre Dieu et contre ses conduites, d'avoir permis de telles confusions. C'est ici pourtant, pauvres criminelles, que, par un profond anéantissement, vous devez adorer ses miséricordieuses conduites.

Pour conclusion, je produis enfin cette pensée: Si Dieu même permet que le démon s'empare du corps aussi-bien que de l'imagination et de l'entendement, pour être un instrument et un fonds de toutes les plus abominables horreurs qu'il y voudra exercer, comme il en est des exemples dans des âmes très-pures et très-élevées. Oui, je le dis, désolé Théonée, que si vous êtes dans ces accès, vous devez être profondément abandonné à toutes ces abominations. Plus la tentation est horriblement confondante, plus l'abandon est-il sublime; et plus votre perte vous semble presque certaine au milieu de vos horreurs, plus vous-même devez-vous vous abandonner à Dieu.

§ II.

C'est d'ici que je passe à vous faire voir quelle doit être l'âme qui donne la vie et la vigueur à ce saint abandon; car vous pourriez être en peine de cette manière d'agir, si elle n'était appuyée de ses motifs et de ses raisons.

Premièrement, adorez dans ces états les desseins éternels et les sages conduites de Dieu sur vous, suivant à l'aveugle ces étranges routes par où il vous mène : c'est assez que Dieu vous conduit par ce chemin pour vous y soumettre ; et parce que vous ne le comprenez pas, c'est pour cela qu'il faut vous y perdre, ne pouvant pas davantage honorer ses profondes conduites, que de les aimer sans les pénétrer.

Oui, ô mon Théonée! il vous abandonnera quelquefois, à être traité dans ces tentations épouvantablement confondantes, comme si vous étiez un égout d'enfer (quelle effroyable posture d'une âme qui est son épouse!). Et cependant il veut que vous soyez content, comme immolé au milieu de ces horreurs, disant : J'adore, ô mon Dieu! vos desseins impénétrables à mon esprit, mais toujours aimables à mon cœur, jusque dans les dernières bassesses et les humiliations où je suis plongé.

Et puis, je vous demande si tout état ne vous est pas bon, pourvu que par là vous contribuiez à sa gloire? Est-il de postures imaginables où vous ne deviez fondre et demeurer volontiers, pourvu qu'il en soit glorifié? Il importe peu que le ver soit dans sa boue et dans sa bave, si Dieu en élève son trophée ; et sa bassesse la plus honteuse est alors sa plus éminente grandeur, puisque Dieu en est honoré. Soyez bien persuadé que vos plus grandes confusions sont la règle de la gloire de Dieu la plus élevée : ne voulez-vous donc pas, à ces conditions et par ces épouvantables épreuves, être l'opprobre de l'enfer aussi-bien que des hommes?

Mais n'est-il pas très-juste que ce souverain et

ce terrible domaine de Dieu s'exerce sur vous ? répondez. Oh ! qu'il est juste, et qu'un petit ver soit abandonné sans réserve à la souveraineté de ce divin domaine ; et que dans les plus effroyables accès, votre cœur dise, tout broyé sous cette puissante main : Domaine de Dieu ! contentez-vous, et exercez, si ce sont vos adorables desseins, toute la rigueur de votre empire sur ce petit point d'être, et sur ce pauvre néant, à la façon qu'il vous plaira. Ce m'est encore trop d'honneur que je puisse servir à vos satisfactions ; et comme il n'est point un cheveu de ma tête et un mouvement de mon esprit, où ne s'étende votre pouvoir, aussi n'est-il point de manière concevable que vous n'ayez droit de prendre pour l'exercer. Tout cela n'est-il pas vrai, Théonée ? Et où est l'esprit qui ose résister seulement d'un clin d'œil dans ses plus rigoureuses épreuves, à cette souveraineté autant juste qu'éminente ?

Relevez encore la grandeur de votre abandon par cette pensée ; que dans ces terribles et abaissantes humiliations, où la tentation vous met, Dieu veut élever le triomphe de sa grâce. Elle fait beaucoup dans toutes les âmes, il est vrai ; elle y est éclatante, elle y est victorieuse ; mais dans ces tentations qui mènent au bord du précipice, elle triomphe. Car lorsque des légions de démons assiégent une pauvre âme, que le feu a gagné toute l'imagination, et que le corps est la proie des démons par ses embrasemens, un petit filet de grâce est plus fort que tout cela, pour secourir la volonté. Quel gloire pour votre époux, ô âme ! qui êtes l'épouse de Jésus ? Ne voulez-vous donc pas bien à ces frais être le sujet de sa gloire ?

Et puis, ne savez vous pas que Dieu n'attend sou-

vent, sinon que vous vous remettiez de tout à sa conduite, pour commander à la mer qu'elle abaisse ses flots, et que l'orage de la tentation se dissipe? Car Dieu a le cœur si bon et si tendre pour l'âme affligée, qu'il ne peut continuer longtemps sur elle la pesanteur de sa main, quand il la voit profondément soumise, et être de parti avec lui contre elle-même : ou bien si la tentation continue, il contracte une obligation amoureuse de lui conserver par des grâces fortes et secrètes l'innocence et la paix.

Enfin, sachez que votre tentation est un témoignage amoureux de son souvenir, et que c'est vous faire sentir les effets d'une obligeante colère : car s'il voulait vous jeter loin de ses yeux, il vous dirait ce qui est porté chez un prophète (*Ezec. c.* 16, 42): « Je n'aurai plus pour toi d'indignation sanctifiante, ni de zèle ; mais seulement de l'indifférence et du froid, et tu ne sentiras plus les » coups d'une colère paternelle, que je ne décharge que sur mes amis. »

Que si tout cela n'est pourtant pas encore assez, afin que vous soyez paisiblement abandonné dans vos tentations, considérez que Dieu est obligé lui-même de vous y abandonner, à cause de votre superbe, et que c'est votre corruption qui vous attire ces misères. Humiliez-vous, pourriture! humiliez-vous ; s'il vous reste encore tant de tumeur parmi ces sujets d'abaissement et de honte, qui vous couvrent et qui vous pénètrent, quelle enflure n'auriez-vous pas, si vous n'aviez rien qui vous humiliât? Oh! donc, qu'il est juste, pensez-y bien, que toute la confusion des tentations tombe sur vous? Et il faut bien dire que votre superbe et votre impureté sont exécrables, puisque

Dieu est obligé d'employer tout l'enfer, et toutes les manières les plus confondantes, pour vous humilier.

CHAPITRE III.

De l'esprit d'abandon à tous les délassemens intérieurs.

§ I.

Enfin, pour mener cet abandon jusques où il semble qu'il peut aller, nous en avons encore une troisième sorte à produire, qui est de s'abandonner à tous les délaissemens intérieurs : et comme de toutes les peines de Jésus les délaissemens de son âme furent les plus cruels, aussi les délaissemens de l'esprit, où une personne est réduite, sont la plus rude agonie où elle puisse être. Car je veux qu'une âme soit conduite par toutes les épreuves des créatures ; qu'elle soit sans cesse pénétrée des tentations les plus pressantes ; elle sera toujours assez forte, ayant quelque appui intérieur, et pour souffrir sans relâche, et pour s'abandonner sans bornes.

Mais que veut-on qu'elle devienne, me direz-vous, si cet appui lui manque? Je vous dirai qu'elle doit s'élever au-dessus d'elle-même par un nouvel abandon. Mais quoi? être tout plongé dans la tentation, proche du consentement, et dans le doute du péché, battu encore bien souvent au dehors de toutes les créatures, et, au milieu de ces effroyables accès, ne sentir, ni Dieu, ni sa grâce, non plus qu'une âme réprouvée ; se pouvant appliquer ces paroles de Jérémie (*Thr.*, *c.* 1, 20) : « Mon cœur s'est perdu en moi-même, se voyant

» tout plein d'amertume ; les persécutions des créa-
» tures m'affligent de tous côtés, et dans mon in-
» térieur je n'ai que des images de mort : et vou-
» loir cependant que dans un pareil état l'on s'a-
» bandonne à tous les rigoureux délaissemens de
» Dieu. »

Oui, mon Théonée, oui derechef; et c'est à ce point d'abandon où il vous attend. Vous ne trouverez d'ordinaire en vos oraisons qu'un éloignement infini de votre Dieu : vos communications seront sans foi et sans esprit, à la façon d'un infidèle ou d'un brute : dans toutes vos retraites intérieures vous n'y trouverez qu'un effroyable rien, ou vous n'y entendrez que des voix de réprobation, qui y gronderont sans cesse : et c'est alors que ces délaissemens venant pour comble à vos tentations, vous devez vous y abandonner avec une grande capacité d'âmes.

Oh ! mon Dieu, qu'il en est peu qui joignent ici à ces desseins, et que le plus communément on s'y laisse aller aux impatiences, aux murmures, au désespoir, et à tout quitter ! Mais courage, Théonée, courage, amant fidèle ! c'est à vous que la couronne est due : imitez votre Jésus, le premier, dit saint Cyprien, des abandonnés. C'est sur cet épouvantable abandon de sa divine âme que la vôtre doit incessamment porter ses regards, pour demeurer en unité d'abandon dans ses délaissemens. Comme ç'a été la dernière disposition de sa vie, aussi a-t-elle été la plus douloureuse et la plus cruelle. Et c'est où vous devez pareillement consommer vos abandons et votre victime en sa compagnie, et augmenter le très-petit nombre de ceux qui le suivent jusqu'à l'abandon dans ses délaissemens.

Considérez que plusieurs le suivent à la colonne par de rigoureuses pénitences; que plusieurs l'accompagnent chez Hérode et chez Pilate, sous les opprobres et les persécutions ; que plusieurs encore vont avec lui sous le fardeau de la croix, et jusqu'au crucifiement par mille et mille adversités de la vie ; mais hélas ! ordinairement les âmes les plus spirituelles le laissent seul dans les effroyables délaissemens de son cœur, parce qu'il n'en est quasi point qui se veuille totalement abandonner à de semblables dispositions, lorsque leur époux les y conduit.

§ II.

Si cela vient faute d'amour et de compassion vers son divin cœur, il ne vient pas moins encore du peu de haine qu'on a pour soi-même : et c'est cette haine que je vous suggère, afin qu'elle soit un puissant motif pour vous abandonner à ces délaissemens intérieurs.

Car, en vérité, pouvez-vous prétendre que Dieu vous regarde, ou pouvez-vous vous plaindre qu'il se retire de vous, si vous comprenez bien ce que vous êtes et ce que vous valez? Qui se connaît bien, et qui se hait comme il se connaît, n'a jamais plus de joie que lorsqu'il se voit délaissé de Dieu, hors le péché néanmoins ; parce qu'alors il voit, et l'objet de sa haine laissé là comme un infâme, et un Dieu qui se contente, et qui se glorifie par les mépris qu'il en fait, et par ses rebuts. Voilà justement ce qui opère en lui de profonds abandons à tous ses délaissemens, où jamais il n'est si avant, qu'il ne désire encore de se voir plus perdu et plus oublié. Il dit qu'il y veut vivre avec son Jésus, et y mourir avec son Jésus aban-

donné, et que de son âme désolée, il en veut faire un jour son lit, où il puisse expirer.

Mais jusqu'où pensez-vous que porte ce sentiment de haine, qui fortifie cet abandon ? Concevez, je vous prie, ce qui m'en est venu dans l'esprit sur ce sujet. Un cœur animé de la haine de soi-même, s'aime tant dans son délaissement, dans sa bassesse et dans ses horreurs, que si c'était chose possible, comme elle ne l'est pas, que son Dieu fût content, et que cependant il restât dans l'effroyable déformité de ses crimes, ce serait sa joie de demeurer ainsi en son abominable bassesse, tant sa haine porte loin contre ce corps du péché. Et c'est pour cela qu'une âme qui a ces humiliantes dispositions, ah ! que de grand cœur elle s'abandonne à toutes les désolations et les délaissemens de son intérieur. Je vous conjure donc, quand vous aurez le cœur abreuvé d'amertume, l'esprit comme exilé et banni de Dieu, Dieu même en votre fonds qui s'y montre terrible en majesté, sans vous laisser un seul rayon, et un petit point d'appui, redoublez alors vos abandons, et ne vous séparez pas un moment du divin cœur de Jésus effroyablement délaissé du ciel et de la terre; et dites : Mon Dieu ! que je suis bien ici avec le cœur angoissé et délaissé de mon cher maître, et que cette situation m'est infiniment plus aimable que les plus douces contemplations, que je laisse volontiers à qui les voudra !

Mais après tout, quelle est l'âme, quoiqu'elle soit dans les plus pitoyables délaissemens, qui osera pousser un soupir, pour sortir de son état, et pour fuir cet abandon ? Quoi ? vous, Théonée, qui lisez ces lignes, l'oseriez-vous bien faire ? La bassesse et l'horreur de votre conscience méritent-

t-elles autre chose, sinon que vous soyez vomi du cœur de Dieu, et foudroyé de ses regards? N'est-ce pas encore trop d'honneur pour vous, qu'il vous souffre en sa présence, comme un ver rampant dans sa bave? Pouvez-vous souhaiter une autre posture que celle de Jésus exposé en mourant aux yeux de son père? Et puisque votre état de délaissement intérieur est un état le plus glorieusement divinisé dans Jésus, pourquoi toute la substance de votre être ne s'y abandonnera-t-elle pas?

O délaissement! la plus précieuse disposition de toutes les dispositions sanctifiantes, que vous êtes peu connu des épouses de Jésus! car d'ordinaire elles s'en défendent comme de la dernière des misères, et elles ne vous regardent que comme une plaie de malédiction dont elle sont frappées: c'est pourtant vous, ô divin délaissement, qui avez fait le sceau de cette belle et divine vie! qui avez fait le dernier coup du sacrifice; et il fallait un Jésus épouvantablement délaissé, pour faire un Dieu-Homme mourant. Oh! que de tout le cœur et de toutes les puissances de mon âme, je m'abandonne à vos rigueurs, pour être une petite copie de ce grand et pitoyable abandonné! Et que je m'estimerais honoré, si jamais une goutte de divine rosée ne consolait mon âme, et si toute ma vie je n'étais abreuvé que d'amertume, pour vivre, et enfin pour expirer dans l'imitation de vos délaissemens, ô mon Jésus!

§. III

Il ne me reste plus que trois mots d'avis à vous donner, lorsqu'étant dans vos tentations et dans vos délaissemens, vous vous y serez gé[illegible] ment soumis. La nature alors fait d'étra[illegible]

forts pour sortir de sa peine, et pour trouver son soulagement : c'est pourquoi, quelque abandonné que vous puissiez être :

1. Il faut que sans cesse et partout vous vous observiez, pour faire mourir vos sens, tandis que Dieu exerce et fait mourir l'intérieur ; et que jamais vous ne vous refusiez plus au dehors toutes choses à vous-même, que lorque Dieu vous refuse tout au dedans, secondant ainsi fidèlement son opération.

2. Ce n'est pas assez d'avoir produit quelques actes d'abandon ; mais vous devez intérieurement vous conserver dans un abandon habituel, pendant que votre disposition tentante et délaissée continue ; car tout le temps que cette tempête dure, vous devez chercher sans relâche votre sûreté dans ce fonds d'abandon ; autrement il sera facile que la tentation vous fasse périr, et que le délaissement vous accable. Tout comme ce n'est pas assez que pour des momens le pilote tienne adroitement la main au gouvernail, afin de rompre quelque coup de l'orage : mais il ne s'en doit point séparer ; autrement la tempête trouvant le vaisseau sans conduite, le jettera bientôt dans le naufrage.

3. Je veux que Dieu porte le calme dans votre tentation, et qu'il vous rappelle de votre délaissement ; néanmoins, Théonée, croyez-moi ; suspendez vos joies, retenez-vous, et ne jouissez pas incontinent de sa visite ; soyez modeste intérieurement parmi tous ces retours de Dieu, et, sans les refuser, ne laissez pourtant pas de vous resserrer en vous-même, ne sortant point du fonds de votre disposition habituelle d'abandon, toujours disposé de rentrer dans les mêmes voies,

quand Dieu le voudra. Car quelquefois Dieu veut éprouver dans ses visites la modestie de l'âme, et souvent il aime mieux son humble refus que son acceptation, qui ne vient pour l'ordinaire que d'un ennui de son état pénible, et d'un désir déréglé de voir et de goûter la paix.

Je prie le divin Esprit que, par la force et par la douceur de ses mouvemens, il forme si bien le vôtre à cette grande vérité, que lui étant abandonné sans réserve, il puisse faire de vous une matière de gloire et de triomphe à Jésus.

MAXIME XI.

Dans toutes les sortes de croix et de tentations, il faut former l'âme à se dévouer encore à de plus grandes, que ne sont pas celles où elle est, par un esprit d'élévation au-dessus de sa peine.

Je vous présente ici une étrange manière d'adoucir et de surmonter vos peines et vos tentations, Théonée, bien autre que celle dont je viens de vous parler dans l'esprit d'abandon : et cette matière pourra paraître d'autant plus surprenante à plusieurs, qu'elle semble aller tout au contraire de la fin que l'on se propose; de dire qu'une personne, dans la peine et dans la tentation, se doive dévouer aussitôt à beaucoup plus que ce qu'elle souffre, pour y trouver quelque remède.

N'est-ce pas là jeter votre esprit bien loin de ce qui s'en dit tous les jours, et de ce que tous les bons livres nous en suggèrent; qui est de porter une personne souffrante à la considération de ses péchés, des choses éternelles, de l'exemple de Jésus-Christ et des saints, des décrets et des or-

dres de Dieu ; afin que par ces vues elle soutienne comme il faut son état douloureux. Voilà ce qui se propose ordinairement, comme les véritables et les solides principes du christianisme, où toute personne qui veut bien souffrir, doit avoir incessamment son refuge.

C'est une nécessité, je le confesse, de recourir à ces considérations pour bien souffrir, et toutes sortes d'esprits y ont une égale obligation ; mais la manière que je vous présente, pour vous mettre au-dessus de vos souffrances, comme elle n'est pas pour les esprits, aussi n'imposera-t-elle pas une obligation absolue de s'en servir. J'avoue encore qu'à des esprits bornés, tendres et timides, dont la vertu est fort commune, ce serait se prendre bien mal, pour soulager leurs croix, de les exciter à se sacrifier encore à de plus grandes : il faut pour cela quelque chose de fort et d'élevé dans le sujet.

Je veux dire qu'il faut : 1°. une trempe d'esprit grandement généreux ; 2°. un parfait renoncement de soi-même ; 3°. et une vertu qui soit déjà assez faite aux souffrances. Car si l'esprit en est rétréci et petit, étant déjà effrayé de ses propres croix, ce serait l'abattre, de le porter à se dévouer encore à de plus grandes. S'il n'est pas dans le vrai renoncement de lui-même, il n'aura garde, par un reste d'amour qu'il aura pour sa conservation, de se donner en victime à de beaucoup plus dures croix que ne sont pas les siennes : et si la vertu en est tendre, il ne pourra pas comprendre comment cette manière d'élévation lui peut être avantageuse.

Mais si vous me donnez une personne souffrante, en qui se rencontrent ces trois qualités, je serais

d'avis qu'on la portât alors beaucoup au-dessus de son état, et que la faisant oublier ce qu'elle souffre, on la fît s'immoler dans les mêmes sortes de peines, à toutes les extrémités qu'elle ne souffre pas. C'est là faire comme ceux qui usent de contre-poison, prenant ainsi le remède du mal de la nature du mal même; c'est guérir la souffrance par la souffrance, et opérer la guérison par le principe qui fait la maladie. L'on se tourmente en tant de manières, et l'on se tourne à tant de considérations, pour éloigner ou pour soulager ses peines. Hé! Théonée, n'en sortez point pour cela; demeurez dans votre douleur; demeurez dans votre tentation; mais poussez alors votre esprit par voie d'immolation jusqu'à l'extrémité de la souffrance, et infiniment au delà de celle où vous êtes. Voilà cette noble et nouvelle manière que je vous présente, dont je vous montre l'usage et la méthode, et puis je vous en ferai voir le prix.

CHAPITRE PREMIER.

La manière de se dévouer à de plus grandes peines que celles où l'on est.

Je fais donc passer une âme par toutes les plus cruelles épreuves de Dieu, des démons et des créatures; je vous y fais passer vous-même, Théonée, et sans vous faire sortir de votre état particulier de croix et de tentations, voyez, je vous prie, comment vous y pouvez trouver la douceur et la victoire.

Dieu quelquefois vous poursuivra par la vue de vos péchés, et partout il vous portera le reproche

jusques au fond de l'âme. Ce sera un tableau animé de vos crimes ; ce sera une divine voix qui vous criera intérieurement : N'es-tu pas un monstre ? Regarde et contemple ta vie : es-tu seulement digne de paraître devant Dieu ? Où est le misérable qui se soit souillé de tes horreurs ? Toi, entrer en union avec ton Dieu, et aspirer à ses communications, être même exposé à ses yeux purs et divins ! Quelquefois les reproches intérieurs de la part de Dieu font à l'âme une telle confusion, que les plus doux attraits, qui pourraient l'en approcher, font alors son supplice, tant on lui met devant les yeux un tableau et un spectacle horrible d'elle-même à elle-même. Que ferez-vous donc dans ce temps, Théonée ? Mettez-vous plus bas que Dieu ne vous met, et vous foudroyez plus qu'il ne vous foudroie. Dites-lui : Hé bien ! mon Dieu, vomissez-moi de votre cœur, si vous le voulez, et vous contentez ; aussi-bien ne me puis-je supporter devant votre divine pureté, qui m'est une espèce d'enfer : satisfaites-vous par le rebut et par le vomissement de ce monstre. Non, ce ne m'est pas assez, que vous me reprochiez que je suis indigne de vos yeux, et de la conversation de ceux avec qui je suis ; je me place encore au-dessous de toutes les âmes damnées, car c'est le lieu qui m'est dû.

Dieu d'autres fois laissera votre âme dans la désolation par les plus grandes sécheresses, vous faisant ressentir de si étranges éloignemens de sa présence, qu'il semblera qu'il ne soit plus de Dieu pour vous : elle en sera tellement altérée et desséchée, qu'une terre qui a été long-temps sans être arrosée de la pluie du ciel, ne l'est pas plus par la chaleur et par ses crevasses : car les aridités en-

trent si avant dans le fond de sa substance, qu'elle en est tout fiel et tout amertume. Elevez-vous alors au-dessus de votre état, et dites : Oh! non, mon Dieu, ce n'est pas assez; je consens volontiers que jamais une goutte de rosée ne soit versée dans mon cœur, que le ciel me soit toujours de bronze, et que dans toutes mes retraites, et dans toutes mes oraisons, je n'y sois que pour être la proie des aridités.

Quand Dieu vous retirera toutes ses lumières, et que vous ne jouirez plus de ce beau jour de votre conscience, pour y voir nettement tous les mouvemens de la nature et de la grâce, et pour marcher à grands pas dans les voies de perfection, votre âme s'en voudrait affliger, comme celui qui étant en chemin, vient à perdre la lumière du soleil : mais tournez alors vos regards et votre voix vers Dieu, et lui dites : O mon Dieu! que je m'abandonne à de bien plus épaisses ténèbres; oui, qu'à jamais mon entendement soit dans une perpétuelle nuit; que je ne comprenne jamais rien dans vos voies; que toute ma conscience soit un chaos ténébreux. Ce m'est assez que vous voyez tout dans moi, et que vous y compreniez tout, sans que j'y sois appelé, pendant que les seules ténèbres feront l'objet de ma contemplation.

Je veux que quelquefois Dieu vous envoie des pertes de biens. La plaie est dure, la nature s'en veut attrister, et le cœur en veut gémir; mais élevez-vous incontinent au-dessus de votre perte par de plus généreux sentimens. Ce n'est pas assez, mon Dieu, dites-lui, ce n'est pas assez; il m'en reste encore, prenez-le tout, car il vous appartient. Si vous ne pouvez être content, que m'ayant fait nu comme un ver; ah! je consens que

vous me jetiez sur le fumier comme un autre Job ; et je me dépouille par volonté de toutes choses, pour l'être, en effet, quand vous l'ordonnerez.

Lorsque le démon vous tentera de désespoir, et qu'il ne vous imprimera point dans l'esprit d'autres vues de vous-même, que celle d'un réprouvé, ne craignez rien, Théonée, ne vous en effrayez point ; mais portez plus loin votre pensée contre ce malheureux, et lui répondez : Ouidà ; s'il faut que Dieu se venge sur moi éternellement sans être son ennemi, oh ! que je m'abandonne à être sa victime, et que dès maintenant j'appelle chères et précieuses ces flammes éternelles, puisqu'elles me feront rendre hommage à la justice de mon Dieu.

Si vous êtes travaillé de quelque sorte de tentation, qui vous a fait long-temps gémir et prier, je ne dirai pas seulement que vous devez vous tenir en paix dessous son impression, comme j'en parle bien au long dans la maxime 10, livre 2 ; mais je dis que pour avoir la paix et la victoire, vous devez alors vous dévouer à tous les feux intérieurs et à toutes les fureurs, vous exposant pour être la proie d'une légion de démons ; comme leur disant : Oh ! contentez-vous, troupes infernales ; n'épargnez ni vos feux, ni vos fureurs, et faites de tout mon être un sujet d'horreur, si vous en avez les ordres de ce grand maître.

Si les langues vous piquent, si l'on blâme vos conduites, et si l'on parle de vous avec des mépris et de très-bas sentimens : n'est-ce donc que cela ? devez-vous dire.. L'on a bien de la bonté de me laisser encore ma réputation toute entière ; hé ! que je l'abandonne, et que je l'immole de grand cœur à toutes les persécutions et les calomnies :

c'est que je donne volontiers droit à toutes les créatures sur moi, qui ne m'en feront jamais tant que je suis disposé d'en être crucifié.

Ne vous l'ai-je pas bien dit d'abord, Théonée, qu'il fallait un grand courage pour adoucir et pour surmonter ses peines, en se dévouant à de bien plus grandes que celles qu'on a ? Car l'esprit prend ainsi l'essor, pour aller comme au combat d'un plus grand ennemi, et à la gloire d'une belle conquête : mais ne vous en rebutez pas, parce que j'espère vous faire voir un si grand avantage, et un si haut mérite dans cette manière d'opération, que je me promets que votre esprit dorénavant sortira de ses croix, s'élevant à la contemplation de croix bien plus rudes, pour s'y dévouer selon toutes les intentions de Dieu.

CHAPITRE II.

Il est montré quel est le prix de ce dévouement à de plus grandes croix que celles où l'on est.

Ne voyez-vous pas que ce dévouement à de plus grandes croix, anéantit en quelque manière les vôtres, en les rendant si petites, qu'à peine la nature ose-t-elle dire qu'elle souffre? C'est que votre esprit se répandant devant Dieu, se destinant et s'immolant à des croix et à des tentations beaucoup plus grandes que celles qui vous font gémir, retournant après sur lui-même, et ne voyant rien qui approche de l'objet de son immolation, ses peines présentes ne lui paraissent plus que comme un néant dans cette comparaison, puisqu'il a infiniment moins que ce qu'il passionne. Il passe même jusqu'à oublier en quelque manière ses

propres peines ; parce que ne pensant qu'aux plus grandes, auxquelles il se dévoue par une élévation au-dessus de son état, et en faisant toute son occupation, il se désoccupe, pour ainsi dire, de ce qu'il endure; l'occupation d'un objet plus douloureux, faisant presque perdre le souvenir d'une plus légère souffrance.

Vous comprendrez encore mieux l'éminence de cette sorte d'opération par cette pensée : Lorsque Dieu vous afflige de quelque souffrance, ou qu'il permet que vous soyez dans la tentation, c'est lui qui est le sacrificateur, et vous n'êtes que la victime; car je veux que vous obéissiez, et que vous vous soumettiez à la peine; néanmoins vous ne faites que seconder ses desseins, et consentir au sacrifice par l'obéissance volontaire que vous y rendez, en recevant et en aimant le coup. Mais quand vous étendez votre esprit à de plus grandes peines que celles que vous souffrez pour vous immoler, et pour souffrir plus que ce que Dieu ou les démons vous impriment; oh ! c'est vous, Théonée, qui êtes alors le sacrificateur ; parce que c'est vous qui présentez à Dieu la victime, par un pur et un premier mouvement de votre liberté, les plus grandes souffrances où vous vous dévouez, étant une simple oblation de votre franc arbitre, autant qu'elles sont une marque de la grandeur de votre désir à souffrir.

J'ajoute que j'estime qu'il n'est point de manière plus capable que celle-là de vous donner une paix inaltérable. Remarquez bien, je vous prie, que ce sont les états de nos âmes qui ont coutume d'altérer nos cœurs, ne s'y voulant pas soumettre, ou bien voulant en borner la mesure, à raison que l'on ne veut point souffrir ; et si on le

fait, l'on ne veut souffrir que jusqu'à un tel degré, et d'une telle manière : mais, dans cette méthode de souffrir, votre paix est plus ferme qu'un rocher ; car, pour me servir de cette façon d'énoncer, vous pouvez en quelque façon défier, et Dieu ; et les démons, et toutes les créatures. Et comment cela? Parce que s'ils vous imposent quelque peine, bien loin de vous en troubler et de vous en affliger, vous vous immolez toujours à de plus rigoureuses que ne sont pas celles qui vous viennent de leur part. En vérité, n'est-ce pas là une rare et divine invention pour aller au centre de la paix, que l'on se tourmente tant de trouver par cent autres industries?

Ne pouvons-nous pas dire que c'est là, pour ainsi dire, désarmer son Dieu, désarmer les démons et désarmer toute la nature, ou plutôt les armer contre vous de nouvelles et de plus fortes armes? N'est-ce pas entrer de parti avec eux contre vous, comme si ce n'était pas assez que le ciel, et que la terre, et que les enfers conspirassent à votre ruine; mais qu'il faille encore que vous-même vous vous éleviez contre vous-même : car vous abandonnant, et vous dévouant à de plus dures souffrances que celles où vous êtes, n'est-ce pas le même que si vous disiez : Vous vous retirez de moi, ô mon Dieu! vous me refusez vos douceurs, et vous vous éclipsez à mon esprit. C'est peu, ô mon souverain! c'est peu, armez-vous de vos fureurs, et m'exterminez. Vous me tentez, malheureux esprits, oh! ne m'épargnez pas; tenez, me voilà pour être la victime de toutes les plus cruelles peines que votre rage pourra inventer. Créatures, vous me persécutez; allez, vous ne l'enten-

dez pas ; détruisez plutôt ce monstre de péché qui ne mérite pas le jour.

Je vous demande, Théonée, si cette manière de souffrir ne fait pas que les plus fortes puissances demeurent en quelque sorte faibles contre vous ! Ou plutôt, si par cette voie d'opération, l'âme ne devient pas victorieuse de Dieu, des démons et d'elle-même.

Mais, oh ! que le démon est confondu, quand il assiége de ses tentations une âme qui est ainsi disposée ; il pense la perdre, en la fatiguant par ses fréquentes attaques ; et elle, sans fuir aucun de ses coups, se fait un blanc pour les recevoir, hors le péché ; et passant plus outre, elle s'expose quasi, en le provoquant, à toutes les dernières fureurs de ses tentations : en sorte que l'âme confond celui qui la voulait confondre, et, par la grandeur de son immolation et de son dévouement, rend toutes les tentations qui la pressent faibles et inutiles.

Oh ! que saint François-Xavier entendait bien ce langage, lorsque Dieu mettait son cœur à l'épreuve, et qu'il représentait à son esprit des monstres de souffrances qui lui étaient préparées. Car il ne s'arrêtait pas simplement à en faire une profonde acceptation, il criait à Dieu de tout son cœur et de toute sa voix : davantage, Seigneur, davantage. C'est que son cœur s'élevant au-dessus de tout ce qui lui était proposé de rigueurs et de croix, il se dévouait à tout ce que l'amour divin peut inventer de supplices, sans s'arrêter aux peines qu'on lui mettait devant l'esprit, qu'il estimait n'être pas assez dignes de la grandeur de Dieu.

Enfin, pour achever de comprendre l'éminence

de cette sorte de dévouement à la souffrance, persuadez-vous que l'âme donne à Dieu plus qu'il ne demande; qu'elle donne au démon plus qu'il n'en espère, et qu'elle donne aux créatures plus que leur mauvaise volonté n'en veut avoir. Elle donne à Dieu plus qu'il ne demande; car sa bonté, qui ménage et qui épargne toujours ses châtimens, fait qu'il ne nous touche ordinairement qu'avec beaucoup de modération; mais cette personne, à la façon d'un bon enfant, qui connaît et qui veut contenter les inclinations de son père, s'offre à de plus dures rigueurs, pensant plus à satisfaire sa justice qu'à seconder en ce point l'indulgence de son amour. Elle donne encore au démon plus qu'il n'en espère; car le démon ne porte pas toujours les peines de ses tentations jusqu'à l'extrémité, soit qu'il se ménage ainsi pour des fins cachées, soit qu'il n'en ait pas la permission, soit qu'il veuille mieux réussir, commençant par de légères attaques; et cette âme trompant les espérances de ce malheureux, et faisant comme mépris de ses impressions, se donne en victime à tous les plus rigoureux effets de sa rage. Elle donne enfin aux créatures plus que leur mauvaise volonté n'en veut avoir; parce qu'elles ne veulent pas toujours faire tout le mal à ceux pour qui elles ont une volonté mal disposée; et elle, par une passion d'en être détruite, s'expose volontiers à la plus cruelle rigueur de leurs traits.

Hé bien! Théonée, n'est-ce pas là souffrir d'une manière à triompher de toute la nature? N'est-ce pas être noblement libéral de donner beaucoup plus qu'on n'attend de nous? N'est-ce pas là un généreux payement qui donne sans bornes, et infiniment plus que la dette?

Il faut néanmoins que je vous tire d'une erreur où vous pourriez être, qui serait de penser que ce que je dis est le même que la soumission, et que la résignation dans les souffrances ; il s'en faut le tout. Je vous en distingue donc deux justes idées, afin que vous jugiez mieux de la grande différence d'une âme résignée et d'une âme dévouée.

La résignation dans les croix n'est point autre chose qu'une humble acceptation qu'on en fait, par les différens motifs dont l'âme peut être inspirée : de façon qu'elle se borne, et qu'elle se resserre dans ses croix présentes qui font toute son occupation. Quelquefois néanmoins, faisant encore un pas, elle ne laisse pas de se résigner en général à tout ce que Dieu voudra lui envoyer d'afflictions. Mais le dévouement dont nous parlons passe bien au delà, et s'élève bien plus haut que ce bas étage ; en ce qu'une âme ne s'occupe pas de ces actes de résignation, parce qu'elle se retire de sa peine, pour s'élever à la contemplation d'une plus grande, à laquelle elle se dévoue. Où vous ferez une juste réflexion, que cette plus grande peine à laquelle elle s'immole n'est pas une peine en général, mais de même nature que celle qui la fait souffrir, comme je l'ai fait voir au commencement de ce traité, dans des exemples particuliers.

Concluez donc, si vous en avez le cœur, lorsque vous serez dans la souffrance et dans la tentation que vous ne voulez plus tant vous arrêter à ce que vous souffrez, et comme en amuser votre esprit; mais que vous voulez l'oublier, et vous mettre au-dessus, disant : que Dieu porte plus loin ses satisfactions; que le démon assouvisse toute sa rage ; et que les créatures achèvent de vous ruiner.

Vous pourrez bien faire, Théonée, et mériter, n'en venant pas jusque-là, je le confesse; mais aussi je vous assure que n'y venant pas, vous manquerez bien de donner à vos souffrances tout le caractère le plus précieux : et quoi que vous en puissiez dire, la profonde paix de votre âme ne sera jamais bien établie, pendant que vous regarderez vos peines, que vous vous en occuperez, et que vous vous contenterez d'y rendre vos soumissions, sans vous élever par un saint oubli de votre état présent, pour vous donner en oblation à tout ce que les croix et les tentations ont de plus rigoureux.

MAXIME XII.

Le sacrifice achevé de l'âme est dans le dépouillement, dans l'amertume et dans l'abandon.

Je veux ici seconder la ferveur de ces grandes âmes, qui, n'ayant que des pensées de se sacrifier à Dieu, n'achèvent pas souvent leur sacrifice, parce qu'elles n'en savent pas assez la nature et toutes les manières : semblables à ceux qui, étant dans les ténèbres et impatiens de marcher, n'attendent que la lumière du jour pour se mettre en chemin. En toutes choses vous devez fuir la grandeur, Théonée; mais tâchez en ce sujet de devenir grand, afin que vous soyez capable de vous donner à Dieu par la consommation et par la grandeur du sacrifice. Voici donc, à mon sens, ce qui donnant une parfaite idée du sacrifice, me semble aussi pouvoir faire une victime parfaite et achevée.

J'en ramasse toute la conception sous ces trois

paroles, que le sacrifice consiste : 1°. Dans le dépouillement total ; 2°. dans le dernier abandon ; 3°. et dans toute l'amertume du cœur. Voyez, je vous prie, l'enchaînement de ces trois mots, ou plutôt de ces trois dispositions.

Une personne se dépouillant de tout sans aucune réserve, pour en faire à Dieu le transport, pourrait avec cela n'être pas dans l'abandon à toutes les croix qui la rendraient exactement conforme à Jésus ; c'est pourquoi l'esprit de sacrifice veut qu'elle fasse un second pas, et qu'après avoir fait un parfait dépouillement de toutes choses, elle fasse encore un abandon d'elle-même à toutes les plus dures peines qui lui peuvent donner une juste conformité avec Jésus-Christ.

Mais comme cet abandon se peut faire dans l'onction du cœur, et dans une certaine vigueur intérieure vive et animée, avec laquelle il n'est pas bien difficile, même aux âmes faibles et naissantes, de se dévouer aux souffrances les plus rigoureuses, il reste à faire un troisième pas, pour couronner le sacrifice de sa dernière perfection, qui est de s'abandonner aux épreuves de Dieu et des créatures dans toute l'amertume de son cœur; ô Dieu ! Théonée, quelle détermination de volonté il faut avoir pour en venir là, de faire ce dépouillement et cet abandon, non pas dans la joie et dans les excès de l'esprit, mais dans l'amertume la plus enfiellée du cœur.

Animez-vous donc, je vous conjure, de cette grandeur de courage, pour faire à Dieu de vous-même un sacrifice consommé, et pour tirer en vous une expression de ce qu'a été Jésus qui ne s'est offert à son Père en sacrifice et en holocauste, que par les trois voies que je vous suggère. Car

ne s'est-il pas dépouillé de tout, jusqu'à être nu comme un ver? et puis, n'en demeurant pas là, ne s'est-il pas abandonné à toutes les rigueurs de Dieu son Père et des créatures? Enfin n'a-t-il pas fait l'un et l'autre dans la dernière désolation de son âme, et dans la plus amère disposition de son cœur, jusqu'à s'en manifester par ce cri lamentable : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?

Ce sont ici les trois traits que vous devez tâcher de tirer en vous-même; je vous en vais faire la peinture la plus naturelle que je pourrai.

CHAPITRE PREMIER.

Le sacrifice du dépouillement.

Vous saurez donc que la première action de ce sacrifice, est de se dépouiller des choses qui nous sont les plus agréables. Il y en a cent dont le dépouillement n'est guère considérable, parce qu'il ne tient guère au cœur. Vous pourrez vous défaire pour Dieu de tout ce qui vous plaira, et vous réduire à une grande nudité; vous en pourrez multiplier cent fois les sacrifices; mais après tout, vous n'aurez pas beaucoup avancé auprès de Dieu par toutes ces oblations, si vous n'en faites une de la chose qui vous est la plus chère. Oh! que l'on s'y trompe! Théonée, oh! que l'on s'y trompe, dans tous ces dépouillemens et toutes ces séparations. Et combien d'âmes spirituelles se défont et s'appauvrissent de mille choses qui ne les rendent pas pour cela plus capables des richesses divines; car la fin du dépouillement est la plénitude de Dieu, laquelle est substituée dans le vide de

tout le créé. Mais qu'elles se consultent devant Dieu, et qu'elles regardent si dans ce dépouillement universel de tout le reste, elles ne se réservent pas quelque sujet particulier qui fait l'amour et la tendresse de leur cœur. Il importe peu que vous sacrifiiez, si vous ne faites à Dieu un sacrifice de ce sujet qui vous est le plus cher; à peine arrête-t-il ses regards sur vos autres présens, n'ayant les yeux que sur ce particulier qui fait son attrait. Dans le dépouillement de tout le reste vous êtes toujours riche, pendant que vous demeurez dans l'attachement de quelque objet singulier qui vous est agréable; mais dans le seul sacrifice de cet objet, vous donnez tout. Ne nous flattons donc point, Théonée, dans tous les épanchemens de nos vœux et de nos présens, si nous ne retranchons, et si nous n'immolons ce qui fait le plus agréable objet de nos inclinations, et il le faut aller arracher jusqu'au milieu de nos entrailles, afin de mourir par la séparation et par le sacrifice de ce fils aîné de nos cœurs.

Mais, pour ne vous pas laisser l'esprit vague et perdu dans ces idées, vous remarquerez deux choses : qu'entre celles qui nous sont les plus chères, et dont le sacrifice veut que l'on en fasse le dépouillement, il y en a dont il se faut dépouiller, quant à l'effet; il y en a d'autres dont il se faut dépouiller seulement, quant à la volonté.

1. Pour le premier, éloignez, Théonée, tous les plaisirs des sens, et dès là que quelque objet les flatte avec douceur, ce vous en doit être assez pour le refuser, comme celui qui rejetterait du poison qui lui serait présenté dans une agréable liqueur. J'en parle fort au long dans la maxime de la mort des sens, livre 1, maxime 6.

2. Etouffez, oh! je vous en conjure, étouffez au plus tôt toutes les douces inclinations du cœur, et faites à Dieu un sacrifice de ce dépouillement, qui est d'autant plus noble et précieux, que c'est une tendresse immolée, dont la rigueur de l'immolation est proportionnée à la délicatesse.

3. Séparez-vous, autant que le bon sens et que la conscience vous le peuvent permettre, de toutes les conversations où vous remarquez que votre cœur goûte des douceurs trop naturelles, ne voulant en prendre que dans les divins commerces de votre âme avec son Jésus. Voilà à peu près où se peuvent réduire les choses agréables, dont vous pouvez vous dépouiller, quant à l'effet, pour en faire à Dieu un sacrifice, comme lui disant: Mon Dieu, oh! je ne veux goûter que vous, et n'avoir de plaisir qu'avec vous; et pour cela, je renonce volontiers à toutes les satisfactions de mon cœur et de mes sens; et si vous ne vous en faites pas davantage sentir à mon âme, elle n'en sera pas moins fidèle à se retrancher tout ce qui la peut contenter.

Il y a d'autres sujets agréables, dont le dépouillement se doit seulement faire, quant à la volonté, soit parce que la personne n'en peut user autrement, soit parce que souvent ce serait même une témérité de faire effort pour s'en dépouiller. Mais Dieu agrée grandement qu'en sa présence l'âme se dévoue à être dans la désolation et dans la pauvreté de tous ces biens.

Accoutumez-vous donc à cette sainte occupation, lorsque vous serez dans les plus secrètes retraites de votre cœur. 1°. Exposez votre conscience à ne savourer jamais les douceurs de Dieu, et à n'être jamais tendrement amollie de ses con-

solations, par un désir de mourir aux choses les plus saintes; étant assez qu'elles soient délicieuses, pour aimer à vous en voir privé. 2°. Offrez-vous encore à ne sentir jamais en vous de certaines dispositions intérieures, amoureuses, pacifiques, liantes, toutes retirées, qui font que l'âme porte en son sein une espèce de béatitude habituelle; vous immolant à cette privation, pour demeurer purement par esprit de victime, dans toutes les misères de votre nature, et pour en ressentir le poids et la corruption. 3°. Immolez-vous encore à expérimenter les plus dures séparations de Dieu, à la façon que l'âme en est capable en ce monde, n'étant rien qui la puisse contenter, comme de se sentir, et de se voir proche de ce divin principe.

Ce sont les choses, Théonée, dont on peut faire le dépouillement, quant à la volonté seulement, ces biens agréables n'étant pas des biens dont la possession dépende de nous. Si bien que votre âme étant exposée aux yeux de Dieu, c'est un sacrifice de la plus douce odeur, lorsque, promenant ses pensées par tout ce qui lui peut être de plus doux, elle lui dit, à mesure que ces choses se représentent à son esprit : Et encore celle-là, mon Dieu, je vous la sacrifie, et je m'en dépouille; et encore celle-là, et encore celle-là. Non, mon cœur ne veut rien goûter, afin de vous en faire une pure immolation. C'est ainsi que l'âme devant Dieu éloigne, désavoue, et, pour parler ainsi, égorge les choses qui sont les plus capables de lui causer quelque plaisir.

Comprenez-vous la grandeur du premier point de ce sacrifice ? Vous le pourrez, si vous comprenez combien entre toutes les choses il est cruel à la nature de se priver de ce qui lui est cher et ai-

mable, pouvant souffrir facilement toutes les privations, pendant qu'elle n'a pas celle de ce qui fait son plaisir et son amour.

Oh! quelle saignée c'est au cœur, dont on blesse le plus délicat! oh! quelle plaie faite au centre de lui-même! Mais quelle gloire de ce sacrifice, où l'âme se dépouille de ce qui fait sa plus douce vie, où se trouve la dernière mort de la volonté, où l'on éloigne tout ce qui peut être innocemment délectable, pour ne posséder que Dieu seul et tout pur.

CHAPITRE II.

Le sacrifice dans l'abandon aux souffrances.

Il s'en voit, comme nous venons de dire, qui se dépouillent par une grande délicatesse de conscience; mais ils se bornent à souffrir la peine de leur dépouillement, n'ayant pas de cœur pour s'élever davantage, et pour donner plus de perfection à leur sacrifice. Oh! Théonée, qu'il n'en faut pas demeurer là, et qu'il faut bien, après s'être défait de ce qu'on a de plus cher, s'abandonner encore soi-même à toutes les souffrances! car l'immolation de notre propre fonds est bien autre que n'est pas celle qui se fait de tout ce qui est hors de nous, autant que notre propre être nous est cher par-dessus tout ce qui ne l'est pas.

Mais savez-vous bien comment il faut parvenir à l'effet de ce généreux abandon? Je vous dirai ce que vous n'ignorez pas; mais je vous découvrirai aussi un mystère, où vous n'avez peut-être jamais entré. En vous abandonnant aux croix, faites-vous la proie de Jésus; c'est ce qui ne vous est

point inconnu : mais après cela, soyez aussi assuré que vous souffrirez nécessairement ; c'est là le mystère caché. Oui, mon cher Théonée, pour bien opérer l'abandon de ce sacrifice, en vous donnant en proie à Jésus, il en résulte une nécessité qui est que vous soyez la proie des souffrances: voyez-en les raisons.

Il faut bien concevoir que Jésus lui-même, quand une âme s'y est dévouée généreusement, fait alors nécessairement son supplice. 1°. Car n'est-il pas lui-même, hélas! toute croix, puisqu'il en a été comme un composé douloureux? Si cela est, ne savons-nous pas que la forme communique tout ce qu'elle est au sujet qui la reçoit, et qu'ainsi Jésus fait souffrir par une manière de nécessité, la personne qui s'y est abandonnée, et en qui il fait sa demeure ?

2. Mais n'est-il pas un cachet ? Il le dit lui-même, et il prie qu'on l'imprime sur nos corps et sur nos cœurs ; et que peut donner le cachet que ce qu'il a? Que peut donc imprimer Jésus sur la personne qui s'y abandonne autre chose que des caractères de douleurs?

3. Quand bien même ce que je viens de dire ne serait pas sitôt qu'une âme s'est donnée en victime à Jésus, il en fait son épouse, et elle ne peut avoir ce divin caractère, que par les souffrances, qui tout ensemble en font le lien avec son époux. Il la destine alors à de grandes choses ; et la préparation et les dispositions antécédentes, doivent être nécessairement les croix. Il contracte la délicatesse d'un époux, pour ne pas souffrir la moindre tache qui en flétrisse la beauté ; et les croix sont des moyens nécessaires pour en effacer les plus légères taches, et pour en conserver le lustre et l'éclat.

4. Mais le croyez-vous, que quand une âme s'est tout abandonnée à Jésus, il devient saintement impitoyable, jusqu'à ce que ses desseins soient accomplis ? On en voit qui gémissent et se lamentent sous les coups de Dieu, d'une manière à faire fendre les pierres : vous n'avez qu'à lire ce qu'en dit Job (*c.* 30, 23), que le transport de sa douleur porte jusqu'à appeler son Dieu cruel? Et néanmoins, Dieu continue toujours à former de nouvelles plaies, ne cessant pas que cette âme ne soit venue à son point. N'est-ce pas là souffrir nécessairement, quand on s'est abandonné à un tel maître ?

5. Enfin, j'ose bien dire qu'il ne fut jamais de tyran ingénieux à tourmenter les martyrs, comme l'est souvent Jésus à faire souffrir de certaines âmes qui se sont données à lui pour être la proie de son amour. Car les tyrans n'avaient de pouvoir que sur les corps et sur les biens qui faisaient l'objet de leur tyrannie ; ils ne pouvaient donner jusqu'à l'esprit de ces invincibles qui triomphaient de leur propre tyran, pendant que le corps était sous les rasoirs.

Mais que Jésus porte bien plus loin ses pouvoirs, pour achever ses desseins sur des âmes qui lui sont immolées. Après avoir ruiné tous les dehors, il s'attache ensuite à l'esprit, il crucifie toutes les puissances, et il n'est point de manière de peine qu'il ne fasse entrer jusque dans le fond de sa substance. Concevez cette vérité par une pensée particulière. Il se voit des âmes rares, et d'un choix divin tout extraordinaire ; à votre avis, que fait Jésus à celles-ci, lorsqu'elles se sont données à lui par quelque abandon solennel? Il semble comme appeler à son secours toute la na-

ture pour les tourmenter, et les démons, et les hommes, et les maladies, et les pertes, et les calomnies, et les tentations, et les aridités, et les ténèbres; ce sont comme autant de ministres de Dieu qui ne se contentant pas de faire souffrir ces âmes par lui-même, c'est-à-dire par ses absences et par ses soustractions, veut encore que toutes les créatures travaillent avec lui, pour augmenter leur supplice, afin d'accroître leur couronne.

Hé bien! Théonée, hé bien! n'est-ce donc pas une nécessité de souffrir, après que l'on s'est abandonné à Jésus? et ce second pas de notre sacrifice ne demande-t-il pas une grande âme pour le faire?

CHAPITRE III.

Le sacrifice dans l'amertume du cœur.

Néanmoins, ne vous imaginez pas que le sacrifice soit dans la dernière perfection, pour en être venu là? Vraiment vous en seriez bien éloigné, si vous vous en teniez à ces termes. Il s'en trouve qui s'abandonnent à toutes les souffrances avec grand courage, je le confesse; ils demeureront même, si vous le voulez, tout abandonnés sous le poids des afflictions, avec un esprit qui ploie sans résistance. Ouidà, Théonée; mais savez-vous quand se fait cet abandon, cette offrande et ce généreux sacrifice de soi-même? Oh! je vous conjure de bien comprendre cette vérité.

Cet abandon se fait quand le cœur se sent animé d'une secrète et forte générosité, et quand il est soutenu de l'intime et de la vive appréhension des plus grandes vérités. Oh! alors je l'avoue,

qu'il n'est point de dures extrémités, où une personne ne s'abandonne, et tous les efforts de la nature seraient faibles contre un cœur si bien préparé. Je conçois très-bien que se sacrifier de la sorte aux souffrances, est une espèce de sacrifice, que les âmes de la vertu la plus commune sont capables de faire.

Mais tirez cette personne de la forte et sensible disposition de son cœur; donnez-lui un cœur dans l'amertume la plus amère, dans le fiel, dans les dégoûts, dans le trouble et dans la nuit la plus obscure; si alors elle s'élève, si elle se sacrifie, et par le dépouillement de ce qui lui peut causer quelque plaisir, et par un abandon universel à toutes les manières de souffrances; dites, Théonée, dites que cette personne est arrivée à la dernière perfection du sacrifice, puisqu'il n'est que les forts et les héros qui sachent le métier de ce sacrifier dans l'amertume du cœur.

Ne vous flattez donc pas, comme si vous faisiez quelque chose de grand, lorsqu'ayant au cœur une vigueur divine et sensible, et ayant l'esprit tout plein et pénétré des plus nobles appréhensions, vous vous abandonnerez à tout ce que Dieu et les créatures peuvent avoir de plus dur; car alors il y a même de la délectation à se sacrifier aux épreuves les plus rigoureuses, et l'âme semble comme nager de plaisir dans ces oblations et dans ses immolations. Il se peut dire qu'elle trouve en quelque sorte ce qu'elle fuit: car s'étant dépouillé de toute satisfaction, elle en trouve ici une ineffable, qui est d'un nouveau goût; et elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, savoir, les souffrances, qui semblent changer de nature, par la douce et vigoureuse disposition de son cœur, n'é-

tant plus en quelque manière la même personne qui s'abandonne et qui souffre; c'est plutôt un esprit souverain qui l'anime.

Mais parlez-moi d'une personne qui, ayant l'esprit et le cœur dans les ténèbres et dans les délaissemens, s'élève au-dessus de soi, et malgré ses dispositions, s'abandonne à toutes les plus rigoureuses conduites de Dieu. C'est là, Théonée, c'est là le parfait et consommé sacrifice, et le plus agréable, comme le plus grand spectacle, qui puisse être aux yeux de Dieu. Et afin que vous aimiez cette élevée manière d'opérer, pour être une véritable victime, considérez-en avec moi la noblesse et le prix.

§ I.

Je vous demande s'il est d'état où la grandeur de la foi éclate comme en celui-ci? Car l'état d'un cœur dans l'amertume et dans l'angoisse, lui dit que Dieu n'a plus d'oreille pour l'écouter et pour l'exaucer, et qu'il en est rejeté bien loin : mais cette âme s'élevant par une vive foi, se dit à elle-même : Non, c'est maintenant que Dieu m'écoute plus favorablement, et je suis persuadé qu'il ne laisse pas tomber un seul soupir d'une âme qui est dans la détresse intérieure; c'est maintenant qu'il me dissimule son amour, et que se représentant à mon esprit, comme infiniment éloigné de mon cœur, il y habite néanmoins : oui, il y habite, et il se plaît à voir et à compter tous les mouvemens douloureux qui me font aspirer après lui.

Cet état d'amertume et de délaissement dit à l'âme qu'elle perd son temps, et qu'elle n'y amasse que de la douleur, puisqu'elle est rejetée de son Dieu; mais sa foi la relève, et l'assure que ja-

mais elle n'est dans aucune disposition, où elle moissonne de plus glorieux mérites; car la moisson s'élève heureusement, à proportion que la semence est bien cachée et bien morte; et dans cet état son amertume est cette divine semence, qui pousse les plus beaux fruits, dignes de Dieu et de l'éternité.

Disons encore que cet état amer et abandonné, laisse dans l'âme cette idée, que Dieu ne pense point en elle, et qu'elle est éteinte dans son souvenir; mais la foi en l'éclairant mieux, lui montre que tout ce qui se passe en elle est une opération divine, et une des plus précieuses qui se fassent dans la conscience. Il n'est donc point de disposition intérieure où la foi soit plus noble.

Ce qui nous peut encore faire voir le prix de ce sacrifice dans l'amertume du cœur, c'est que la fidélité y éclate plus qu'en aucun état. Car quelle insigne fidélité d'une âme, de ne point laisser son Dieu, quand elle en est toute délaissée; et plus elle en est abandonnée, de lui en faire davantage de sacrifices d'offrande et d'immolation : c'est ce que vous devez faire, ô mon Théonée! dans ces douleurs amères de votre âme, et prendre occasion de votre amertume, de votre tristesse et de votre délaissement, pour vous en donner à Dieu encore plus en holocauste, lui disant : C'est tout mon plaisir, ô mon Dieu! de pouvoir vous donner, quand vous m'ôtez tout; mais ce sont maintenant mes délices de vous sacrifier tout mon être, en reconnaissance du bénéfice que vous me faites, ô! mon Jésus, d'avoir quelque part à vos agonies et à vos délaissemens. C'est donc en cette situation du cœur, où l'ame peut donner le plus illustre témoignage de sa fidélité, puisqu'elle est tentée de la manière la plus capable de l'en retirer.

Mais quelle haute estime ne fait-elle point de Dieu, lorsque cette grande amertume de son cœur ne l'empêche pas de se donner en sacrifice ? Il le faut bien dire en vérité, que cette âme a de nobles et de grandes conceptions de Dieu ; car prenez garde, je vous prie, qu'elle n'a rien en elle qui lui fasse voir Dieu, bon, aimable, miséricordieux, caressant, recherchant : au contraire, elle n'en expérimente que la fuite, ou l'absence, ou les rigueurs. Et remarquez comme parmi toutes ces duretés de son Dieu, sans en être rebutée, elle ne cesse point de courir après, et de se consacrer à lui, comme sa victime. Ma gloire, dit-elle, c'est d'être battue de cette divine main, et je fais tant de cas de toutes les plaies que mon cœur en ressent, que je ne les changerais pas avec les couronnes.

Faites-y encore une réflexion, que l'âme fuit et qu'elle poursuit ; elle fuit les créatures et toutes leurs satisfactions, avec horreur et soulèvement, n'en pouvant supporter même l'odeur, quoiqu'elle en soit incessamment poursuivie ; et de son côté, elle poursuit son Dieu avec toutes les sortes d'immolations, quoiqu'il semble la fuir comme un objet qu'il réprouve ; en sorte que fuyant tout le créé qu'elle abhorre de goûter, elle poursuit son Dieu qu'elle passionne de posséder, et qu'elle ne peut attraper ; ne pouvant ainsi être gagnée de la créature, ni gagner son Dieu.

Oh ! quel dur et cruel entre-deux de cette âme, privée de son Dieu et de la créature, et ainsi suspendue entre le ciel et la terre. C'est ce que dit Job, que son âme, dans l'excès de ses douleurs, a souffert l'agonie d'une personne pendue à la potence, qui ne tient ni à la terre, ni au ciel : voilà

où en est celle dont nous parlons. Il faut donc bien dire que Dieu soit infiniment grand en son estime, puisqu'en étant traitée avec tant de rigueur, et que son cœur n'en recevant que du pain d'amertume pour toute sa nourriture, elle ne laisse pas de tenir encore à grand honneur de s'y abandonner toute en sacrifice

Enfin, ne m'avouerez-vous pas que dans ce sacrifice fait en l'amertume de son cœur, il y paraît un courage tout extraordinaire? Car que l'on se sacrifie volontiers à toutes les croix, pendant que l'intérieur ressent une certaine plénitude divine; quel grand trait de courage y voyez-vous, étant animé d'un si vigoureux principe, et trouvant en soi toute sa force? Mais quand l'âme ne sent que faiblesse, que fiel et qu'amertume, ne faut-il pas alors un courage surprenant, pour se sacrifier à Dieu par toutes les voies où il l'abandonne? puisqu'elle ne trouve rien en son fonds qui la soutienne, et que pour en venir là, elle doit comme s'oublier d'elle, et s'élever au-dessus d'elle, puisant sa force des plus pures, des plus simples et des plus dégagées vues de la foi.

Je viens de vous donner, Théonée, l'idée la plus exacte que j'ai pu d'une parfaite victime. Si vous y êtes appelé, ô Dieu! ne fuyez pas cet appel; car quel honneur et quelle gloire vous est-ce d'être la victime d'un Dieu?

1. Dépouillez-vous de tout ce qui peut vous être au monde le plus cher; hé! il me semble que Jésus vaut bien une si mauvaise défaite.

2. Abandonnez-vous à toute la rigueur de ses voies; oh! que l'on se donne à de bonnes mains, qui ne nous touchent que pour faire de nous des chefs-d'œuvre de grâce et de gloire.

3. Enfin, prenez pour la première de vos maximes, de faire vos plus nobles efforts d'aller à Dieu, quand votre cœur sera dans l'amertume; car c'est en ce point qu'est la consommation de la vertu.

MAXIME XIII.

Il faut qu'un chrétien, qui est divinement consacré, marche toujours avec respect et vénération pour lui-même.

Graces soient rendues à Jésus, Théonée, de ce que nous sommes si précieux, et des sujets dignes d'une si profonde vénération; car nous sommes bien autre chose que ce que vous comprenez, puisque, dans le ciel et sur la terre, il n'est rien de vénérable, d'auguste et de saintement terrible, comme nous sommes; et cela est un effet de l'aimable Jésus.

C'est un prodigieux mystère dont vous êtes plein, et que vous ne concevez pas (ô le grand mal de ne se pas connaître!). C'est pourquoi je veux vous découvrir vous-même à vous-même, et je veux tâcher d'inspirer dans votre cœur trois nobles sentimens; l'un d'amour tendre envers Jésus, l'autre d'une idée haute et sublime de ce que vous êtes, par l'admirable consécration qui s'en fait; et le troisième, d'une vénération profonde et d'une sainteté angélique, où il faut que vous marchiez incessamment.

CHAPITRE PREMIER.

Il est montré comment nous sommes consacrés.

Vous remarquerez qu'il y a trois sortes de tem-

ples où Dieu demeure, et où il veut être honoré. 1°. Le temple de la gloire, où il manifeste à découvert ses grandeurs. 2°. Les temples matériels, que nous voyons de nos yeux, où l'humanité adorable de Jésus repose sur nos autels. 3°. Et l'homme lui-même, qui est un temple vivant de la divinité. Les deux premiers temples ne manquent pas d'être reconnus pour ce qu'ils sont, et d'avoir leurs adorations; mais parce que le dernier temple qui est l'homme, est ordinairement plein de profanations, et que l'on ne comprend pas combien c'est une chose auguste et terrible que la conscience remplie de la divinité et de la majesté d'un Dieu; c'est ce qui m'oblige d'en parler.

Mon dessein pourtant n'est pas de vous montrer que nous sommes les temples de Dieu; je le suppose comme tout le monde le sait et le dit : mais je veux vous déclarer une pensée, qui peut-être sera assez nouvelle à votre esprit, et assez douce à votre cœur : à savoir, la divine manière, dont se fait la consécration de nos êtres, et puis les devoirs dont nous sommes après cela obligés à nous-mêmes. Oh! Théonée, que votre cœur, comme j'espère, se va ici dilater de tendresse et d'amour pour Jésus! Et qu'il va fondre de douceur pour ce tout aimable et cher objet! Hé, plût-il au ciel! que je fusse si heureux que ma plume en pût tracer quelque légère image dans les esprits, et y jeter seulement une petite étincelle de son amour.

§ I.

Nous sommes consacrés par une divine onction.

Souvenez-vous que les temples matériels se consacrent : 1°. par l'onction que fait l'évêque;

2°. par le sacrifice du divin agneau sur nos autels ; 3°. et par le chant qui achève toute la cérémonie. Ce sont ici les trois manières dont se fait la consécration de nos êtres ; mais la manière en est incomparablement plus sainte et plus auguste, de façon qu'un chacun de nous se regardant, et rentrant dans soi-même, peut dire de soi avec beaucoup plus de raison qu'il ne se dit des églises (*Gen.*, *c.* 28, 17) : Oh ! que ce lieu est saintement terrible ! non ce n'est point simplement un corps et une âme, mais c'est en vérité la maison de Dieu ! Vous en allez être saisi d'étonnement, voyant ce que vous êtes, Théonée, et il y en a même assez pour être touché d'une sacrée frayeur, et pour en trembler de vénération.

Puisque nous sommes consacrés d'une onction tout admirable, considérez-en donc bien, je vous prie, la manière et les prodigieux rapports de cette consécration avec celle des temples.

1. L'évêque et le grand pontife qui fait cette onction, n'est point un pur homme et un délégué ; mais Jésus-Christ lui-même, et en personne, qui entre dans nous pour nous oindre ; et c'est pour cela qu'il est appelé chez saint Pierre (1. *Petr.*, *c.* 2, 25), l'évêque de nos âmes. Quelle entrée ! quelle divine main entreprend ce sacré ministère ! quel attouchement prodigieux dont nos corps sont infiniment honorés !

2. L'huile dont il se sert pour nous oindre est son propre sang qui nous empourpre ; c'est sa chair qui entre dans la nôtre ; c'est son Verbe qui nous divinise. Quelle onction amoureuse, mais quel prodige d'onction et d'amour ! Où en sommes-nous ? ô Théonée, ce que je dis est-il vrai ? Qui est celui qui se comprend ? Avançons encore.

3. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que l'onction qui se fait dans les églises n'est qu'extérieure et superficielle; mais cette onction qui se fait dans nous est intime et pénétrante. Ce sang divin nous oint tellement, que nous en sommes tout enivrés, que nos lèvres en sont arrosées, que notre langue y est trempée, que nos entrailles en sont abreuvées, que notre chair en est tout imbue : ô sang! ô précieux baume, dont tout notre être porte la douce odeur et la divine teinture; est-ce donc nous-mêmes? et sommes-nous en vérité ce que nous paraissons? Sa chair oint encore la nôtre par un prodigieux mélange avec notre chair : et ce n'est pas seulement une union morale et d'attouchement, c'est une union substantielle et réelle, comme disent les théologiens; mais encore plus que tout cela, c'est une incorporation; et pour aller jusqu'où porte la pensée de saint Augustin (*de consec. dis.* 2), notre chair est faite une même chair avec la chair de Jésus.

O Dieu! jusqu'où passe cette onction affective! N'en êtes-vous pas effrayé? Et le croyez-vous? J'ajoute enfin que nous sommes oints de la divinité du Verbe : l'humanité de Jésus en fut ointe par l'union hypostatique; nous le sommes par une union différente, mais pourtant nous le sommes de la même divine personne, qui s'appelle l'huile de la divinité. Nous voilà donc par cette onction dans une sorte d'égalité avec l'humanité adorable de Jésus.

Mais contemplez avec moi ce miracle d'amour et d'étonnement. Comme la chair de Jésus a été divinement vivifiée par l'union du Verbe, aussi notre chair étant unie à la chair vivifiée de Jésus, dit saint Cyrille (*can. l.* 4), entre dans cette vie et

dans cette onction de la divinité. Saint Thomas ajoute que cela arrive par le moyen du corps de Jésus-Christ, qui fait le lien des extrêmes et qui nous fait entrer dans cette onction unissante du Verbe. Et c'est par là qu'il se peut dire, dans le sentiment de David (*Psal.* 108, 24), que notre chair même est changée par cette huile de la divinité, ou devenant toute pure, ou dans la modération des passions, ou passant dans la chair de Jésus. O le prodige nouveau ! ô l'étonnante consécration ! ô l'élévation incroyable, et l'ineffable et divin changement de nos êtres !

§ II.

Nous sommes consacrés par le sacrifice du divin agneau.

Je dis encore qu'à la façon des temples matériels, nous sommes consacrés par le sacrifice non sanglant du divin agneau. Et l'autel, où est-il ? Car l'autel est nécessaire pour le sacrifice : où il est, Théonée ? Hé ! c'est notre poitrine, dans laquelle s'opère cet admirable mystère. O poitrine de l'homme ! portion de Dieu, le siége de la divinité et le théâtre de ses plus admirables opérations, qui porte un Dieu sacrifié et immolé, comme le sein du père porte un Dieu engendré ! Dans les églises le sacrifice ne se fait pas indifféremment en tous les lieux ; il n'y a que l'autel qui soit destiné pour ce mystère ; et c'est de l'autel où repose et où est sacrifié le divin agneau, que toute l'Eglise prend sa sanctification comme d'une divine source : pareillement ce divin sacrifice qui s'opère en nous, s'y opère tellement qu'il y a un certain lieu destiné pour ce mystère. Dieu n'a point voulu que ce fût ou dans la main, ou dans la bouche,

ou dans la tête, ou dans quelque autre partie noble; mais que ce fût dans la poitrine, cette divine et précieuse portion de nous-mêmes, privilégiée entre toutes les autres : et c'est de ce lieu, comme d'un principe et d'une source divinisée, que s'écoule la sainteté dans toutes les parties de notre être; les pures intentions dans la volonté, la modestie dans les yeux, la retenue sur la langue, la juste composition dans tout l'extérieur.

Mais ce qui rend la consécration de nos corps et de nos âmes infiniment plus noble et plus admirable que celle des églises, c'est que la dernière consommation, et conséquemment la perfection consommée du sacrifice se fait dans nous et dans nos poitrines, et non pas sur les autels. Nous en avons un trait fort remarquable dans saint Paul (*Ad. Heb.*, *c.* 9, 6), qui dit que les prêtres entraient toujours dans le tabernacle pour achever et consommer le sacrifice : de même Jésus, qui est ce grand-prêtre, aussi-bien que l'hostie, entre jusque dans le tabernacle de nos poitrines, et vient sur nos cœurs, comme sur son autel, pour y consommer ce divin sacrifice; car sa consommation n'est que dans la cessation du corps de Notre-Seigneur sous les espèces corrompues. Et n'est-ce pas uniquement en nous, sur nos cœurs et dans notre poitrine, que se passe ce prodigieux et cet épouvantable anéantissement?

Oh! quelle noblesse de nos poitrines et de nos cœurs! quelle admirable consécration! quelle divine sublimité! N'est-il donc pas vrai encore une fois, qu'entrant dans vous-même, vous peuvez dire : Mon Dieu! que ce lieu est terrible! et quelle frayeur, quelle horreur sacrée me saisit quand je me recueille intérieurement!

§ III.

Nous sommes consacrés par une manière de chant.

Troisièmement, les temples matériels sont consacrés par le chant : pareillement le chant achève la consécration de nos consciences. Car le cœur, dit saint Paul (*Col.*, *c.* 3, 16), a son chant, aussi-bien que la langue et la voix. Et puis, quand une personne pense qu'elle est la demeure consacrée de son Dieu, alors, dit Richard de Saint-Victor (*Ser.*, *de Sp. s.*), toute cette famille intérieure, le cœur et toutes les puissances de l'âme tressaillent de joie, et poussent vers Dieu un chant et des clameurs, qui viennent de l'abondance des délices dont elle jouit.

Regardez-vous donc, Théonée, et vous regardant de toutes parts, jetez l'œil sur votre corps, sur votre conscience, sur votre âme, et jugez de votre admirable élévation et de votre prodigieuse grandeur. Je suis la demeure, pouvez-vous dire, et le temple de Dieu, consacré par l'onction de son divin sang, par l'incorporation de sa chair avec la mienne, par l'infusion de sa divinité. Quel état! quel être! Y pense-t-on, Théonée? le comprend-on? le croit-on?

CHAPITRE II.

Il est montré quels sont nos devoirs dans ce temple de nous-mêmes.

§ I.

Le premier devoir est le respect.

Puisque chacun de nous est un temple vivant et une demeure si admirable de son Dieu, voyons

maintenant quels sont nos devoirs dans ce temple. Je trouve que les devoirs que nous rendons dans nos églises sont le respect, le silence et l'adoration ; ce sont aussi les trois devoirs que nous devons à ces temples vivans de nous-mêmes.

Le respect et la vénération se rendent même à l'entrée de nos églises et au frontispice, par une composition juste et modeste : d'où vient qu'autrefois les portes en étaient magnifiques, relevées d'or, d'argent et d'ivoire, dit saint Jérôme. Si cela est, quel respect incomparablement plus grand devons-nous avoir pour ce temple vivant de Dieu ?

Ce temple a son frontispice et son extérieur, où il faut que tout soit magnifique et plein de vénération. Ce frontispice est le visage, les yeux, la démarche, le corps, où il faut que tout soit tellement respectueux, modeste et auguste, à cause de Dieu qui est au dedans, qu'il y paraisse quelque chose de divin, et que ce Dieu dont la majesté repose dans nous, respire sur notre extérieur, et comme sur le portail du temple, un air tout recueilli, tout saint et tout divin.

C'est ce qu'a voulu dire Jérémie, que Notre-Seigneur est l'esprit de notre visage : *Spiritus oris nostri Christus Dominus* (Thr., c. 4, 20). Notre extérieur est animé de l'âme : l'âme est sur le visage, l'âme est dans les yeux, l'âme est dans les paroles, l'âme est dans la démarche ; il faut de même que tout l'extérieur de ce temple soit animé de Dieu, qui y a mis intérieurement son trône ; et que Dieu soit sur le visage, que Dieu soit dans les yeux, que Dieu soit dans les paroles, que Dieu soit dans la composition du corps : *Spiritus oris nostri Christus Dominus ;* en sorte que le respect,

la vénération et la majesté éclatent dans tout notre extérieur, à cause de la sainteté du lieu.

A voir le dehors d'un temple, l'on dit : voilà un temple, quoiqu'on ne voie pas l'intérieur; parce que la figure et la majesté extérieure marquent assez que ce ne peut être qu'un temple au dedans. Pareillement à voir un chrétien extérieurement, et une personne réformée, oh ! il faut qu'il se puisse dire, voilà une personne pleine de Dieu : et pourquoi? Parce que son extérieur si composé, si recueilli, si divinement respectueux, montre bien que ce ne peut être que Dieu qui habite ce temple, et qui se répand jusques à l'extérieur. Et comment, Théonée, je ne dis pas seulement être composé à la vénération, mais comment ne pas trembler de tout son corps? comment avoir un seul geste et un regard qui ne soient dignes de Dieu? comment n'être point partout avec un respect anéantissant? si l'on pense : Je suis plein de Dieu; je suis pénétré de Dieu; je suis incorporé avec Jésus-Christ.

§ II.

Le second devoir est le silence.

Le silence est encore un devoir auquel nous sommes obligés. Ce serait une chose infinie, si je voulais dire à quel point l'on exigeait autrefois que le silence fût gardé dans les églises, puisqu'il était très-recommandé de n'y pas même soupirer, ni cracher, ni tousser, tant ils avaient de frayeur pour la sainteté du lieu (*Lib., Pap., B. Mar.*). Si cela est, oh ! dans quel sacré silence ne devons-nous pas toujours être, nous qui sommes des temples, où cette terrible majesté de Dieu repose d'une façon bien plus auguste?

Nous devons garder le silence extérieur, et ne parler jamais que lorsque la charité le demande, ou la nécessité. C'est pour cela que nous voyons de saintes personnes de qui la façon est si retirée en elles-mêmes, que toutes leurs paroles sont pesées ; ne vous en étonnez pas, Théonée, car sitôt que cette pensée entre dans l'esprit d'un homme intérieur, je suis la demeure de Dieu, le temple et le sanctuaire de la divinité ; il a peine alors de parler à l'ordinaire, et de se répandre à cent superfluités, parce qu'il est frappé d'une horreur sacrée, et il se croirait faire une grande irrévérence, et une indigne profanation, si sa langue disait plus que le nécessaire.

Nous ne devons pas moins garder le silence intérieur, où l'esprit dit aussi peu que la langue ; parce qu'il ne sait que dire devant une si haute majesté, dont il voit en soi les abaissemens et les grandeurs. Représentez-vous un pauvre paysan produit devant le roi ; il n'a pas le mot à dire, tant il devient stupide, étant ébloui par l'éclat de la majesté royale. Il en est de même d'une personne, qui partout se considère pleine de cette majesté incompréhensible ; elle ne sait que dire à Dieu, ni comment s'énoncer, tant elle connaît son insuffisance, pour produire quelque conception devant cette infinie grandeur, dont elle se voit remplie et environnée.

§ III.

Le troisième devoir est l'adoration.

Le troisième devoir, que j'aime mieux laisser à votre pieuse méditation, est l'adoration. Cela veut dire, en un mot, qu'une personne qui se regarde

partout comme un temple consacré de la divinité, est aussi partout intérieurement dans une disposition continuelle d'adoration, d'abaissement et d'épanchement de son être, pour reconnaître la majesté suprême de Dieu qu'elle contient. Elle y est à la façon des bienheureux, toujours prosternés devant le trône de la divinité et de la sainte humanité de Jésus, anéantie sous le petit point d'une hostie devant la grandeur de son Père. C'est la situation intérieure où cette personne se tient incessamment, et en tout lieu, persuadée que tout son être est divinement consacré, et qu'elle a en elle la plénitude de la divinité.

§ IV.

Puisque nous sommes des sanctuaires, et des êtres consacrés par la divinité, qui y établit son trône; par le sang de Jésus-Christ, qui nous oint, qui nous pénètre et qui nous enivre; par son corps, qui fait, au sentiment d'un père de l'Eglise, comme une masse avec la nôtre; par sa divine chair, dans laquelle notre chair se fond; jugez, Théonée, si nous ne devons pas incessamment et partout, entrer dans un profond respect, dans un silence respectueux et dans une disposition intérieure d'adoration continuelle? Dites-moi si, dans ce temple vivant, il y a aucune partie qui ne doive être toute pure et toute sainte, logeant un Dieu; et toute consommée de vénération, renfermant la majesté d'un Dieu?

Et néanmoins, ah! quelle profanation ne commet-on point dans ce temple divinisé? L'on en profane l'extérieur, l'on en profane l'intérieur: l'on profane l'extérieur de ce temple, par la dissipation des sens, par des légèretés, par des im-

modesties et surtout par l'impureté des sens, qui se souillent incessamment. Des yeux égarés et vagabonds, un goût sensuel et épanché dans ses appétits, des oreilles curieuses et à toutes nouvelles, un corps toujours sur ses aises, délicat et matériel; c'est là ce qui souille et profane l'extérieur de ce temple divinement consacré. Mais aussi, en vérité, est-ce là croire que l'on porte en soi toute la grandeur de Dieu, et que notre corps soit le reposoir et le vivant tabernacle de Jésus-Christ?

Pour l'intérieur, la profanation en est bien plus déplorable; car l'on fait de l'intérieur de ce temple, pour me servir du terme de Notre-Seigneur, (*Joann.*, *c.* 2, 16), une foire et un marché, où toutes les bêtes immondes se retrouvent, les extravagances, les imaginations, les passions, les jalousies, les murmures, les soupçons, les fumées de l'ambition, des desseins bas et terrestres, des spéculations d'intrigues et de politique : et Dieu voit tout cela dans le saint lieu, et néanmoins il le souffre. Quel spectacle à ses yeux! Mais quelle bonté d'être volontiers dans une demeure tellement profanée!

Bannissez donc, Théonée, bannissez toutes ces profanations de votre cœur, conservant une disposition de pureté et d'adoration, digne de la sainteté et de la grandeur de Dieu : et partout composez si bien votre extérieur au respect et à la vénération, qu'il paraisse que vous êtes plein de cette majesté incompréhensible, et que par la consécration qui s'est faite de votre être, vous êtes quelque chose de divinisé.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de Thibaud-Landriot,
à Clermont-Ferrand.

64203

Date Due

BOSTON COLLEGE LIBRARY
UNIVERSITY HEIGHTS
CHESTNUT HILL, MASS.

Books may be kept for two weeks and may be renewed for the same period, unless reserved.

Two cents a day is charged for each book kept overtime.

If you cannot find what you want, ask the Librarian who will be glad to help you.

The borrower is responsible for books drawn on his card and for all fines accruing on the same.